Alfred Kuen

Une Bible et tant de versions !

EDITIONS EMMAUS

Table des matières

Introduction

Trois records de traductions

La Bible est, selon l'état actuel de nos connaissances, le premier livre qui ait été traduit dans une autre langue : la traduction de l'Ancien Testament faite par les Septante à Alexandrie aux 3ème et 2ème siècles avant Jésus-Christ est, selon André Chouraqui, une première mondiale absolue dans la littérature de tous les peuples. C'est aussi le livre traduit dans le plus grand nombre de langues : aujourd'hui, les 4/5ème de la population du globe peuvent lire au moins une partie des Saintes Écritures dans l'une des quelque 2 000 langues dans lesquelles elles ont été traduites. De plus, dans certaines d'entre elles, il existe des dizaines, voire des centaines de traductions différentes : trois records qui font de la Bible-entre autres-un livre tout à fait à part.

Qu'est-ce qui a bien pu pousser les lecteurs de la Bible à rendre ce livre accessible, non seulement à des peuples de plus en plus nombreux, mais encore à reprendre sans cesse les traductions existantes pour les réviser ou en faire de nouvelles ? Par quoi ces versions diffèrent-elles ? Sont-elles équivalentes, ou bien, certaines sont-elles plus "fidèles" que d'autres ? Que signifie, en fait, le mot "fidèle" en traduction ? Comment évaluer cette fidélité ? Certaines versions ne sont-elles pas davantage une paraphrase ou une interprétation du texte originel qu'une traduction ? Quel est le rôle respectif de la traduction et de l'interprétation ? Cette dernière doit-elle se situer avant ou après la traduction ? Quelles règles d'interprétation s'appliquent à la traduction ? Comment choisir, entre les versions existantes, celle qui offre le plus de garanties de transmettre le message originel de Dieu ? Doit-on se limiter à une seule version ou tirer le meilleur parti de la diversité qui existe dans notre langue ?

Telles sont quelques questions que nous pose la multiplicité des traductions bibliques et que nous nous proposons d'examiner dans ce Cahier. Dans les trois premiers chapitres, nous ferons un bref inventaire des traductions existantes. Puis nous nous poserons la question : Pourquoi, dans une même langue existe-t-il un certain nombre-parfois même beaucoup-de

versions ? Dans les chapitres 5 à 8, nous analyserons les principes qui ont guidé les différents traducteurs, ce qui nous amènera tout naturellement à la question pratique que beaucoup de chrétiens se posent : Quelle version choisir ? Mais avant de nous lancer dans l'étude de ces différents points, une question de principe se pose : Pourquoi traduire ? Est-ce indispensable-ou même possible et souhaitable ?

Faut-il traduire ?

Dans l'Islam, le livre sacré, le Coran, ne devrait en principe pas se traduire. On devrait toujours le lire dans la langue sacrée : l'arabe. Dans une mosquée en Turquie, j'ai vu des vieillards lire le Coran pendant des heures. D'après notre guide, ils n'en comprenaient pas un mot, mais ils croyaient que cette lecture leur apporterait une bénédiction.

Certains croyants de nos pays ont une opinion un peu semblable au sujet de la Bible. Tous les petits Juifs doivent apprendre l'hébreu pour pouvoir lire l'Ancien Testament dans la langue d'origine. Dans un colloque de traducteurs bibliques, André Chouraqui disait : "Pour lire la Bible, nous avons été obligés d'apprendre l'hébreu. On jouit bien plus du panorama depuis une haute montagne lorsqu'on en a gravi le sommet au prix de ses efforts que si on s'y est laissé hisser par un téléphérique. Alors je ne vois pas pourquoi on dispenserait les gens d'un effort si salutaire." Est-ce pour cette raison que sa traduction essaie bien plus d' "exporter" le lecteur vers la langue "source" que de lui faire comprendre le contenu de la Bible ?

Il y a sans doute quelque chose de vrai dans sa remarque, mais si la lecture de la Bible était réservée à ceux qui savent la lire dans l'original, seule une petite élite pourrait avoir accès à la Parole de Dieu. Telle n'était certainement pas l'intention divine. Dieu voulait que tout son peuple prenne connaissance de sa Parole. C'est même l'un des traits distinctifs des religions juive et chrétienne : dans toutes les autres religions, la lecture des écrits sacrés est réservée aux prêtres et aux initiés, alors que l'Éternel a demandé à Moïse : "*Tu liras cette loi devant tout Israël*" (**Deutéronome 31.11**). Au retour de la captivité, Esdras lut devant tout le peuple "*depuis le matin jusqu'au soir*" (**Néhémie 8.3**). Esaïe dit à toutes les nations : "*Consultez le livre de l'Éternel et lisez*" (**Esaïe 34.16**).

Les écrits du Nouveau Testament sont aussi adressés à tous les chrétiens dans les Églises. Comme le salut de Dieu devait devenir accessible à toutes les nations (**Matthieu 12.21, Marc 13.10, Actes 26.23**), sa Parole devait aussi être traduite dans leurs langues. C'est le sens du miracle de la première Pentecôte : "*Nous sommes Parthes, Mèdes ou Elamites...et cependant chacun de nous les entend parler dans sa propre langue des choses merveilleuses que Dieu a accomplies*" (**Actes 2.9-11**).

Comme l'a dit W. Michaëlis : "L'influence mondiale de la Bible découle de ses traductions". Aussi, de tout temps, la diffusion du christianisme a-t-elle été accompagnée de la traduction de la Bible. En 1993, la Bible entière était traduite dans 337 langues, le Nouveau Testament dans 799 et des parties (c'est-à-dire un ou plusieurs livres bibliques) dans 926 autres, ce qui fait un total de 2 062 langues mondiales. D'autre part, il y avait plus de 1 200 projets de traduction en cours.

La préface (rarement reproduite) de la célèbre Bible anglaise du Roi Jacques (1611) dit dans son langage imagé : "C'est la traduction qui ouvre la fenêtre, qui laisse entrer la lumière ; c'est elle qui casse la coque pour que nous puissions manger la noix, qui met le voile de côté pour que nous puissions regarder dans le lieu saint ; elle découvre le puits pour que nous parvenions jusqu'à l'eau, comme Jacob a roulé la pierre de l'ouverture du puits afin que les troupeaux de Laban puissent boire." Sans doute, une traduction ne rend pas toutes les nuances et les subtilités de l'original, mais, comme dit A. R. Bandini, "la moitié d'une miche vaut mieux que pas de miche du tout. Or, s'il s'agit d'une bonne traduction, nous pouvons avoir au moins les neuf dixièmes de la miche."

Traduire : une entreprise difficile...

Mais traduire la Bible est une entreprise difficile. "Le langage est la forme de communication la plus complexe accessible à des humains. la traduction multiplie encore la complexité à cause des différences de grammaire, de structures sémantiques, de styles et de conventions littéraires. Traduire la Bible est l'un des processus de communication les plus difficiles de l'expérience humaine." (W. Smalley). Le traducteur doit choisir constamment entre des centaines de variables et de variables potentielles sur beaucoup de niveaux à la fois (la plupart d'entre eux étant inconscients). C'est pourquoi il

est important que plusieurs personnes travaillent ensemble à une traduction.

"Il est plus facile de traduire un article sur la physique nucléaire du russe en anglais que de traduire le livre de Job en anglais ou l'évangile de Matthieu en mavajo" (W. Smalley).

E.H. Glassman cite une dizaine de titres d'articles sur la traduction qui, tous, relèvent la difficulté de cette tâche ingrate (81 p. 11). Bruce K. Waltke, l'un des traducteurs de la NIV, dit qu'un traducteur de la Bible doit faire face à au moins 7 sortes de problèmes exégétiques :

1. textuel (Quel texte ?),
2. lexicologique (Que signifie le mot hébreu dans son contexte historique ?),
3. grammatical (Quelle est la valeur de la forme grammaticale hébraïque ? et/ou : Quelle est la syntaxe de la phrase - ou : des phrases ?),
4. historique (Que signifiait ce texte pour ses premiers destinataires ?),
5. rhétorique (Le poète emploie-t-il une figure de style ? Si oui, que signifie-t-elle ?),
6. poétique (Comment les lignes hébraïques de la poésie et ses strophes doivent-elles être divisées et analysées ?) et
7. théologique (Que signifie ce texte à la lumière de l'ensemble de la Bible ?).

Après avoir répondu à ces questions exégétiques, il se trouve devant le problème : Comment traduire les résultats de ses recherches de manière exacte et concise, avec la même dynamique émotionnelle et de façon suffisamment claire pour l'audience visée ? (91 p. 88). Bruce Metzger, un bibliste américain, dit que "la traduction des Saintes Écritures présente des difficultés particulières. Parce qu'elles sont à la fois une source d'information et d'inspiration, les traductions doivent être exactes aussi bien que belles. Elles doivent se prêter à une lecture rapide autant qu'à une étude approfondie, elles doivent aussi convenir à une lecture publique solennelle devant de grands comme de petits auditoires. Elles devraient être compréhensibles, et même attrayantes, pour des lecteurs de tous âges, tous degrés d'éducation et presque tous niveaux intellectuels. Un tel idéal est évidemment impossible à atteindre." (Biblioth. Sacra 150 (4-6. 93) p.140). Est-ce cela qui a poussé tant de traducteurs à retraduire sans cesse la Bible ? T. H. Robinson avoue dans la préface de la New English Bible : "Ce qu'il y a de plus fascinant dans la

traduction, c'est qu'elle est si impossible."

...impossible ?

C'est l'autre objection que certains élèvent contre toutes les tentatives de traduction : il n'est pas possible de rendre fidèlement toutes les nuances et les subtilités d'une langue dans une autre. Traduire c'est trahir, disent les Italiens. Par conséquent, il n'est pas souhaitable de le faire. Une traduction qui ne rend pas exactement l'original est même dangereuse dans un livre où toutes les nuances de pensée peuvent donner lieu à des interprétations variées-et par conséquent à des questions embarrassantes et des divisions. Laissons donc cela aux spécialistes qui ont accès aux originaux. C'était la position que l'Église romaine a adoptée pendant des siècles, interdisant sous peine de mort de posséder des traductions de la Bible en langue vulgaire. Elle a changé complètement d'optique sur ce point puisque des encycliques papales recommandent à présent la lecture de la Parole de Dieu. Donc elle désavoue cette attitude. Mais point n'est besoin d'être un catholique du Moyen-age pour nourrir des pensées un peu semblables. Il suffit d'entendre ou de lire certains théologiens citer du grec et de l'hébreu à tout propos pour démontrer que toutes les versions - sauf la leur - se sont trompées et qu'en fait, il ne faut jamais se fier à une traduction.

Contrairement à cette attitude élitiste, les traducteurs des différentes Sociétés bibliques affirment qu'il est possible de Traduire sans trahir, comme le dit le titre de l'excellent livre de J. C. Margot. Dieu veut que "*tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité*" (**1 Timothée 2.4**) - donc : de sa Parole, puisque Jésus a dit "*La vérité, c'est ta Parole*" (**Jean 17.17**). "*Il existe, à travers le monde, un grand nombre de langues différentes, dont aucune n'est dépourvue de sens*" (**1 Corinthiens 14.10**) ni de moyens de rendre la pensée divine. Il suffit de pénétrer jusqu'aux noyaux qui constituent l'essence de la pensée d'un peuple sous des modes d'expression très divers, pour constater que toutes les langues se ressemblent bien plus qu'il n'y paraît lorsque l'on en reste aux structures superficielles.

C'est ce qu'ont révélé les études de linguistique modernes qui ont inspiré de nouvelles méthodes de traduction capables de transférer n'importe quelle pensée dans n'importe quelle langue humaine. E.A. Nida nous assure qu' "il n'y a rien que l'on puisse dire dans une langue qu'il ne soit pas possible de

redire dans une autre, à moins que la forme dans laquelle cela est dit fasse partie du sens (comme dans les jeux de mots, par exemple)". La deuxième partie de ce livre essaiera de vous introduire quelque peu dans ces arcanes pour que vous puissiez mieux comprendre ce qui distingue essentiellement les traductions entre elles.

On pourrait rapprocher de l'attitude précédente ceux qui ne jurent que par une seule version : un seul traducteur a compris la pensée de l'original et l'a fidèlement rendue. Outre une certaine suffisance, cette attitude reflète une ignorance à la fois de la complexité d'une langue, de ses innombrables possibilités, et des mécanismes difficiles de la traduction. L'un des buts de ce livre est de donner une petite idée de ces mécanismes et, par conséquent, de permettre au lecteur de dépasser "cette attitude infantile de ceux qui font de l'adoption de leurs vues un critère d'orthodoxie" (D.A. Carson 79 p. 10).

Aucune traduction biblique n'a échappé à la critique.

Aucune traduction n'est parfaite-une traduction de la Bible, étant plus difficile que toute autre, prête encore davantage le flanc à la critique. Toutes les versions, même celles qui, par la suite ont été considérées comme quasi sacrées, ont été accueillies par un feu croisé de critiques souvent acerbes : qu'il s'agisse de la Vulgate , de celle de Luther, de la King James, du Maistre de Sacy, d'Ostervald, de Segond ou des versions récentes (comme la Good News Bible, la BFC ou la NIV), toutes ont commencé par être descendues en flèche par les critiques avant de s'imposer, parfois au bout de dizaines d'années.

"Aucune traduction de quelque importance n'a jamais vu le jour sans encourir le déplaisir de beaucoup de détracteurs" (E.H. Glassman, 81 p.12). E.A. Nida en donne la raison : "Ils ne se rendent pas compte que ce qui change réellement c'est leur langue et que, par conséquent, si l'on veut préserver le sens du message original, la forme du langage doit être modifiée de temps en temps pour adapter le contenu du message à la forme d'expression en constante évolution" (77 p. 9).

Dans une brochure de 82 pages intitulée "Remarques sur la version de la Bible de M. Louis Segond" (Paris 1881), Gustave A. Krüger fait le procès de cette version. "Elle élimine plusieurs des principales prophéties messianiques," contient "de graves lacunes dogmatiques," "viole soit le sens habituel des mots, soit le sens clair du contexte, soit les deux à la fois" parce

que le traducteur ne croit pas à la pleine inspiration des Écritures. Dans cette version, "les fondements même de la foi chrétienne sont menacés," c'est une "traduction infidèle," qui "enlève à Jésus-Christ la qualification de Dieu". Après avoir démontré que 14 passages prophétiques ont été altérés par Segond, que sa version contient des douzaines d'erreurs dogmatiques, des confusions des temps des verbes grecs et des traductions inexactes de certaines prépositions, G. A. Krüger conclut qu'elle "n'est ni toujours claire, ni exacte. Il y a plus : elle n'est pas fidèle au point de vue de la foi et de l'harmonie des différentes parties des oracles de Dieu. Elle ne saurait donc être un guide sûr pour le chrétien qui croit à l'inspiration des Écritures, et veut les sonder dans leur ensemble et dans les détails." Cette brochure a suscité une série d'articles de Lucien Gautier et de Paul Chapuis dans le journal Evangile et Liberté, articles qui ont été rassemblés dans la brochure "La traduction de la Bible du Dr Segond" (Lausanne-Paris 1882).

Dans une lettre au pape Damase, Jérôme prévoyait l'opposition que sa nouvelle version allait susciter : "Qui donc, qu'il soit savant ou ignorant, lorsqu'il prendra en main ce volume et découvrira que ce qu'il lit ne correspond pas à ce qu'il est habitué à trouver (dans sa Bible), ne jettera pas les hauts cris et me taxera de faussaire sacrilège pour avoir osé ajouter quelque chose aux anciens livres, y faire des changements ou des corrections ?" L'opposition prévue ne tarda pas à se manifester et à poursuivre Jérôme durant toute sa vie.

Il a fallu plus d'une génération et un décret royal pour imposer la King James Version. Mais une fois qu'elle fut acceptée, toute atteinte au texte devenu sacré était considérée comme un sacrilège. "La Revised Version de 1881-1885 a troublé bien des lecteurs et fut considérée par beaucoup comme totalement inacceptable...Certains protestants voient le texte anglais traditionnel comme S. Augustin considérait la Septante, c'est-à-dire comme inspirée, et comme certains catholiques vénèrent la Vulgate : personne ne devrait se hasarder à le changer" (F. Grant, 61 p. 94-95).

M'étant lancé moi-même dans cette entreprise hasardeuse-sans en avoir les qualifications, mais en étant mû par une "sainte jalousie" en voyant les versions compréhensibles qu'avaient nos voisins germanophones et anglophones (il y a 50 ans de cela) - j'ai pu mesurer à la fois la difficulté de la tâche et l'enthousiasme qu'elle suscite. J'ai aussi dû encaisser, avec ceux qui se sont attelés avec moi à cette tâche, des critiques souvent dures auxquelles

il ne m'a pas été permis de répondre. Des gens ont été troublés par ces attaques qui visaient toutes les versions modernes.

Toute critique vous oblige à vous remettre en question-ce qui est une bonne chose. On doit revoir ses motivations et ses principes de travail. Jérôme, Luther et bien d'autres ont été soumis à cette discipline. Sous le feu des critiques, ils ont été amenés à réfléchir-après coup-aux principes de traduction qu'ils avaient appliqués plus ou moins intuitivement.

L'impulsion première de ce livre a été un peu analogue : ses premières ébauches ont été élaborées pour une réunion de "Gédéons" qui se demandaient s'il fallait continuer à diffuser l'ancienne version Segond. Puis une exposition biblique m'a fixé comme thème : "Pourquoi tant de versions ?" et "Qu'est-ce qu'une traduction fidèle ?" Des cours d'été à l'Institut Emmaüs sur "Traduction et Interprétation" m'ont obligé à creuser davantage ces sujets. La mise au point finale du manuscrit, après lecture de tous les documents accessibles et visite du centre de documentation de la Société Biblique internationale à Colorado Springs (U.S.A.), a ajouté encore bien des informations précieuses aux premières rédactions.

Ce livre est destiné en premier lieu à tous ceux qui cherchent leur chemin dans le dédale des nombreuses versions bibliques et qui se demandent ce qui les distingue.

Celui qui achète une Bible a bien le droit de savoir quelles sont les différences entre les différentes versions, sur quelle base et avec quels critères il doit faire son choix, quelles versions sont bonnes et pourquoi, pour qui et pour quoi certaines traductions ont été faites et comment il peut tirer le meilleur parti de l'abondance des versions bibliques dans notre langue.

Il s'adresse ensuite à ceux qui aimeraient creuser un peu davantage les raisons de cette multiplicité de versions et leurs différences : qu'est-ce qui a pu pousser tant de traducteurs à remettre sans cesse ce travail sur le métier ? Quelle est, en particulier, la cause de certaines divergences profondes entre les versions "modernes" et les traditionnelles ?

Dans les instituts bibliques et les facultés de théologie, on consacre des centaines d'heures à l'étude du grec et de l'hébreu-que, d'après des enquêtes auprès des anciens étudiants, bien peu utiliseront. Par contre, tous se serviront de différentes traductions de la Bible faites par des 5 spécialistes ayant, de ces langues anciennes, une connaissance que les quelques années

d'étude de la plupart des pasteurs et les exigences de leur ministère ne leur permettront jamais d'atteindre. Pourquoi, avec une compétence analogue, ces traducteurs aboutissent-ils à des résultats si divergents ? L'étude des principes de traduction, qui expliquent la majeure partie de ces divergences, mériterait une attention au moins égale à celle des langues anciennes et des principes d'interprétation de la Bible. Or, à part la thèse doctorale relativement technique du pasteur Margot signalée plus haut et les manuels destinés aux traducteurs, il n'existe aucun ouvrage de langue française qui réponde à ces questions-alors qu'ils abondent en anglais et en allemand. Il m'a donc semblé bon de combler cette lacune.

En troisième lieu, bien des personnes ont été troublées par des attaques lancées contre la Bible en français courant et la Bible du Semeur, stigmatisées comme "mauvaises traductions". Ce livre est aussi destiné à ceux et celles qui cherchent sincèrement où est la vérité : qu'ils puissent examiner objectivement les arguments en présence et décider en connaissance de cause, après avoir entendu les deux sons de cloche.

Enfin, ce livre voudrait aussi être un humble hommage à ces milliers d'artisans, souvent anonymes, qui ont travaillé avec ténacité et abnégation à ce grand œuvre de la traduction biblique dans différentes langues. Ce travail se poursuit depuis plus de 22 siècles et il n'est toujours pas achevé. Chaque traducteur se fonde sur l'œuvre de ses devanciers et profite de celle qu'accomplissent les voisins dans d'autres langues. Nous sommes les heureux bénéficiaires de tout ce labeur titanesque : sans les artisans de la Septante, sans Jérôme, Luther, Lefèvre d'Etaples, Olivétan, Segond, Menge, Bratcher et des milliers d'autres, nos traductions ne seraient pas ce qu'elles sont. Les trois premiers chapitres rappellent brièvement leur œuvre, leurs principes et leurs luttes.

La Parole de Dieu est notre plus précieux trésor (**Psaumes 119.14,72**). Il importe que nous puissions jouir intégralement de toutes les richesses que le Seigneur nous a transmises. Elle est notre nourriture quotidienne (**Matthieu 4.4**) : nous la voulons pure (**1 Pierre 2.2**) et digeste. Elle est la lumière sur notre sentier (**Psaumes 119.105, 2 Pierre 1.19**) : qu'elle puisse briller dans toute sa clarté. Elle est l'eau qui nous purifie (**Éphésiens 5.26**) : qu'elle soit limpide et fraîche. Elle est l'épée de l'Esprit (**Éphésiens 6.17**) : son tranchant doit rester net de toute rouille. Elle est une semence de vie éternelle (Luc 8.11) : elle doit rester elle-même vivante (**1 Pierre 1.23**) pour garder toute sa force

germinative. Ces qualités dépendent pour nous en grande partie de sa traduction. "Il n'est pas, pour des protestants dignes de ce nom, de question plus grave que celle de la traduction biblique, du degré de confiance qu'ils peuvent accorder à telle ou telle traduction de la Bible dont ils font leur guide et leur autorité en matière de foi" (P. Chapuis, 82 p. 56). C'est dire combien ce sujet est important.

Première section
Les différentes versions de la Bible

Les anciennes versions de la Bible

Les Targoums

Les plus anciennes traductions bibliques sont sans doute les traductions orales faites par les interprètes de la Loi après l'exil, lorsque l'hébreu était devenue une langue étrangère pour le peuple d'Israël. "C'est de ces premières traductions orales de la Torah que se sont développés les anciens Targoums palestiniens dont on a retrouvé des fragments dans la Génizah du Caire. Ces Targoums furent probablement remplacés par le Targoum d'Onkelos sur le Pentateuque et celui de Jonathan sur les prophètes qui furent apportés de la Babylonie en Palestine. Ces traductions tardives étaient rédigées en araméen littéraire, la langue officielle du Moyen-Orient et des écoles talmudiques. Un exemplaire complet de l'ancien Targoum du Pentateuque, sur 450 feuilles de parchemin, fut découvert récemment à la Bibliothèque vaticane...C'est la traduction araméenne de la Torah connue et utilisée par Jésus et ses disciples dans les synagogues de la Palestine au 1er siècle, peut-être aussi celle qu'a utilisée l'évangéliste Matthieu et probablement celle de l'historien Josèphe...L'existence et l'utilisation de ces Targoums nous montrent que la Bible fut traduite dès que l'on a commencé à en rassembler les livres pour en faire une collection sacrée." (F. Grant, 61 p.11). Il existe aussi un Targoum samaritain, c'est-à-dire une traduction de la Loi dans l'araméen parlé par les Samaritains.

La Septante

Au 3ème siècle avant Jésus-Christ, le judaïsme était en train de se répandre dans le monde grec. Le grec était la langue universelle du bassin méditerranéen oriental, la langue de la culture et de la politique. Les Juifs dispersés dans tout le monde grec éprouvèrent le besoin de lire les Écrits

sacrés dans la langue qu'ils employaient tous les jours. C'est alors qu'ils ont entrepris la traduction des livres bibliques en grec. Selon A. Chouraqui, cette traduction est une première absolue dans la littérature mondiale. Il veut sans doute parler de la traduction d'un livre entier, car la traduction de documents divers est bien plus ancienne ; elle remonte au moins jusqu'au Code d'Hamourabi à Babylone (environ 2 000 ans avant Jésus-Christ). Nous savons aussi qu'une armée de scribes traduisait là les édits royaux dans différentes langues. **Esther 8.7-9** nous donne un exemple de cette activité des traducteurs dans l'empire Médo-Perse au 5ème siècle avant Jésus-Christ : les lettres rédigées par le roi Xerxès furent envoyées dans les 127 provinces de l'Empire, "avec l'écriture de chaque province et selon la langue de chaque peuple".

La légende relative à la naissance de la Septante, relatée d'abord par la Lettre d'Aristée, s'est enrichie au cours des siècles d'une multitude de détails qui la rendaient de plus en plus extraordinaire. C'est le pharaon Ptolémée II Philadelphe qui aurait désiré avoir dans sa bibliothèque une copie de tous les livres connus de la littérature mondiale et qui aurait demandé au grand-prêtre de Jérusalem de lui envoyer six anciens de chaque tribu capables de traduire la Loi en grec. En arrivant à Alexandrie, les 72 traducteurs auraient été conduits à un endroit tranquille de l'île Pharos. Au bout de 72 jours, leur travail fut achevé. Philon a embelli l'histoire en prétendant que chaque traducteur, travaillant sous l'inspiration divine, est arrivé indépendamment à la même traduction que ses collègues. Irénée de Lyon ajoute comme détail qu'ils furent tous enfermés dans des cellules et lorsqu'ils en sont ressortis, ô miracle ! toutes les traductions étaient identiques. Le caractère légendaire de cette tradition apparaît non seulement dans l'invraisemblance d'une telle identité, mais aussi dans le fait que cette traduction a duré, en fait, un siècle puisqu'elle n'a été achevée qu'au milieu du 2ème siècle avant Jésus-Christ

Les faits sont certainement très loin de la légende. Le besoin d'une traduction grecque des Écritures a dû être ressenti par la communauté juive d'Alexandrie dont la plupart des membres ne connaissaient plus suffisamment l'hébreu pour comprendre la lecture des Ecrits sacrés. Probablement que le nombre des traducteurs n'a pas excédé cinq ou six. Le Pentateuque est marqué par une forte unité de style qui le distingue des autres écrits. Les traducteurs devaient être des Alexandrins-et non des Juifs de Jérusalem-puisque leur travail contient un certain nombre de mots égyptiens.

Les auteurs du Nouveau Testament citent généralement l'Ancien Testament

d'après la traduction des Septante. Si vous comparez ces citations au texte de l'Ancien Testament traduit de l'hébreu dans nos versions, vous remarquerez des différences plus ou moins importantes, parce que la traduction des Septante n'est pas une traduction systématiquement littérale. Ses auteurs ont plutôt appliqué avant la lettre les principes de la traduction à équivalence fonctionnelle. Jan de Waard, un spécialiste de la Septante, signale un certain nombre d'interventions des traducteurs dans le texte hébreu qui relèvent du domaine de l'interprétation. Par exemple, les constructions génitives sont souvent rendues par un adjectif : le chemin du roi devient le chemin royal ; le chemin de Basan : le chemin vers Basan ; un coffre d'acacia : un coffre en bois imputrescible. Un seul mot hébreu est traduit par dix mots grecs différents suivant le contexte : armon est selon le cas un palais, une forteresse, une grande maison, une tour, un ensemble de maisons, une ville, une contrée ou seulement une cave. Par contre, plusieurs mots hébreux peuvent aussi être rendus par un même mot grec (dialeipo traduit 5 mots hébreux).

Les métaphores sont souvent expliquées pour des lecteurs auxquels la façon hébraïque de s'exprimer n'était pas familière. Pour traduire "*le bouclier de ton aide*" (**Deutéronome 33.29**) les Septante mettent toute une périphrase : "*Celui qui t'aide (te) protège d'un bouclier*". Donc, ils ont analysé la pensée, démonté la construction génitive et reformulé l'idée : ce sont exactement les techniques qu'emploiera la traduction à équivalence dynamique ou fonctionnelle. Parfois, ils explicitent le contenu implicite de la métaphore : l'expression "les bras éternels" devient "la puissance de bras éternels". D'autres fois, ils laissent tomber la métaphore pour ne retenir que l'idée qu'elle contenait : "le Rocher" est traduit tantôt par Dieu, tantôt par le Seigneur ou le Gardien. Dans le Psaumes 22, les Septante ont ajouté au texte hébreu :"Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Jérôme tirera argument de cette adjonction pour se défendre contre ceux qui attaquaient sa version : "Que mes critiques me disent pourquoi la Septante introduit ici les paroles "Regarde-moi !"...Ils répondront sans doute qu'on ne change pas le sens en ajoutant ces mots" et il leur demande pourquoi on ne lui permet pas la même liberté.

L'importance de la Septante saurait difficilement être exagérée. Non seulement elle fut la Bible des premiers chrétiens, mais elle a donné lieu à de nombreuses traductions-filles de l'Ancien Testament (en latin, copte, gothique, arménien, géorgien, éthiopien araméen, syriaque, arabe et slavon).

Elle reste le texte officiel de l'Ancien Testament dans l'Église orthodoxe grecque.

Le canon de la Septante

La traduction de la Septante, créée à Alexandrie en Égypte, l'un des principaux centres du judaïsme de la Diaspora, a intégré à l'Ancien Testament un certain nombre d'écrits qui ne figuraient pas dans la Bible hébraïque, mais qui étaient l'œuvre de Juifs vivant dans le monde grec. Il s'agit de 11 livres de genres variés (historiques, sapientiaux, mythiques) appelés apocryphes par les protestants et deutérocanoniques par les catholiques. Il s'agit de livres écrits en hébreu et traduits en grec (Tobie, 1 Maccabées, l'Ecclésiastique connu aussi sous le nom de Sagesse de Jésus, fils de Sirach ou Siracide) et de compositions grecques originales (Sagesse de Salomon, 2, 3 et 4 Maccabée et d'autres). La Septante a également ajouté des chapitres à certains livres canoniques (Esther, Daniel) et raccourci d'autres (Job, Jérémie).

Certains de ces écrits ajoutés au canon hébraïque étaient de composition assez tardive. Lorsque, vers le milieu du 2ème siècle avant Jésus-Christ , le petit-fils de Sirach fit la traduction du livre de sagesse de son grand-père, notre Ecclésiastique, on distinguait déjà clairement les trois parties de la Bible hébraïque : la Loi, les prophètes et les "autres écrits". L'original hébreu de ce livre a été retrouvé vers la fin du 19ème siècle dans la Génizah du Caire.

Les auteurs du Nouveau Testament semblent avoir connu ces livres. "Par exemple, Matthieu 11.28 fait écho à l'Ecclésiastique 24.19 et 51.26 ; Hébreux 1.2s reprend et retouche avec soin Sagesse 7.21ss." (H. Blocher Fac Réfl. Oct ; . 86 p. 18). "Jamais, cependant, ces livres utilisés ne sont cités comme Écriture Sainte, avec invocation d'autorité formelle" (Id.). De la Septante, ces livres ont passé dans les Bibles des premiers chrétiens. Certains auteurs (comme Augustin) les considéraient même comme canoniques. Jérôme les a intégrés à la Vulgate - sans les reconnaître pour inspirés - d'où ils passeront dans certaines Bibles catholiques traduites d'après cette version latine (entre 1527 et 1530, les Bibles catholiques françaises et allemandes ne contenaient pas les Apocryphes alors que les Bibles protestantes les avaient).

Les autres traductions grecques

Comme les premiers chrétiens utilisaient régulièrement la Septante, les Juifs l'ont progressivement abandonnée et se sont tournés vers d'autres traductions de l'Ancien Testament. C'est le premier exemple, dit W. Michaelis, d'une traduction biblique devenue une source de conflit. Celle qui a eu le plus de faveur fut la version d'Aquila, un prosélyte juif, disciple du célèbre Rabbi Aqiba. C'était une traduction "concordante," c'est-à-dire que, toujours, le même mot hébreu était rendu par le même mot grec. Tous les mots hébreux de la même famille étaient traduits par des mots grecs de la même famille. Les mots grecs se suivaient exactement comme les mots hébreux dans la phrase hébraïque, la grammaire suivait les règles de la grammaire hébraïque, ce qui avait pour effet, au mieux, un très mauvais style grec et, au pire, des phrases complètement incompréhensibles. Mais cette traduction "impossible" jouissait d'une grande considération parmi les Juifs connaissant l'hébreu, car ils pouvaient retrouver facilement l'original sous la formulation grecque. Les autres "ont tenu les incongruités textuelles pour un sens particulièrement profond" (W. Michaëlis).

Un prosélyte juif d'Éphèse, Théodotion, fit une révision de la Septante. C'est le premier exemple connu de la révision d'une traduction. Sa version fut très appréciée par les chrétiens, au point que, pour certains livres de l'Ancien Testament, comme Daniel, elle a remplacé la Septante dans tous les manuscrits connus. Son style est très élégant et bien compréhensible. C'est encore davantage le cas pour la version de Symmaque, un Samaritain converti au judaïsme, qui a cherché à rendre le sens du texte hébreu en bon grec sans prendre modèle sur la Septante.

D'autres traductions de l'Ancien Testament ont été faites en araméen (les Targoums qui sont en même temps des explications ou paraphrases du texte), en syriaque, en latin, éthiopien, copte, gothique (souvent à partir de la Septante). Le Pentateuque a été traduit en samaritain et de là en grec. Toutes ces traductions servent aux spécialistes qui s'occupent d'établir le texte le plus 9 proche de l'original, car si elles ont été faites sur l'hébreu, leur modèle était d'une dizaine de siècles antérieur au texte massorétique tel qu'il nous est parvenu.

Les versions latines

Dès le 2ème siècle, la Bible a été traduite un certain nombre de fois en latin.

Ces traductions étaient souvent très approximatives. Augustin se plaignait que quiconque pensait savoir un peu de grec se lançait dans la traduction des Écritures.

Au 4ème siècle, Jérôme, qui avait déjà traduit un certain nombre de Pères grecs, fut chargé de collationner et de réviser les différentes traductions latines de la Bible. Dans une première période, il a comparé les différents manuscrits et révisé la Vetus Latina, la vieille version la plus répandue. Ensuite, il a révisé l'Ancien Testament d'après l'Hexapla, une édition comprenant le texte biblique en six colonnes : l'hébreu, une transcription de l'hébreu en caractères grecs, les versions d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion ainsi que la Septante révisée. Enfin, de 390 à 406, il a entrepris la traduction de l'Ancien Testament.

Jérôme fut très attaqué à cause de ses principes de traduction. Dès le début, il connut de vives oppositions parce qu'il osait toucher à un texte sacré, sanctionné par un long usage ecclésiastique. "On a falsifié le texte". "On ne retrouve plus le texte hébreu dans la traduction". Augustin lui reprocha de ne pas avoir traduit l'Ancien Testament d'après la Septante qu'il considérait comme inspirée, puisque les apôtres l'avaient utilisée. Ces attaques ont obligé Jérôme à préciser-après coup-ses principes de traduction. Dans presque toutes ses préfaces, il se défend. "On me qualifie de faussaire, on m'appelle un profanateur car j'ai eu l'audace d'ajouter quelque chose aux anciens livres, ou d'y faire quelques changements ou corrections". Son but, dit-il, est de faire comprendre les pensées de l'auteur. "A quoi sert une traduction de l'hébreu, si l'usager ne peut la vérifier parce qu'il ne connaît pas l'hébreu ?" Il prouve par la Septante et par les Pères de l'Église que c'est le sens qui importe, non les lettres. Il faut d'abord s'efforcer de comprendre le sens du texte-parce qu'on ne peut traduire que ce qu'on a compris-puis se servir des moyens propres à la langue d'arrivée pour rendre ce sens de la manière la plus appropriée, quitte à changer la structure de la phrase. Les récits, en particulier, doivent être traduits librement. Il faut veiller aussi à l'euphonie (aux sons, lors de la lecture orale) et au bon style en tenant compte des particularités de la langue dans laquelle on traduit (en évitant, par exemple, les répétitions si fréquentes en hébreu). Il oppose la traduction littérale (comme celle d'Aquila) à une traduction basée sur le sens.

Il avait posé en principe ce précepte d'Horace : "Si vous voulez être un véritable interprète, gardez-vous tout d'abord de vous appliquer à rendre

invariablement le mot par le mot". Et Jérôme d'ajouter : "Ce que certains esprits appellent fidélité, les hommes vraiment érudits le nomment servitude... Une traduction mot par mot cache le sens qu'elle prétend faire passer d'une langue dans une autre. Poursuive qui voudra les syllabes et les lettres : attachez-vous au sens".

"La force de l'usage établi est si grande que même des erreurs reconnues plaisent davantage à la plupart des gens, car ils préfèrent ce qui est beau à ce qui est exact" Notons aussi que Jérôme n'a pas considéré les livres apocryphes comme inspirés. Il ne les a donc pas révisés. "Ce qui n'est pas inclus dans notre liste doit être considéré comme des écrits apocryphes," écrit-il, et il mentionne nommément tous les livres "deutérocanoniques" contenus dans la Septante comme "ne figurant pas dans le canon".

La traduction de Jérôme - qui a mis un demi-siècle à imposer ses qualités - est devenue, sous le nom de Vulgate, la traduction officielle de l'Église durant tout le Moyen-age. Elle est restée la version faisant autorité dans l'Église catholique jusqu'au 20ème siècle. C'est seulement à la fin du 19ème siècle que paraîtra la première Bible française traduite directement des originaux grecs et hébreux (version de l'Abbé Crampon). "L'influence de la traduction de Jérôme sur la théologie occidentale jusqu'au temps de la Réforme-et au-delà dans l'Église catholique-est évidente et indéniable. Par exemple, sa manière de rendre le message de Jean dans Matthieu 3.2 par Paenitentiam agite : "Faites pénitence" au lieu du simple metanoia grec." (F. Grant, 61 p. 44). Cette traduction s'est répercutée jusque dans notre mot "repentance" qui dérive de paenitentia. C'est aussi à Jérôme que nous devons la traduction de la phrase dans le Notre Père : "Ne nous induis pas en tentation" (ne nos inducas in tentationem), alors que le mot grec eisenegkès (de eispherô, pas de eisagô) signifie : "ne permets pas d'entrer" (en tentation), de céder à la tentation ou de s'y soumettre imprudemment.

"Très souvent, le langage de la piété des catholiques, des anglicans, et même des luthériens et des calvinistes, a été forgé par le latin de Jérôme et celui d'Augustin." (F. Grant, 61 p. 48).

Chapitre 2
Les version historiques

Au Moyen-Age

Au 3ème siècle, le christianisme commence à pénétrer en Gaule et, avec lui, les premières traductions gauloises de la Bible. C'est à ces traductions "que nous devons en grande partie notre langue française, fille du latin" (D. Lortsch, 10 p. 2). Au 4ème siècle, les traductions gauloises se multiplient et se répandent avec une étonnante rapidité. Mais après les invasions des barbares, seuls les clercs savaient encore lire et comme ils savaient tous le latin, la Vulgate XE "Vulgate" se substitua peu à peu à toutes les autres traductions.

Au 8ème siècle, Charlemagne l'imposa comme version officielle de l'Église. Il chargea le savant Alcuin de la réviser et, le jour de Noël de l'an 800, pour son couronnement, il reçut un exemplaire corrigé de cette Bible en cadeau. Tous les monastères se transformèrent en centres de copie de la Bible. Celui de St. Martin-de-Tours en particulier, avec ses deux cents moines, publia sans cesse de nouvelles éditions du texte biblique. Toutes les Bibles furent copiées en minuscules "carolins," dans un format uniforme, sur deux colonnes de 50 à 52 lignes, et embellies par des enluminures et des illustrations. Du même coup, "la Bible passa des mains des clercs dans celles des laïcs, surtout ceux de la cour. Alcuin était sans cesse consulté sur les difficultés d'interprétation. On a une lettre de lui à Charlemagne dans laquelle il dit que de puissants seigneurs, de nobles dames, des guerriers même, lui écrivent pour lui demander l'explication de tel ou tel passage." (D. Lortsch, 10 p. 4).

La traduction de la Bible en langue vernaculaire se faisait oralement lors des sermons, car Charlemagne avait décidé que les homélies au peuple devaient se faire en langue populaire ; il fallait donc traduire aussi le texte sur lequel on prêchait. Au 9ème siècle, un moine de Wissembourg en Alsace fit une harmonie des évangiles dans une langue franque. La Bible était le livre de chevet des rois carolingiens et capétiens. Robert le Pieux répétait souvent : "J'aimerais mieux être privé de la couronne que de la lecture des livres

sacrés."

Aux 11ème et12ème siècles, les ménestrels récitaient dans les châteaux la Bible rimée ; le théâtre, né sur les parvis des Églises, représentait les scènes bibliques. Au début du 12ème siècle, des moines traduisirent le Psautier en français normand, un copiste plaça sous le psautier latin de Jérôme une traduction française interlinéaire. De tous côtés, en France, surgirent des traductions de certains livres bibliques. Vers la fin du siècle, Pierre Valdo fit traduire plusieurs livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en provençal. Il présenta au pape un psautier ainsi qu'un grand nombre de livres de l'Ancien et du Nouveau Testament traduits en français. Les Vaudois répandirent des traductions bibliques dans tout le pays. L'évêque de Metz les accuse d'un "désir immodéré de connaître les Écritures" et d'avoir "fait traduire en français les évangiles, les épîtres de Paul, les Moralités sur Job et plusieurs autres livres".

Aux 13ème et 14ème siècles, les traductions de la Bible se multiplièrent considérablement. Soixante d'entre elles sont conservées à la Bibliothèque nationale de Paris. Certaines sont rimées pour en favoriser la mémorisation.

C'est en 1229 qu'un concile réuni à Toulouse interdit "aux laïques d'avoir les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament". "On détruira entièrement jusqu'aux maisons, aux plus humbles abris et même aux retraites souterraines des hommes convaincus de posséder les Écritures." En 1230, un synode réuni à Reims interdit de "traduire en français, comme on l'avait fait jusqu'alors, les livres de la Sainte Écriture". Le concile de Tarascon de 1234 décrète que "personne ne doit posséder les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament en langue romane". Celui de Béziers de 1246 confirme la mesure et étend l'interdiction même au clergé.

Cependant, les rapports des procès de l'Inquisition montrent que ces mesures draconiennes n'ont pas empêché la diffusion des traductions bibliques. Au 14ème siècle, la Bible se trouvait partout en France et "l'on pouvait se la procurer facilement soit à Toulouse, soit à Montpellier, pour un prix relativement modique. Dans le midi comme dans le nord, la Bible, une fois connue, se rendit indispensable. On ne put la déloger." (D. Lortsch, 10 p. 19). Il en fut de même en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne et dans d'autres pays européens où de nombreuses traductions dans la langue du peuple existaient bien avant le 16ème siècle.

Au temps de la Réforme

La version de Luther

Beaucoup de traductions de la Bible existaient en Allemagne avant celle de Luther (on en connaît une trentaine). Rien qu'entre 1466 et 1520, 22 versions différentes avaient paru. Celle de Luther dut son succès à un certain nombre de facteurs inhérents à la qualité de la traduction et à des conditions historiques particulières.

Après sa comparution à la Diète de Worms et sa mise au ban de l'Empire, Luther fut séquestré par ses amis à la Wartburg. C'est là qu'il entreprit de traduire la Bible. Il commença par le Nouveau Testament qu'il traduisit en deux mois et demi (déc. 1521-fév. 1522). Il utilisa comme texte de base la 2ème édition du Nouveau Testament grec d'Erasme imprimée à Haguenau en Alsace.

Ce Nouveau Testament grec avait été réalisé de manière hâtive par le célèbre humaniste. Il a lui-même écrit à un ami que ce travail "a été fait à la précipitée plutôt qu'il n'a été édité" (Lettre à Pirckheimer, 1517). C'est sur la demande du libraire Froben de Bâle qu'il entreprit cette édition à la hâte (car Froben avait appris que le cardinal Ximénès faisait imprimer à Alcala une bible polyglotte dont le Nouveau Testament grec était prêt depuis 1514). M. Rilliet, un des traducteurs du N.T., dit : "Prenant dans la bibliothèque de Bâle les premiers manuscrits venus, l'un du 15ème siècle pour les évangiles, l'autre du 13ème pour les Actes et les Épîtres, et une copie de l'Apocalypse tout aussi récente, Erasme les livra tels quels à l'imprimeur, 'après leur avoir fait subir, dit-il, les corrections nécessaires', et qui consistaient, pour la plupart, à insérer dans le texte grec les leçons de la Vulgate latine. Il ajoute, dans les lettres d'où sont tirés la plupart de ces détails, que 'la révision des épreuves a souffert, soit de l'incapacité des protes, soit du mauvais état de sa santé', mais il prie ses correspondants de garder pour eux ces confidences, 'de peur, dit-il, que les exemplaires de cette édition ne restent dans les magasins de l'imprimeur, si l'on vient à se douter de la vérité'."

Ce Nouveau Testament grec fut réimprimé avec de petits changements par divers imprimeurs. En 1624, il fut adopté par les Elzévirs de Hollande comme type de leurs nombreuses éditions. En 1633, ils étaient maîtres du marché et

imprimèrent en tête de leur N.T. grec la mention publicitaire "texte universellement reçu". Pendant près de deux siècles, cette "réclame de librairie" (Sabatier) lui conféra "une sorte de considération officielle". "Peu d'usurpations, dit M.

Rilliet, ont été couronnées d'un aussi grand et illégitime succès." Malheureusement, son "texte reçu" resta seul sur le marché jusqu'au milieu du 18ème siècle. La traduction de Luther faite sur ce texte grec contenait donc un certain nombre de fautes, mais personne, au 16ème siècle, n'était en mesure de les détecter

Ce qui a fait le succès de la version de Luther ce sont ses principes de traduction. Comme Jérôme, il a été attaqué et a dû se défendre. Il l'a fait, par exemple en 1530 par une "lettre sur la traduction" (Sendbrief vom Dolmetschen) et en 1533 dans "Sommaires des Psaumes et motifs de la traduction" (Summarien über Psalmen und Ursachen des Dolmetschens W. A. 38.11). "Celui qui veut parler allemand, dit-il, ne doit pas se conformer à la manière hébraïque d'ordonner les mots, mais doit veiller à comprendre le sens de ce que l'Hébreu a voulu dire. Puis il doit se demander : Mon cher, comment un Allemand exprime-t-il cela dans ce cas ? S'il a trouvé les mots allemands utiles, qu'il laisse tomber les mots hébreux et exprime librement le sens dans le meilleur allemand possible". Parfois, il met la traduction littérale en glose marginale, "mais c'est parler obscur," il faut s'éloigner du texte hébreu au profit d'une traduction plus proche de l'allemand. Dans sa lettre de 1530, il donne ce principe souvent cité : "Il faut demander à la mère au foyer, aux enfants dans la rue, à l'homme au marché et leur regarder sur la bouche comment ils parlent et traduire ensuite. De cette manière, ils comprennent et remarquent que l'on parle allemand avec eux".

Sa préoccupation constante était le sens du texte, non celui des mots Pour rendre ce sens de l'ensemble, il peut être nécessaire de "laisser tomber les mots" (die Worte fahren lassen) et traduire toujours en pensant au lecteur, à ce qu'il comprendra sous les termes employés Pour cela, il faut parler "un allemand pur et clair" (reines und klares Deutsch). Seul ce qui est compris sur le plan de la langue est aussi compris quant au sens de la chose.

Partant de la notion du sacerdoce universel, il veut instruire tous les chrétiens en actualisant les déclarations historiques. Il voit l'Ancien Testament à travers les yeux d'un chrétien et l'interprète à partir de la justification par la

foi. Il se fonde sur le principe Scriptura sacra sui ipsius interpres (l'Écriture sainte s'interprète elle-même). Il traduit donc de telle manière que le lecteur trouve dans toute la Bible le témoignage du Dieu trinitaire et la justification par la foi.

Toutes les versions de l'époque, traduites sur la Vulgate, faisaient dire à l'ange saluant Marie : "Je te salue, toi qui es pleine de grâce" (Luc 1.28). Mais Luther réagit vivement : "Quel Allemand s'exprimerait ainsi ? Et quel Allemand comprend ce que cela veut dire ? Il pensera à un tonneau plein de bière ou une bourse pleine de sous. C'est pourquoi j'ai traduit cette expression par Du Holdselige (de hold : grâcieux, et selig : bienheureux) pour qu'un Allemand puisse mieux comprendre ce que l'ange voulait dire par sa salutation."% La liberté que Luther a prise avec le texte lui a été durement reprochée par ses contemporains, parce qu'il a abandonné la forme du texte original pour être plus compréhensible.

"La version de Luther serait classée aujourd'hui parmi les traductions à équivalence dynamique." (H. R. Müller-Schwefe p. 162).

Il a été, en particulier, attaqué violemment parce que, dans Romains 3.28, il a ajouté le mot allein (par la foi seule) au texte grec. Il se justifie en donnant quatre raisons :

- la chose dans son noyau l'exige ;
- c'est la manière allemande de le dire ;
- c'est l'exemple des Pères de l'Église qu'il suit ;
- il l'a fait à cause du danger des gens de s'attacher aux œuvres et de manquer le Christ. Il est significatif que la version œcuménique allemande ait maintenu cette addition au texte grec (nur durch Glauben gerecht).

De 1522 à 1534, il travaille à la traduction de l'Ancien Testament mais il ne s'y attaque pas seul. Il est aidé dans sa tâche par une demi-douzaine de spécialistes (Mélanchthon, l'hébraïste Aurogallus, Justus Jonas, Cruciger, Bugenhagen, des Juifs et des savants étrangers). Ils constituent "un sanhédrin des meilleures personnes" qui se réunit chaque semaine pendant plusieurs heures chez Luther. Chacun s'es préparé à l'avance pour le texte à traduire en ayant étudié aussi les anciens commentaires. Le but est "de s'approcher d'une véritable compréhension du texte par tous les moyens disponibles, puis de

donner à ce que l'on a compris l'expression allemande la meilleure et la plus compréhensible" (WADB 4, XXIXf.).

Une fois la traduction achevée, ce "sanhédrin" entreprend la révision de l'ensemble de la Bible. Rien que dans la Genèse, ces hommes apportent plus de trois cents corrections, toujours avec le même objectif : faire mieux comprendre la pensée biblique aux Allemands de leur temps.

Pourquoi la version de Luther a-t-elle eu tant de succès ? H. Haug voit cinq raisons à cette réussite exceptionnelle :

- La langue était encore dans un stade très flexible.
- La traduction accompagnait une nouvelle interprétation de la Bible.
- A l'époque, il y avait encore harmonie entre l'image biblique du monde et l'image générale dans la société.
- Dans le monde clos des 16ème et 17ème siècles, la Bible de Luther est devenue la norme officielle de la foi et des mœurs.
- Luther avait le sens du rythme et des simplifications ; il s'est constamment référé à la langue courante en disant ; "Telle est la manière des Allemands de le dire". (in S. Meurer pp. 133ss) Malheureusement, les successeurs de Luther n'ont pas été animés de la même sagesse. La langue allemande a évolué, comme toutes les langues, et la version de Luther a vieilli. Mais personne n'osait toucher au texte du grand Réformateur devenu texte sacré. L'exégèse a fait des progrès, on a reconnu des erreurs dans l'interprétation du texte biblique, mais qui aurait osé prendre Luther en défaut ? Cependant, peu à peu, on a dû se rendre à l'évidence qu'il avait mal compris ou mal traduit parce que son texte de base était fautif. Alors on a commencé à réviser sa version. Sans ces révisions, personne ne comprendrait plus sa Bible aujourd'hui. Mais jusqu'au 20ème siècle, ces révisions furent très timides. Dans le Nouveau Testament que j'ai reçu pour ma confirmation abondaient encore des expressions archaïques que depuis plus d'un siècle personne n'employait plus en Allemagne

Les versions anglaises

Dès le haut Moyen-age, des portions de la Bible ont été traduites en anglais. Vers 685, un moine nommé Caedmon a composé un chant paraphrasant la

Genèse, l'Exode, des parties de Daniel et l'histoire de la résurrection, de l'ascension ainsi que les prophéties relatives au Retour du Christ. Vingt ans plus tard, Aldhelm, évêque de Sherborne, a fait la première traduction anglo-saxone des psaumes. A la même époque, un autre évêque, Egbert de Lindisfarne, a traduit les quatre évangiles. En 735, Bède a terminé sa traduction de l'évangile de Jean. Vers la fin du 9ème siècle, le roi Alfred a traduit plusieurs parties de l'Ancien Testament. Il travaillait à la traduction des évangiles lorsqu'il mourut. Un demi-siècle plus tard, un prêtre nommé Aldred a réalisé la première paraphrase interlinéaire des évangiles. Aux environs de l'an 1000, Aelfric, archevêque de Cantorbéry, a traduit dix livres de l'Ancien Testament ainsi que les évangiles. En 1380, Wycliffe, persécuté durant toute sa vie parce qu'il voulait mettre la Parole de Dieu à la portée de tout le monde, terminait sa traduction de tout le Nouveau Testament. "Au 15ème siècle, des centaines de copies de la traduction de Wycliffe étaient probablement en circulation. Malgré l'opposition royale et papale, on en trouvait dans les châteaux des rois et des ducs, ainsi que chez des particuliers et probablement même chez le pape. Il y avait une véritable 'faim de la Parole' - malgré le prix élevé que coûtait une copie (nécessitant plusieurs mois de travail)" (F. Grant, 61 p. 59).

Au cours du 16ème siècle, c'est-à-dire au siècle qui a précédé la publication de la célèbre Bible du Roi Jacques (King James aussi appelée Authorised Version), huit versions importantes de la Bible au moins ont vu le jour. Parmi elles, la traduction de William Tyndale fut la première Bible anglaise imprimée ; elle parut entre 1525 et le martyre de Tyndale en 1536. "La version de Tyndale ouvrit la brèche à une véritable marée de traductions. Dans les années qui suivirent sa publication, quatre nouvelles traductions apparurent -toutes avec l'approbation de l'Église et du gouvernement." (R. K. Barnard 89 p. 12). La Geneva Bible de 1560 devint pour un temps la version la plus courante. C'est celle qu'utilisèrent Shakespeare et les pionniers qui partirent en Amérique au 17ème siècle. On prétend que les neuf dixièmes des textes de la King James Version sont dérivés de la version de Tyndale.

Dans la préface de la King James Version (1611), les traducteurs se distancent d'une traduction "concordante": "Nous ne nous sommes pas attachés à une uniformité de la phraséologie ni à l'identité des paroles, comme quelques-uns auraient voulu que nous le fassions...car il y a des mots (dans l'original) qui n'ont pas le même sens partout." En fait, ils ont rendu

certains mots grecs par une douzaine de mots anglais différents (B. M. Metzger B. Sa.150 p.144).

Cette célèbre Authorised Version, qui devint la version officielle au point que, pendant des siècles, on considéra comme sacrilège d'en utiliser une autre, eut aussi du mal à s'imposer. Pendant plus de 40 ans, elle fut suspecte et violemment attaquée. Les Pilgrims qui partirent sur le Mayflower vers le Nouveau monde, ne permirent pas qu' une Bible de cette "nouvelle version" se trouve à bord ; seule la Geneva Bible de 1560 y était autorisée.

Comme la version de Luther en Allemagne, la Authorised Version est restée presque sans concurrence dans les pays anglophones pendant plus de deux siècles. Même au 20ème siècle, elle garde des adhérents attachés à la beauté archaïque de la langue-au point qu'il a fallu publier une "New King James Version" (dont le nombre d'exemplaires vendus dépasse de très loin ceux de la New English Bible destinée à remplacer la King James).

Les versions françaises

En 1526, le Parlement de Paris édicte encore un arrêté interdisant la possession ou la vente du Nouveau Testament en français. Mais c'est peine perdue, les Nouveaux Testaments sont imprimés à l'étranger et répandus dans toute la France par des colporteurs. " Par leur entremise, se plaint un historien catholique, Florimond de Roemond, en peu de temps, la France fut peuplée de Nouveaux Testaments à la française". D'où venaient ces traductions ?

En 1523, Lefèvre d'Etaples traduit le Nouveau Testament de la Vulgate (en la modifiant dans 59 passages d'après le grec). En 1530, il publie toute la Bible traduite du latin. En 1535 paraît, à Neuchâtel, la première Bible protestante française (avec les Apocryphes). Elle fut aussi traduite sur la Vulgate, mais son auteur, Olivétan a constamment comparé la version latine avec des manuscrits grecs et hébreux. Il avait commencé son travail fin 1533 ou début 1534 ; ce fut donc un travail assez hâtif. Cette Bible fut tirée à un millier d'exemplaires mais n'eut aucun succès : son grand format (in folio) et ses caractères gothiques rebutaient les futurs acheteurs. Plus d'un siècle plus tard, cette première édition n'était toujours pas vendue.

En 1537, Olivétan publie une révision des psaumes après avoir consulté des

traductions grecques, latines, allemandes et italiennes. C'est lui qui a introduit le mot "l'Éternel" pour traduire le tétragramme hébra que JHVH. L'année suivante paraît la Bible de Genève, une révision de la Bible d'Olivétan. Chaque édition ultérieure (1540, 1546) sera de nouveau révisée, la dernière par Calvin. Celle de 1540 fut imprimée pour la première fois en caractères romains. En 1553, paraît pour la première fois une Bible avec la numérotation actuelle des versets. C'est son imprimeur, Robert Estienne, qui a fait cette numérotation du Nouveau Testament au cours d'un voyage à cheval de Paris à Lyon (c'est peut-être la raison de certaines divisions un peu "cavalières").

En ce temps-là, les imprimeurs étaient souvent aussi des savants de premier ordre. Robert Estienne lisait couramment le grec et l'hébreu et parlait le latin avec toute sa famille. Etienne Dolet a formulé cinq principes fondamentaux pour la traduction biblique qui correspondent tout-à-fait à ceux que les traducteurs actuels appliquent :

- Le traducteur doit comprendre parfaitement le contenu et l'intention de l'auteur qu'il traduit.
- Il doit connaître parfaitement la langue de départ et la langue d'arrivée.
- Il doit éviter la tendance de traduire mot-à-mot, car ce serait détruire le sens de l'original et ruiner la beauté de l'expression.
- Il doit employer les formes de langage courantes.
- Par le choix et l'ordre des mots, il doit produire un effet correspondant au ton approprié. La traduction mot à mot disait-il, "détruit la signification de l'original et ruine la beauté de l'expression".

Les révisions de la Bible de Genève se poursuivent d'année en année jusqu'en 1588, entreprises par tout un groupe de théologiens (Calvin, Théodore de Bèze, Henri II Estienne...). Elle connaîtra de nombreuses réimpressions (sans révision) aux 16ème et 17ème siècles jusqu'à la révision qu'en fera David Martin en 1707.

En 1555, paraît une autre traduction faite par Sébastien Castellion qui voulait mettre la Bible à la portée des "idiots" (c'est-à-dire des gens sans culture) en un "langage commun et simple" pour que le lecteur puisse le comprendre car la Bible a été "écrite pour les idiots dans leur langage". Mais son entreprise fut sévèrement critiquée par les théologiens officiels de Genève.

Du côté catholique, on fit aussi paraître des Nouveaux Testaments et des

Bibles (traduites toujours de la Vulgate, déclarée texte officiel par le Concile de Trente). Entre 1517 et 1600, paraissent 50 Bibles et 55 Nouveaux Testaments catholiques (contre 110 Bibles et 165 Nouveaux Testaments protestants). De 1640 à 1666, les Solitaires de Port-Royal (avec Pascal) travaillèrent à une version du Nouveau Testament. Ils la firent paraître en Belgique avec l'approbation de l'archevêque de Cambrai, du roi des Belges et de l'université de Louvain. N'empêche que ce Nouveau Testament fut interdit par le roi de France et condamné par le pape sous peine d'excommunication. Lemaistre de Sacy, descendant de huguenots et l'un de ses artisans, fut emprisonné à la Bastille-où il travailla durant toute sa captivité à la traduction biblique (sur la Vulgate). Il définit ainsi son but : "J'ai tâché d'ôter de l'Écriture sainte l'obscurité et la rudesse...j'ai voulu donner une version claire". Bossuet calomniait sa version en disant qu' "elle veut faire trouver dans la traduction un agrément que le Saint-Esprit a dédaigné dans l'original". Mais les études récentes ont montré que les auteurs bibliques n'ont nullement été insensibles aux questions de style et que certains d'entre eux ont écrit dans une langue qui n'aurait pas déparé les œuvres des plus grands classiques.

Paradoxalement, Louis XIV fera imprimer 20 000 de ces Nouveaux Testaments pour les distribuer aux huguenots en vue de les convertir au catholicisme. En 1696 paraissait la Bible entière du "Maistre de Sacy". Elle eut un immense succès et continue à être éditée. Elle fut longtemps utilisée par les protestants pour l'évangélisation des catholiques.

En 1744, paraît la Bible révisée-rapidement, par ratures et surcharges - par J. F. Ostervald, de la révision de David Martin, afin d'en actualiser le vocabulaire et le style, mais non pour rendre de manière plus appropriée les mots hébreux et grecs. Dans le Psaumes 23, par exemple, il remplace les "eaux coyes" par des "eaux tranquilles". Cette Bible connut un grand succès et fut rééditée quarante fois entre 1744 et 1899. Une partie de sa faveur provint du fait qu'elle ne rompait pas avec la tradition. En fait, dit F. Delforge, ce n'était qu'une "fade paraphrase" (p. 186).

Chapitre 3
Les versions contemporaines

Au 19ème siècle

Le 19ème siècle vit la formation des Sociétés bibliques qui jouèrent un grand rôle dans la traduction, l'édition et la diffusion des Bibles. Elles furent, entre autres, déterminantes pour l'élimination des Apocryphes des Bibles protestantes. La Société biblique de Paris voulut les maintenir, mais elle dut céder sous la pression de la Société biblique britannique et étrangère pour des raisons financières.

On vit aussi paraître quelques nouvelles traductions : celle de Darby (1859, parue avant sa version anglaise), de la Bible annotée de Neuchâtel (1878-1900), élaborée par une société de pasteurs sous la direction de Frédéric Godet, le Nouveau Testament d'Oltramare (1872), caractérisé par une grande liberté de style (et des options théologiques libérales), celui de Stapfer (1889) qui avait pour principe d'"écrire en français et d'offrir un texte clair, toujours intelligible" afin de "faire sur le lecteur français d'aujourd'hui l'impression que l'original a faite sur le lecteur grec d'autrefois," principe repris par les traductions "à équivalence dynamique". Cette version se situait aux antipodes de la version dite "de Lausanne," une œuvre collective à laquelle avaient collaboré des hommes du Réveil comme Gaussen et Burnier. C'était une traduction très littérale, appréciée surtout des spécialistes. Burnier lui-même en définissait le style comme étant "souvent pur hébreu ou pur grec, et toujours peu français" (ce qu'il considérait comme un point très positif).

Du côté catholique, on vit paraître le Nouveau Testament de Lamennais, les Bibles des abbés Glaire et Fillion, et de nombreuses autres traductions. Du 16ème au 19ème siècle parurent une trentaine de versions catholiques de la Bible ou du Nouveau Testament, plus de nombreuses versions des Psaumes et des évangiles. Les Evangiles de H. Lasserre ont connu un sort très particulier. Cette traduction très agréable à lire, faite à genoux pendant une quinzaine d'années, connut un immense succès : 27 éditions la même année

et 100 000 exemplaires vendus. L'année même de sa sortie de presse avec l'Imprimatur (1887), elle fut condamnée et mise à l'Index par les autorités ecclésiastiques. Une centaine d'années plus tard, elle reparut dans les librairies catholiques où j'ai eu la bonne fortune d'en trouver un certain nombre d'exemplaires.

Vers la fin du 19ème siècle et au début du 20ème siècle, parut pour la première fois dans l'Église romaine une Bible traduite sur les originaux grecs et hébreux : celle de l'abbé Crampon qui resta la Bible catholique classique jusqu' au milieu du 20ème siècle.

En 1880 parut la Bible de Louis Segond qui allait devenir la Bible la plus répandue dans les milieux protestants. C'est à la demande des pasteurs de Genève que L Segond entreprit sa traduction, s'inspirant en grande partie de la Version de Lausanne dont il suivit le principe de traduction "à équivalence formelle". Sa version fut légèrement revue en 1910. C'est ce texte qui est encore répandu le plus dans les pays francophones-en partie parce qu'il est tombé dans le domaine public et qu'on peut donc le reproduire sans payer de droits. Cette facilité a toutefois son revers, car il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un texte plus que centenaire alors que la langue française a bien évolué entre temps. Deux révisions de la version Segond 1910 ont paru : en 1975, la Bible dite "Scoffield" et en 1978 la Bible dite "à la Colombe". La première de ces révisions a essentiellement cherché à éliminer les archaïsmes trop flagrants (" revêtez-vous d'entrailles de miséricorde...Jésus, le chef et le consommateur de la foi..."); son texte se retrouve dans les éditions de la Société biblique de Genève. La seconde révision, plus fondamentale, a été faite pendant 25 ans par une douzaine de biblistes des pays francophones sous la présidence successive des professeurs F. Michaeli et J. M. Nicole. Le texte de Segond a été maintenu sauf lorsque la connaissance actuelle des textes originaux permettait une meilleure traduction ou lorsque l'évolution de la langue française rendait une nouvelle formulation indispensable.

Au 20ème siècle

En 1910, en même temps que la révision de la Bible Segond paraissait la Version synodale. Elle était l'œuvre d'une centaine de collaborateurs travaillant à l'instigation des synodes des Églises Réformées de France C'était

une révision en profondeur de la vieille version d'Ostervald. Son style est en général plus clair et plus élégant que celui de Segond. Elle a été révisée d'édition en édition jusqu'en 1965, ce qui a sans doute nui à sa diffusion puisque les lecteurs ne retrouvaient plus le texte qui leur était familier.

En 1949, la Société biblique de Paris fit paraître le fruit de près de 40 années de travail : la Bible du Centenaire, prévue pour le centenaire de la Société en 1918. C'est une traduction très savante et rigoureuse, faite par d'éminents spécialistes, qui s'efforcèrent d'éviter le patois de Canaan, mais elle n'eut guère de succès. La désaffection du public était due en partie à sa présentation en quatre gros volumes pourvus de notes abondantes, souvent fortement influencées par la critique biblique négative. Le Nouveau Testament de cette Bible, dû aux professeurs M. Goguel et H. Monnier, offre un texte souvent très intéressant et original. Malheureusement cette Bible est devenue introuvable. Elle a servi de modèle à la Bible de Jérusalem et à la T. O. B.

En 1943, l'helléniste Hubert Pernot a fait paraître une traduction très remarquée des quatre évangiles dans laquelle il évite tous les termes théologiques.

En 1950, la Bible de Maredsous a vu le jour (N.T. en 1948). C'est une traduction faite par les moines de l'abbaye de Maredsous (Belgique) sous la direction de Dom Passelecq. Elle est d'une lecture très agréable, évitant les archaïsmes dont sont truffées d'autres versions catholiques. Elle se prête bien à la lecture publique. Elle a été révisée avec l'aide des moines de l'abbaye de Hautecombe pour l'édition parue en 1968.

En 1955 paraissait la Bible du Cardinal Liénart qui a repris le texte révisé du grand Commentaire de la Bible publié sous la direction de L. Pirot et A. Clamer. L'année suivante sortait en un volume la Bible de Jérusalem, parue d'abord sous forme de fascicules. Elle est l'œuvre de 33 traducteurs principaux assistés d'une centaine d'exégètes, d'où une assez grande disparité entre les différents livres bibliques. Elle est très prisée par les spécialistes pour l'exactitude de sa traduction et la vigueur de son style. Son niveau de langage se situe nettement au-dessus de celui du Français moyen (les idolothytes, les néoménies). Les premières éditions marquaient une nette préférence pour les variantes de la Septante et pour des conjectures assez osées. Les éditions ultérieures sont revenues à une plus grande dépendance du texte massorétique et à des options plus classiques. D'autre part, le vocabulaire a

été considérablement réduit (de 27 000 mots à 14 000 - alors que le Nouveau Testament grec n'en emploie que 5 000).

En 1960, la Bible Crampon signalée plus haut reparaissait révisée ; le Nouveau Testament était remplacé par celui d'A. Tricot. A partir de 1969, le texte de la Bible paraissait dans deux magazines abondamment illustrés : En ce temps-là la Bible, avec la traduction d'André Frossard faite sur la Vulgate , et Le journal de la vie-Aujourd'hui la Bible avec la version de Pierre de Beaumont. Cette dernière, révisée par une équipe de théologiens catholiques sous la direction du Père Lyonnet, reparut avec un texte très différent en une seul volume en 1981. En 1972, Votre Bible contenait la traduction du Nouveau Testament de François Amiot et un Ancien Testament dû à la collaboration de Ch. Augrain, L. Neveu, D. Sesbouë et R. Tamisier. En 1973, le chanoine Osty faisait paraître sa Bible, fruit de 25 années de travail. C'est une traduction à équivalence formelle, "respectant l'original jusqu'au scrupule," aux limites d'une version concordante (le même mot de l'original traduit presque toujours par le même mot français), avec un français peu littéraire.

La Traduction œcuménique de la Bible (T. O. B.) paraissait en 1975, après avoir été conçue en 1964 par l'Alliance biblique universelle et les Editions du Cerf et autorisée par le pape Paul VI en 1965. En effet, Vatican II a inauguré une nouvelle politique : la "Constitution dogmatique sur la révélation divine" a renoncé au latin pour le culte et pour la Bible et encouragé la collaboration avec des non-catholiques pour la traduction des Saintes Écritures. En 1968, les "Principes directeurs pour une coopération interconfessionnelle dans la traduction de la Bible" posent les bases des traductions bibliques œcuméniques. Comme fruit de cette nouvelle politique, déjà en 1988, on aura vu paraître 160 nouvelles traductions de la Bible ou du Nouveau Testament. La même année, 29% des projets de traduction biblique (155 sur 527) étaient entrepris en commun.

Sur le plan francophone, la T. O. B est l'un des résultats de cette nouvelle orientation. Plus d'une centaine de spécialistes catholiques et protestants y ont collaboré, les orthodoxes ont fait part de leurs réactions aux manuscrits qui leur étaient soumis. Le Nouveau Testament fut publié en 1972, l'Ancien Testament en novembre 1975. Le texte de cette traduction, bien que conçu selon le principe de l'équivalence formelle, se lit généralement bien et renouvelle opportunément la compréhension du texte biblique. Les Apocryphes sont groupés ensemble entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Les notes de l'édition complète en deux volumes sont très marquées par la théologie historico-critique. Une édition en un volume avec des notes restreintes et sans introductions a paru en 1977. "Dans ces éditions-là, dit J. M. Nicole, il n'y a pas grand-chose qui puisse chagriner un adepte de l'inspiration plénière des Écritures".

En 1982, la Bible en français courant voyait le jour, précédée déjà en 1971 du Nouveau Testament paru sous le titre "Bonnes Nouvelles aujourd'hui". En 1986, elle paraissait dans une édition spéciale avec les Apocryphes. Elle fut l'œuvre de cinq traducteurs : Christiane Dieterlé, Jean-Marc Babut, J. C. Margot, René Péter-Contesse et l'Abbé Pierre Sandevoir. Pour les Apocryphes G. P. Ouellette, L. Poirier et I. Saint-Arnaud se sont joints à l'équipe. C'est la première Bible française traduite suivant le principe de l'équivalence dynamique ou fonctionnelle popularisé par Ch, Taber et E. Nida sur lequel nous reviendrons dans un chapitre ultérieur. Son succès (plus de 120 000 exemplaires par an) prouve qu'elle répondait à un besoin, en particulier pour l'enseignement catéchétique.

Elle permet, mieux que les versions à équivalence formelle, de comprendre le sens des expressions employées par les auteurs bibliques. Le reproche qu'on a parfois formulé à son encontre est de trop simplifier et aplatir le texte. Il faut toutefois se souvenir qu'au départ cette version a surtout été faite pour des lecteurs dont le français n'était pas la première langue et se limitait à un vocabulaire très réduit, un but repris par la version en français fondamental. D'ailleurs, la mise en chantier de la version en français fondamental a permis à l'équipe de traducteurs de se placer à un niveau de langage plus élevé, ce qui est encore plus apparent dans le NTFC révisé.

J. M. Nicole dit à son sujet : "Le mieux est d'avoir plusieurs versions côte à côte, de façon à savoir d'une part ce qui est directement écrit dans le texte, et d'autre part, comment on peut transposer sa signification dans la langue d'aujourd'hui," visant par cette dernière la B. F. C.

A signaler pour mémoire la Bible de la Pléiade parue entre 1956 et 1971. La traduction de l'Ancien Testament due à Ed. Dhorme est très littérale et offre parfois des aperçus intéressants, celle du Nouveau Testament est décevante à tous points de vue, "un travail bâclé". La Bible intitulée : "Les Saintes Écritures Traduction du monde nouveau" est la traduction faite par les Témoins de Jéhovah. C'est une version très littérale et difficilement compréhensible. Les

passages qui affirment la divinité du Christ sont généralement biaisés pour rendre moins évidente leur contradiction avec la doctrine de la Tour de garde (minuscules à dieu dans Jean 1.1, par exemple).

En 1985 était lancée à grands renforts de publicité la Bible d'André Chouraqui, parue d'abord sous forme de fascicules séparés (de 1974 à 1977), puis dans une édition de luxe (Lidis : L'univers de la Bible). La nouveauté révolutionnaire de cette Bible juive est qu'elle contient aussi le Nouveau Testament. Selon son auteur, c'est la première fois que la Bible a été traduite conformément au génie de la langue hébraïque. "Il y a longtemps que la Bible n'avait fait autant parler d'elle, dit Dominique Barrios, télévision, radio, grande presse...une grande campagne publicitaire un tant soit peu intempérante nous la présente comme LA traduction, appelée à rejeter dans l'ombre tous les efforts laborieux des traducteurs antérieurs". La traduction a suscité deux réactions opposées : "une partie du grand public est séduite par la nouveauté, cela bouscule les habitudes, réveille l'attention et l'intérêt, on croirait lire la Bible pour la première fois, on imagine qu'on va enfin toucher du doigt le texte original, cette version 'restitue un sens plus authentique', Chouraqui 'comprend la Bible de l'intérieur'. A l'inverse, l'ensemble des biblistes, pour une fois réconciliés, se dressent dans une quasi-unanimité pour protester."

D'après son auteur, c'est "un texte où l'alliance intime du sens et du son s'exprime en rythmes et résonances de la vision plus qu'en idées". C'est pourquoi quelqu'un l'a qualifiée de "version musicale". Nous reviendrons plus loin plus en détail sur cette traduction. Elle fait partie des versions "concordantes" (qui traduisent toujours le même mot de l'original par le même mot français) et pousse le littéralisme jusqu à ses possibilités extrêmes. Elle renouvelle complètement la lecture des Écrits sacrés, mais n'aide que peu à leur compréhension.

A l'extrême opposé, on trouve Parole vivante et Le Livre, deux versions proches de la paraphrase. La première est née de la constatation que j'ai faite, il y a une cinquantaine d'années, que la lecture de plusieurs versions enrichit souvent considérablement la compréhension du texte biblique. Bruce M. Metzger dit que l'aspect le plus frustrant du travail d'un traducteur est le fait que toutes les nuances d'un texte ne peuvent pas être transposées dans une autre langue et qu'il faut constamment choisir entre elles celle qui doit être retenue et celles que l'on doit sacrifier, au point que l'on a dit que traduire c'est l'art de faire les sacrifices qui conviennent (B Sa 150 ; 4-6.1993 p.140).

Mais sacrifier certaines nuances qui sont dans le texte, n'est-ce pas l'affaiblir ? Faut-il nécessairement ôter une partie de la pensée de l'auteur inspiré ? Un jour, j'ai pensé qu'en mettant ensemble les différentes variantes que l'on trouve dans les traductions, on aurait un texte amplifié contenant toutes les nuances du texte original. La démarche était surtout importante pour les épîtres dont la compréhension est particulièrement difficile. Beaucoup de personnes prétendent qu'elles recourent à cette "transcription" lorsqu'elles ne comprennent pas le texte biblique dans une autre version. D'autres l'utilisent pour leur méditation personnelle.

Le Livre est une adaptation du Nouveau Testament de la Living Bible de Kenneth Taylor dont nous parlerons plus loin. Il l'a intitulée lui-même "paraphrase" et prend par fois d'assez grandes libertés avec le texte de base pour le "transculturer" ("Saluez-vous d'un saint baiser" devient "shake hands around").

Conclusion

Entre 1900 et 1940, le public francophone disposait pratiquement de 5 versions bibliques : Segond , Synodale, Darby, Rabbinat et Crampon. En 1994, il y en a une vingtaine de plus-sans compter les Nouveaux Testaments parus durant cette période. "Au cours du XXe siècle, et surtout à partir de la Seconde Guerre Mondiale, la Bible joue un rôle de plus en plus important dans le catholicisme romain. De sérieux efforts sont entrepris pour mettre les Écritures à la portée des fidèles francophones qui désirent les lire, les méditer, les prier. La lecture individuelle de la Bible se développe. Elle touche de nombreux chrétiens qui désirent trouver dans le message biblique la source fondamentale de leurs connaissances religieuses et de leur vie spirituelle...La traduction, l'impression et la diffusion de la Bible bénéficient de toutes les techniques dont dispose le monde du XXe siècle. Les Écritures deviennent accessibles à tous. Parallèlement à ces possibilités d'accès direct aux Écritures, de nombreux ouvrages permettent aux individus comme aux groupes de disposer des instruments de travail nécessaires à une bonne connaissance de la Bible : commentaires des livres bibliques, atlas, explications du dessein salutaire de Dieu et des étapes de la révélation, dictionnaires, lexiques, concordances, cahiers bibliques et liturgiques, travaux archéologiques, histoire et publication des textes bibliques. Qu'il s'agisse de

publications de haut niveau ou d'ouvrages destinés au grand public, tous ces efforts permettent à chacun de posséder les éléments susceptibles de conduire à une bonne connaissance des Écritures" (F. Delforge, 91 pp. 302-304).

Les versions allemandes

Les deux Bibles classiques du temps de la Réforme, la version de Luther et celle de Zürich, se sont maintenues jusqu'à ce jour grâce à des révisions périodiques. La Bible de Luther a subi des révisions importantes en 1892 et 1913 pour tenir compte des découvertes de nouveaux manuscrits, plus proches de l'original que ceux qui avaient servi à établir le Texte reçu. Depuis lors, les révisions se sont poursuivies pour adapter la langue du 16ème siècle à l'allemand contemporain. Les révisions de la Bible de Zürich ont commencé dès 1531 et se poursuivent encore aujourd'hui. Elles ont été plus radicales que celles de la Bible de Luther, de sorte que la Zürcher Bibel actuelle n'a plus grand chose de commun avec le texte de Zwingli.

En 1871 parut en Allemagne la Elberfelder Bibelübersetzung correspondant à notre version Darby. Elle a comme objectif premier "la fidélité littérale en renonçant à l'élégance de la langue". Mais, comme le dit H. R. Müller-Schwefe, "c'est une confusion des normes : il n'est pas question d'esthétique, mais de compréhension, il s'agit de rendre philologiquement le sens exact du texte". Cette version a subi dans les années 70-80 une révision en profondeur : tout en respectant le principe d'équivalence formelle, on a cherché à ôter de nombreuses aspérités stylistiques. Elle sert surtout pour une étude minutieuse du texte.

Les archaïsmes des deux versions historiques ont motivé les Allemands plus tôt que les Français à produire de nouvelles versions plus compréhensibles. C. Weizsäcker (1875), C. Stag (1896), H. Wiese (1905), ont retraduit le Nouveau Testament dans l'allemand de leur temps. F. E. Schlachter, un Alsacien, pasteur des Églises libres de Suisse, a traduit toute la Bible de l'hébreu et du grec. Sa Miniaturbibel fut publiée en 1905 à Bienne. La Neue Genfer Bibelübersetzung, en cours de publication, est l'œuvre d'une équipe de traducteurs (dont M. Thomas Bearth, un linguiste de la SIL).

En 1920, parut le Nouveau Testament de L. Albrecht dans un allemand très

fluide et aisément compréhensible. C'est cette version qui, dans les années 30, m'a donné l'envie de faire quelque chose d'analogue en français. Elle continue à être rééditée. Ses notes abondantes ont contribué à son succès. La plus connue des nouvelles versions de la Bible est celle de H. Menge, un directeur de gymnase en retraite qui, jusqu'à l'âge de 98 ans, a traduit et révisé toute la Bible (N.T.: 1923 ; Bible : 1926). "Cette version doit son succès à son exactitude philologique alliée à un bon allemand, facilement compréhensible" (W. Michaelis p. 157).

Dans la même veine se situe le Nouveau Testament de F. Pfäffling (1938) qui a voulu présenter "à l'homme d'aujourd'hui la Parole biblique dans une langue qui lui soit directement compréhensible." L'élégance de sa traduction laisse toutes les versions antérieures loin derrière elle. On est saisi par le caractère actuel et vivant du message biblique dans une formulation originale et prenante (Diotrèphe "qui aime bien tout régenter" (BS) aime "jouer le premier violon" dans Pfäffling).

J. Zink (1971) va encore un pas plus loin dans la liberté d'expression et frise la paraphrase (dans le sens péjoratif du terme) : des interprétations personnelles du traducteur orientent souvent le texte dans un sens différent de celui voulu par l'auteur inspiré. Das Neue Testament für Menschen unserer Zeit (1965) traduit par H. Riethmüller a paru en deux volumes abondamment illustrés de photos contemporaines. La langue est simple et claire, mais l'exactitude de la traduction laisse souvent à désirer, les formulations bibliques sont infléchies dans un sens sacramentaliste.

Hans Bruns a fait une "transcription" de toute la Bible (1970) fondée essentiellement sur trois versions antérieures. Elle est accompagnée de nombreuses notes (il m'a dit lui-même que c'était le plus important à ses yeux). Bien qu'étant généralement évangéliques, cette version et les notes sont influencées par les convictions universalistes du traducteur. Cette même doctrine apparaît aussi dans le N.T. Mülheimer Ausgabe (1968 ; nouvelle édition) émanant de la branche pentecôtiste de Mülheim. On y trouve également des allusions à un "second salut," nécessaire pour parvenir à la première résurrection. De nombreuses notes et un index y renvoyant apportent une aide précieuse à celui qui veut étudier le N.T.

La Jerusalemer Bibel et la Ökumenische Übersetzung der Bibel ont des caractéristiques très semblables à leurs homologues français (Bible de

Jérusalem et T. O. B.). Par contre, la Gute Nachricht Bibel, faite selon les principes de l'équivalence dynamique, va beaucoup plus loin que la BFC dans la liberté l'expression par rapport au texte original. Cela explique une grande réticence des milieux évangéliques à son égard. Elle a paru, comme en français, avec ou sans les livres deutérocanoniques.

Les versions catholiques ne manquent pas non plus en allemand. En 1965 a paru la Bible traduite de la Vulgate (avec référence aux textes originaux) de Allioli (publiée sans notes par des sociétés bibliques protestantes). Son N.T. revu et pourvu de notes est sorti la même année de trois maisons d'éditions catholiques.. Le N.T. de Pius Parsch est surtout répandu en Autriche. La Einheitsübersetzung publiée sous l'égide des évêques d'Allemagne, d'Autriche et de la Suisse alémanique, s'efforce de suivre les directives de Vatican II pour l'usage liturgique de la Bible. Hoffnung für alle, publié par le Brunnen-Verlag, a repris les principes de Living Bible / Le Livre (avec moins de paraphrase). Le N.T. s'est bien répandu dans les milieux évangéliques. L'A.T. est en cours de traduction.

Signalons encore les versions du N.T. de L. Thimme, Tillmann-Becker (dans la Tetrapla 64), Herder, Jens, Kürzinger, Rösch, Schlatter, Sigge, Wilkens, la Neue-Welt Übersetzung de la Bible (Témoins de Jhvh), la traduction juive de l'A.T. de M. Buber-Rosenzweig et la Konkordante Wiedergabe (version ultra-littérale rendant toujours le même mot grec par le même mot allemand) - sans compter une trentaine d'autres parues entre 1900 et 1980. Nous constatons que nos amis germanophones ont à leur disposition un large éventail de versions qui leur permettent d'explorer toutes les virtualités possibles du texte original. Bien des nuances signalées par elles ont trouvé accès dan Parole Vivante.

Les versions anglaises

Il existe, en anglais, plus de 600 traductions de la Bible ou du Nouveau Testament. Rien qu'au 20ème siècle, on en a publié quelque 80 versions. Entre 1901 et 1952, nous dit R. K. Barnard, une nouvelle version anglaise apparaissait chaque année.

La Revised Standard Version du Nouveau Testament, parue en 1946 et celle de la Bible entière publiée en 1952, chercha à combiner l'exactitude des

versions anglaise et américaine révisées en 1881 et 1901 avec le style de l'anglais contemporain ; cependant, elle ne s'écartait de la King James qu'en cas de nécessité. Malgré cela, elle rencontra une grande suspicion de la part des habitués de la seule "version autorisée". Certains ecclésiastiques furent si indignés par cette nouvelle version qu'ils la brûlèrent publiquement. A ce propos, quelqu'un fit remarquer que l'on avait malgré tout fait des progrès par rapport au Moyen-age : à l'époque, on brûlait les traducteurs, maintenant on se contentait de livrer leurs écrits aux flammes.

La Amplified Bible est partie de l'idée qu' "une traduction mot-à-mot est inadéquate parfois, car elle perd les nuances de sens que comprend la langue originale". Cette Bible juxtapose donc les différents sens qu'un mot grec ou hébreu peut avoir pour "offrir au lecteur le sens complet révélé dans les langues originales". Il ne s'agit pas d'une Bible à lire (la lecture en est plutôt pénible et fastidieuse), mais d'un outil de travail.

La Jerusalem Bible est basée sur la Bible de Jérusalem française ; c'est une traduction originale de l'hébreu et du grec, mais elle reproduit les interprétations adoptées par la Bible française.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, les Églises de Grande-Bretagne décidèrent de mettre en chantier une nouvelle version de la Bible, car la Authorised Version ne répondait plus aux besoins actuels et ne transmettait plus fidèlement le sens de l'original. On attela à la tâche les meilleurs exégètes de toutes les universités anglaises. 24 ans plus tard, la New English Bible parut (N.T. : 1961 ; A.T. : 1970 ; une révision sous le titre : The New English Bible a paru en 1989 avec des différences souvent frappantes). Elle se dégageait entièrement de la tutelle de la King James et reformulait le texte dans un style actuel, mais les options historico-critiques de beaucoup de ses traducteurs s'y reflètent parfois.

L'un des pionniers des versions modernes fut le Twentieth Century New Testament. Son histoire commence en 1891 lorsqu'un éditeur reçut deux lettres exprimant le désir d'avoir une Bible facile à comprendre par les jeunes et les personnes non-initiées. L'un des auteurs de ces lettres était Ernest de Mérundol-Malan, un petit-fils du célèbre César Malan de Genève. Dans sa famille, on lisait les évangiles dans la version de Lasserre, plus facile à comprendre que les versions anglaises de l'époque. R. W. Stead, l'éditeur concerné, constitua un comité d'une trentaine de personnes qui travaillèrent

pendant une dizaine d'années sous la direction de Malan. Ce comité comprenait une moitié d'ecclésiastiques et une autre de "laïcs" (hommes d'affaires, mères de famille, enseignants). Avec le temps, ils s'adjoignirent des spécialistes comme G. G. Findlay et R. F. Weymouth, qui avait publié une édition du Nouveau Testament grec en 1862 et a fait lui-même une version du Nouveau Testament dont la première édition date de 1903. L'édition définitive du Twentieth Century New Testament soigneusement revu fut publiée en 1904.

En 1926 parut la Bible entière traduite par James Moffatt, un brillant savant écossais. Dans le Nouveau Testament, Moffatt a souvent adopté les variantes du texte "occidental" (par exemple, dans Actes 19.9, nous lisons que Paul enseignait dans l'école de Tyrannus "chaque jour de 11h du matin à 4h de l'après-midi" - donc durant l'heure où les autres faisaient la sieste). Cette Bible eut un grand succès dans le monde anglophone.

Parmi les tentatives de traduction moderne du Nouveau Testament, celle de J.B. Phillips mérite une mention spéciale. Responsable d'un groupe de jeunes de Londres, Phillips ressentit le besoin de mettre entre leurs mains un texte qu'ils puissent comprendre. Il commença par une traduction de l'épître aux Colossiens qu'il envoya à C. S. Lewis, qui l'encouragea à continuer. La collection des épîtres de Paul publiée en 1947 sous le titre Letters to Young Churches suscita un vif enthousiasme. C. S. Lewis dit : "C'est comme si l'on voyait un vieux tableau qui vient d'être nettoyé" (la même remarque qu'a suscité Lettres pour notre temps). Le Nouveau Testament entier parut en 1958. "Il se lit comme s'il avait été écrit primitivement dans l'anglais du 20ème siècle" (Kubo-Specht 75 p.61). Phillips en publia une édition révisée en 1972.

En 1949 parut la Bible en Basic English avec un vocabulaire total de 1 000 mots (alors que la King James utilise environ 4 700 mots-sans compter les noms propres et leurs dérivés). Le Basic English est un langage simplifié à l'usage du commerce international (British-American Scientific International Commercial Language).

Kenneth N. Taylor, un homme d'affaires américain (qui avait cependant fait une maîtrise en théologie) se demandait journellement comment faire comprendre à ses dix enfants le texte biblique qu'il leur lisait chaque soir dans la King James Version. Comme il devait prendre un train de banlieue pour se rendre à Chicago où il dirigeait le département de littérature de Moody Press,

il profitait de cette heure pour reformuler le texte biblique dans un langage que ses enfants pouvaient comprendre. C'est ainsi que sont nés Living Letters (une paraphrase des épîtres de Paul, 1962), Living Gospels (1966) et Living New Testament (1967). Il est piquant de penser que quatre éditeurs refusèrent d'imprimer ces textes qui devinrent, par la suite, l'un des plus imposants phénomènes de l'édition (des centaines de millions d'exemplaires répandus dans le monde entier), de sorte que K. Taylor dut en faire éditer 2 000 exemplaires à compte d'auteur et, par la suite, fonder sa propre maison d'édition. La Bible complète (Living Bible) parut en 1971.

En 1966, la Société biblique américaine publia une nouvelle version du Nouveau Testament intitulée Good News for Modern Man : The New Testament in Today's English Version. Cette version, connue sous le sigle TEV éclipsa bientôt en popularité tous les autres Nouveaux Testaments, même celui de la New English Bible. C'était la première application, faite par Robert G. Bratcher, des méthodes de traduction à équivalence fonctionnelle ou dynamique élaborées par E.A. Nida et Ch. Taber. Lorsque la Bible entière parut (Good News Bible), les réactions s'échelonnèrent tout au long d'une gamme allant de l'enthousiasme ("Cela ne peut pas être la Bible puisque je la comprends") à la réprobation la plus violente ("C'est un chef-d'oeuvre de Satan").

D'autres versions ont paru au cours du 20ème siècle, parmi lesquelles celle de Mgr Ronald Knox, un prêtre anglican passé au catholicisme. Sa Bible, traduite sur la Vulgate, se distingue par ses qualités littéraires. La Bible de Verkuyl, connue sous le nom de Berkeley Version, fut publiée en 1959. Elle se situe entre les versions traditionnelles et les versions modernes. La New American Standard Bible parut en 1971. C'est une version très conservatrice et littérale dont la lecture est souvent difficile.

La New International Version est en train de remplacer toutes les autres versions dans les milieux évangéliques. La décision de produire une version entièrement nouvelle de la Bible fut prise en 1965 par un comité de biblistes réunis à Chicago après quinze années d'enquêtes dans différents milieux évangéliques. En 1967, la New York International Bible Society accepta de soutenir financièrement ce projet. Le comité de rédaction comprit des savants d'Amérique, d'Angleterre, d'Australie et de la Nouvelle Zélande (d'où le qualificatif d'International). C'est aussi une version "transdénominationnelle" puisque les collaborateurs de la version venaient de toutes les branches du

protestantisme. Le Nouveau Testament parut en 1973 et la Bible entière en 1978. Kubo et Specht disent que "depuis la King James Version, peu de traductions ont été faites avec autant de soin" (75 p.192). Beekman et Callow la classent parmi les traductions à équivalence dynamique, bien que les traducteurs se soient efforcés de rester aussi près de la forme de l'original que la compréhension du texte le permettait. Il est vrai que, dans les pays anglophones, on peut encore tabler sur un arrière-plan biblique, ce qui n'est plus le cas dans les pays francophones. Cela a permis à la NIV de conserver un certain nombre de traductions assez littérales qui ne "passeraient" pas dans nos pays.

Parmi les autres versions de la Bible, du N.T. ou d'une partie de l'A.T., on peut relever encore celles d'Alford, de Beck, Broadus, Conybeare, Darby, Goodspeed, Lamsa, Montgomery, Norlie, Rieu, Rotherham, Williams, R. K. Harrison, Spurrell, Ch. Thomson, R. Young, R. Moulton ainsi que la Modern Language Bible et le Translators N.T. Le N.T. from 26 Translations ainsi que le O.T. from 26 Translations relèvent les variantes les plus significatives d'un certain nombre de ces versions ; chacune d'elles a apporté sa contribution à Parole Vivante, Louanges pour notre temps, Sagesse et poésie pour notre temps et Prophètes pour notre temps.

Bilan

De l'an 300 à 1499, la Bible a été traduite, en tout ou en partie dans 35 langues, soit une moyenne de 1,9 nouvelles langues par siècle. En 1453, au moment de l'invention de l'imprimerie, 33 langues seulement disposaient d'une partie de la Bible. De 1500 à 1800, 39 nouvelles langues ont eu accès au texte biblique (13 par siècle, 569% de plus qu'au cours des siècles précédents). Mais à la fin du 18ème siècle, lors de la fondation des Sociétés bibliques, il n'y avait toujours que 67 langues dans lesquelles on pouvait lire une partie plus ou moins importante du texte biblique. Au cours du 19ème siècle, plus de 446 langues supplémentaires reçurent des traductions bibliques. (44.6% par décennie ; 3330% de plus qu'au 18ème siècle. La première moitié du 20ème doubla le nombre des traductions existantes, et la seconde moitié en fait de même puisque nous avons dépassé à l'heure actuelle les 2 000 langues. Aujourd'hui, 80% de la population mondiale, c'est-à-dire 4 personnes sur 5, possèdent au moins un livre biblique dans leur

langue maternelle.)

Le lecteur francophone qui comprend l'anglais et l'allemand peut disposer de plus d'une centaine de versions actuelles du N.T., d'une bonne cinquantaine de l'A.T. (qui ont été utilisées pour Parole Vivante et les versions ... pour notre temps de l'A.T.). Cela lui permet un accès indirect au texte original souvent plus sûr qu'une connaissance moyenne du grec et de l'hébreu et, en même temps, une vue "stéréoscopique" de toutes les nuances virtuelles de l'original.

Deuxième section
Les différentes méthodes de traduction

Chapitre 4
Pourquoi tant de versions ?

Pourquoi les traductions bibliques diffèrent-elles ?

La Bible reste, depuis des siècles, le best-seller mondial : plus de 5 millions d'exemplaires vendus par an dans plusieurs centaines de langues et 50 millions de portions de la Bible.

Pourtant, en France, il n'est pas facile de la trouver : dans plus de 95% des libraires, on vous répondra : "Nous ne tenons pas ce livre. Il vous faut aller dans une librairie religieuse". Pendant la guerre, j'ai fait toutes les librairies religieuses des villes de la zone libre que j'ai traversées sans jamais trouver de Bible.

Aujourd'hui, si vous allez dans une librairie qui vend des Bibles, vous n'êtes pas au bout de vos peines, car dans une bonne librairie religieuse on vous demandera : "Quelle version ? Segond, Colombe, Jérusalem, TOB, Darby, Pierre de Beaumont, la Pléiade, Chouraqui , Osty, la Bible en français courant, ou la Bible du Semeur ?"

Or, je n'ai énuméré là que les dix versions actuelles les plus vendues de la Bible entière ; pour le Nouveau Testament, vous en trouveriez bien davantage. Déjà en 1910, on comptait 359 versions ou révisions de la Bible et 1616 éditions de celles-ci. On peut donc dire qu'aujourd'hui nous avons en français plus de 400 versions différentes de la Bible entière ou du Nouveau Testament. En anglais, on en compte près de 600.

Pourquoi cette surabondance déroutante ? Un collègue enseignant me dit un jour : "On devrait enfermer ensemble tous les traducteurs de la Bible et ne les relâcher que lorsqu'ils se seront entendus sur une version." Cette remarque traduit bien la perplexité agacée du Français moyen devant cette

prolifération de versions bibliques. Mais dès que l'on commence à réfléchir à cette proposition, on en voit l'impossibilité. Tout d'abord : ces versions existent ; chacune d'elles a ses adhérents qui ne changeraient pas leur Bible contre une version unique, fût-elle imposée par une Église totalitaire. Dans les années 70, on a fait une traduction dont on espérait qu'elle servirait à tous les chrétiens : la T. O. B., élaborée par des savants catholiques, protestants et orthodoxes. En fait, c'est une version de plus, qui s'est ajoutée aux autres sans les remplacer. Donc : pourquoi toutes ces versions ? On peut mentionner au moins une dizaine de raisons de cette multiplicité de traductions bibliques.

1. L'évolution de la langue

Une première raison est évidente : c'est l'évolution de la langue et le vieillissement de toute traduction. Sur les quelque 400 versions bibliques mentionnées tout à l'heure, plus des neuf dixièmes s'éliminent d'emblée parce que leur langage ne correspond plus au nôtre.

Dans la Bible d'Olivétan, qui a nourri les hommes et les femmes de la Réforme, le psaume 23 se lit : "Le Seigneur est mon pasteur, je n'aurai faute de rien. Il me faict reposer es pasquiers herbeux, il me meine auprès des eaux quoyes. Il refectionne mon âme... Tu appareilleras la table devant moy, présent ceulx qui me tormentent, tu engraisseras mon chef de oingnement, et ma couppe est remplie a comble..."

Cette version a été révisée de nombreuses fois du vivant de l'auteur et des Réformateurs. D'innombrables révisions ont eu lieu au cours des siècles suivants.

Luther lui-même a constamment révisé et retravaillé sa propre traduction. D'ailleurs, si sa version n'avait pas été révisée un grand nombre de fois au cours des siècles, personne ne la comprendrait plus. La version Segond, qui reste la plus répandue en France, date de 1880. Elle a été révisée en 1910, mais on n'y a pas apporté beaucoup de changements. Dans cette version, les archaïsmes abondent : "nous nous mîmes à genoux et nous priâmes, nous partîmes et nous arrivâmes..." (Actes 21.5-8); plus personne n'emploie le passé simple à la première personne du pluriel. On y trouve : "...afin que je l'annonçasse... que nous reçussions l'adoption" (Gal 4.5). Les versions synodale, Jérusalem et Maredsous comme Segond, emploient régulièrement l'imparfait du subjonctif dont Le bon usage de Grévisse dit qu'il "ne s'emploie

plus dans la langue parlée" et que "la langue écrite aussi le remplace par le présent".

Les pièges du vocabulaire

Une autre difficulté liée au vocabulaire c'est l'emploi, par la plupart des traductions, de mots qui, soit ne sont plus compris par nos contemporains, soit-ce qui est plus grave-sont compris dans un sens différent.

Dans la première catégorie figurent tous les termes spécifiquement théologiques : repentance, justification, sanctification, rédemption, propitiation, iniquité...

Prenez un passage capital pour la justification par la foi : Romains 3.23-26, et lisez-le dans la version Segond. Les mots théologiques y abondent : "gloire, grâce, justifiés, la rédemption qui est en Jésus-Christ. C'est lui que Dieu a destiné par son sang, à être pour ceux qui croiraient victime propitiatoire..."

Il y a fort à parier que si l'on demandait à un Français moyen : "Comprends-tu ce que tu lis ?," il réponde comme ce ministre éthiopien : "Comment le pourrais-je si quelqu'un ne me guide ?" (Actes 8.30-31).

Heureusement, le Saint-Esprit fait souvent cet office de guide. On a dit en pédagogie : "On n'a pas encore trouvé la méthode qui puisse empêcher un enfant intelligent d'apprendre à lire". On peut transposer : "Il n'existe pas de traduction biblique qui puisse empêcher quelqu'un qui cherche sincèrement de trouver le salut". Mais notre tâche est de lui faciliter le plus possible cette recherche en ôtant du moins les obstacles les plus gros.

Une deuxième catégorie de mots comprend des termes qui ont pris peu à peu un sens différent : les saints, la piété, un mystère, la justice. Certains de ces mots étaient (peut-être) encore compris dans leur sens biblique à la fin du siècle dernier lorsque Louis Segond a fait sa traduction, mais ils ont changé de sens. Lorsque Jésus-Christ est appelé "le chef et le consommateur de la foi" (Hébreux 12.2), le mot chef n'a plus le sens de tête (sauf dans : couvre-chef) ou d'initiateur, et consommateur a pris un sens complètement différent. Pour faire comprendre ce que voulait dire l'auteur, il faut traduire : "Jésus, qui nous a ouvert le chemin de la foi et qui la porte à la perfection."

De même, le verbe consommer ne se comprend plus lorsqu'il est dit du

méchant qu'il "consomme son iniquité" (Psaumes 36.3) ou "celui qui se mord les lèvres a déjà consommé le mal" (Proverbes 16.30).

Le mot scribe évoque pour nous scribouillard, ou, éventuellement, celui qui est chargé de recopier des textes, mais cela ne correspond pas à la fonction des scribes au 1er siècle ; en fait, c'étaient des interprètes de la Loi. De même, le sacrificateur faisait bien plus que sacrifier des animaux ; le mot prêtre convient mieux à sa fonction.

Les mots spécifiquement ecclésiastiques évoquent autre chose qu'au 1er siècle : évêque, diacre, confesser ses péchés, la charité. Le mot ancien signifie chez nous seulement vieux. C'est pourquoi, dans la BS (Bible du Semeur), nous avons traduit ces mots par dirigeant, assistant, responsable, avouer ses péchés, l'amour...

Dans beaucoup de traductions-même récentes-on trouve encore des mots comme cupidité, concupiscence, résipiscence, fornication... qui ne sont plus employés-donc plus compris ; certaines images comme se revêtir d'entrailles de miséricorde (Colossiens 3.12), fermer ses entrailles à quelqu'un (1 Jean 3.17) rebutent le lecteur actuel.

Dans la version T. O. B., Actes 10.31 se lit : "Ta prière a trouvé audience, Corneille, et de tes largesses, la mémoire est présente devant Dieu". Est-ce volontairement que cette version actuelle fait parler l'ange comme un personnage du 17ème siècle ? Segond et la plupart des autres versions commencent le récit de la conversion de Saul de Tarse par ces mots : "Saul, respirant encore la menace et le meurtre, (ou : et le carnage, et les tueries)". Or, en français, respirer ne s'emploie pas au sens figuré. C'est pourquoi la BFC (Bible en français courant) a traduit : "ne cessait de menacer de mort" et la BS: "qui ne pensait qu'à menacer et à tuer les disciples du Seigneur".

Certains dictionnaires ne contiennent plus le mot repentance, d'autres lui accolent l'épithète : vieilli ou archaïque.

D'autre mots ne couvrent pas de notions très précises pour nos contemporains : publicain, pharisien, sadducéen, lévite, ourim et toummim ; un lexique devra les expliquer. L'holocauste évoque une autre réalité pour nous que le mot biblique. L'arche de Noé n'a rien de commun avec l'arche de l'alliance-pour laquelle il vaut mieux dire : le coffre de l'alliance.

"Le langage évolue plus rapidement aujourd'hui que par le passé et nous

voyons certains mots changer de sens au courant de notre vie" (Walker).

L'homme du 20ème siècle, élevé dans une tradition païenne, ne comprend plus la langue de Calvin ou même celle des hommes du 19ème siècle qui vivaient encore "en chrétienté".

La préface du Twentieth Century New Testament déclare : "Retenir une forme d'anglais qui n'est plus en usage c'est donner l'impression que le contenu de la Bible a peu affaire avec la vie actuelle". Or, c'est exactement cette impression que beaucoup de nos contemporains ont effectivement. S'ils ouvrent la Bible dans une version traditionnelle, ils se trouveront confirmés dans leur idée.

Le pape Jean-Paul II disait dans une allocution du 23 avril 1993 que "l'enracinement (du texte biblique) dans une culture ancienne provoque plus d'une difficulté. Il faut donc sans cesse retraduire la pensée biblique dans le langage contemporain pour qu'elle soit exprimée d'une manière adaptée aux auditeurs." (L'interprétation de la Bible dans l'Église p. 15).

J. Boyer rappelle que Luther voulait retirer la Parole de la sacristie et la rendre au peuple. Mais sa version et la King James sont devenues des antiquités vénérables, des "Bibles empaillées". "Il nous faut des Bibles vivantes, écrites dans la langue vivante d'aujourd'hui."

Ainsi la première raison pour réviser des versions et en faire de nouvelles est le souci de présenter aux lecteurs un texte dans la langue d'aujourd'hui, en "français courant" ou "actuel," sans vocabulaire ou syntaxe archaïque, sans phrases interminables avec une multiplicité de subordonnées ou de formules alambiquées, une Bible qui se lise comme un article d'un bon journal de notre temps ou d'une revue actuelle. En Allemagne, des journalistes ont refait une traduction du Nouveau Testament dans leur langue. Les versions suivantes s'en sont beaucoup inspiré. La première édition de "Bonnes Nouvelles aujourd'hui" (BFC) portait sur la couverture l'image d'une rotative imprimant un journal. Le grand écrivain-philosophe anglais C. S. Lewis disait : "Si déjà nous devons avoir une traduction, il nous faut des retraductions périodiques" et A. Chouraqui : "Un mot change de signification tous les 25 ans." Or, dans beaucoup de versions, le vocabulaire est resté figé parce qu'il est sacré.

2. L'évolution de nos connaissances du texte original

Une deuxième raison est l'évolution de nos connaissances : nous possédons de meilleurs manuscrits de la Bible que les hommes des siècles précédents qui l'ont traduite et nous savons mieux ce que signifient les mots que les auteurs bibliques employaient.

Les Editeurs de la New English Bible (parue en 1970) donnent, parmi les raisons qui les ont motivés à faire une nouvelle traduction, les récents développements des sciences bibliques. "Un grand travail très valable a été accompli, et beaucoup de découvertes archéologiques, faites au cours de ces cinquante dernières années, ont fondamentalement changé l'interprétation d'une grande partie de l'Ancien Testament. Tous les manuscrits importants ont été étudiés plus à fond et comparés entre eux. Des manuscrits plus anciens et plus fiables ont été découverts. La connaissance des langues bibliques-l'hébreu, l'araméen et le grec-a progressé par le travail de spécialistes utilisant une gamme plus étendue de sources et de matériaux."

Au 16ème siècle, Luther, Lefèvre d'Etaples et Olivétan ont travaillé sur l'édition grecque du Nouveau Testament faite hâtivement par Erasme de Rotterdam à partir de manuscrits des 11ème au 15ème siècles. Or, depuis lors, on a découvert des manuscrits du Nouveau Testament du 4ème siècle (Sinaïticus, Vaticanus) et même du 1er siècle avant Jésus-Christ pour l'Ancien Testament (manuscrits de la mer Morte). On a actuellement quelque 5 000 manuscrits que l'on peut comparer entre eux et grâce auxquels les savants peuvent déterminer avec une approximation de plus de 99 % la teneur du texte original.

Entre ces différents manuscrits, il y a des variantes. D'où proviennent-elles ?

Nous ne possédons l'original d'aucun livre biblique, mais seulement des copies de copies de copies... Or, chacun sait qu'il est impossible de faire la copie d'un texte long sans erreur, surtout si l'on ne connaît pas bien la langue de ce que l'on copie. Or, entre 500 et 200 avant Jésus-Christ , l'hébreu parlé a été remplacé par l'araméen. Pour les copistes, ce qu'ils devaient copier était donc une langue étrangère. Or, on fait bien plus de fautes en recopiant un texte dans une langue étrangère (il suffit de parcourir les bibliographies qui mentionnent des titres de livres anglais ou allemands pour s'en convaincre).

Les manuscrits étaient souvent copiés très rapidement par des copistes professionnels qui utilisaient des abréviations pour les mots courants. Ces

abréviations pouvaient être une source d'erreur pour le copiste suivant.

Lorsque les chrétiens des premiers siècles voulaient posséder une copie des évangiles ou de l'une des épîtres, ils empruntaient l'exemplaire de l'Église et confectionnaient leur copie eux-mêmes.

C'était le procédé le moins coûteux pour se procurer une partie des Saintes Écritures, mais aussi celui qui exposait les copies au plus grand nombre d'erreurs, car ces copistes amateurs étaient loin d'être des spécialistes et l'orthographe ainsi que d'autres détails leur importaient peu : pourvu qu'ils puissent se relire eux-mêmes. Ils n'ont certainement jamais imaginé que leur humble copie pourrait avoir une quelconque valeur une quinzaine de siècles plus tard.

Parfois, plusieurs copistes travaillaient en même temps sous la dictée d'un lecteur. Des erreurs de copie peuvent être dues à une mauvaise lecture ou une mauvaise compréhension de ce qui a été lu. Probablement, dans 2 Corinthiens 8.7, les variantes "votre amour pour nous" et "notre amour pour vous" proviennent du fait qu'en grec, votre, nous, notre, vous s'entendent de manière presque pareille.

D'autre part, comme les copistes connaissaient bien leur Bible, ils avaient tendance à harmoniser un passage avec un autre, surtout dans les passages parallèles des évangiles synoptiques ou des Rois et des Chroniques. Ainsi, dans Marc 1.14, on trouve dans certains manuscrits "l'évangile du royaume de Dieu" au lieu de "l'évangile de Dieu" probablement par analogie avec l'expression fréquente dans Matthieu. Ils avaient également tendance à clarifier ou "améliorer" des passages obscurs ou difficiles. Dans Marc 1.2, l'original "dans le prophète Esaïe" est devenu "dans les prophètes," car la citation provient en fait d'Esaïe et de Malachie.

Dans les anciennes versions, on trouve un certain nombre d'additions qui proviennent de telles harmonisations des copistes. Par exemple, le Notre Père de Luc 11.2 a été complété par "que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel" qui se trouve dans Matthieu 6.10. Les nouvelles versions ne contiennent plus cette formule dans Luc. Dans Colossiens 1.14, (Ostervald et les autres versions qui suivent le Texte reçu), "par son sang" a été importé d'Éphésiens 1.7. Dans 1 Corinthiens 11.29, le mot "indignement" a été repris du v. 27 où tous les manuscrits le mentionnent (Darby met ces variantes en note). Actes 9.5-6 qui raconte la conversion de Saul a été harmonisé avec Actes 26.14.

Dans les anciennes versions, on trouve à la fin du Notre Père une formule finale ("car c'est à toi qu'appartiennent...") qui est absente des plus anciens manuscrits et provient probablement de l'usage liturgique de cette prière dans l'Église ancienne. Les nouvelles version soit ne l'ont plus, soit la mettent en note ou entre crochets. Il en est de même de 1 Jean 5.7-8 (les mots entre crochets dans Col.) et de la finale de Marc 16.9-20.

Une autre source de variantes était l'usure des parchemins et des papyrus : les mots devenaient difficilement lisibles, alors les copistes ont suppléé ce qu'ils pensaient avoir été le texte originel. Parfois aussi, des gloses marginales se sont glissées dans le texte parce que le copiste pensait qu'elles faisaient partie du texte originel.

Dans l'Ancien Testament, presque tous les manuscrits datent au plus tôt du 9ème siècle après J. C., c'est-à-dire plus d'un millénaire après les originaux. Ce Texte massorétique est à la base de toutes les traductions existantes de l'Ancien Testament. Comme il est écrit sans espaces entre les mots, il est possible de mettre la séparation au mauvais endroit. De plus, il ne contenait pas de voyelles-qui doivent être substituées par les éditeurs des Bibles hébraïques. Ainsi, le mot mlkm dans Jérémie 49.1, peut se lire Milkom (équivalent de Moloch), le nom d'une divinité ammonite, ou malkam (leur roi) (cf. Am 8.8). Les anciennes versions de l'Ancien Testament aident parfois à rétablir le texte original là où le texte massorétique est illisible ou détérioré. Dans Genèse 4.8, "Allons aux champs" a été rajouté d'après le Pentateuque samaritain et les versions syriaques. Dans 1 S 8.16, le texte massorétique dit que le roi prendra les jeunes gens vigoureux, la Septante a "le bétail". Les bonnes versions actuelles signalent l'option qu'elles ont choisie et indiquent l'autre en note.

Les manuscrits de la mer Morte découverts à Qumrân au milieu du 20ème siècle ont permis, pour certains livres bibliques (Esaïe, Habaquq), de faire un bond d'un millénaire en arrière puisqu'ils datent du 1er siècle avant Jésus-Christ Grâce au commentaire d'Habaquq trouvé à Qumrân, on a corrigé le texte massorétique qui avait : "Continuera-t-il toujours à vider son filet" en : "à dégainer son glaive". Dans 2.5, "le vin est traître" a été changé en "la richesse décevra". Dans beaucoup de cas, cependant, les manuscrits de Qumrân ont confirmé le texte massorétique là où certains exégètes avaient tendance à le corriger. Dans Esaïe 21.8, Segond et les anciennes traductions parlent de crier "comme un lion," mais le texte de Qumrân porte un mot ressemblant à celui

qui désigne le lion et qui signifie guetteur. C'est pourquoi les versions modernes comme la BS ont traduit : "Le guetteur a crié". Dans le célèbre chapitre 53, le v. 11 se lit dans les versions traditionnelles "A cause du travail de son âme, il rassasiera ses regards," mais le texte de Qumrân porte : "Après avoir tant souffert, il verra la lumière, et il sera comblé".

Pour le Nouveau Testament, le "texte reçu" reproduisait grosso modo le type de manuscrits orientaux ou byzantins qui abondent en harmonisations et en additions "correctives". Les versions "historiques" ont toutes suivi ce type de texte grec. Au 19ème siècle, après la découverte des manuscrits datant du 4ème siècle (Sinaïticus et Vaticanus), on a eu tendance à ne suivre qu'eux. Dans l'édition de son Nouveau Testament grec, Tischendorf a nettement favorisé les variantes du Sinaïticus qu'il avait découvert. Plus récemment, on en est venu à une attitude plus éclectique, car on s'est aperçu que le texte dit occidental contenait des variantes qui avaient toutes les chances d'être authentiques-mais que lui non plus, on ne pouvait pas le suivre aveuglément.

En plus des grands manuscrits du 4ème siècle, on a découvert des fragments du Nouveau Testament sur papyrus. L'une des collections les plus importantes fut acquise en 1930-31 par Chester Beatty dont elle porte le nom. Trois de ces papyrus sont des codex du Nouveau Testament. L'un d'eux contient 30 feuilles des évangiles et des Actes datées d'environ 220. Un autre, daté de l'an 200 est composé de 86 feuilles portant des épîtres de Paul. En 1956, Martin Bodmer, un humaniste et bibliophile genevois, a acquis une autre collection de papyrus contenant la plus grande partie de l'évangile de Jean daté d'environ l'an 200. Les plus vieilles copies connues des épîtres de Pierre et de Jude se trouvent sur un autre codex Bodmer daté entre 175 et 225. On a même trouvé un petit fragment de l'évangile de Jean que les spécialistes datent du premier quart du 2ème siècle.

Nous possédons actuellement quelque 8000 manuscrits de versions des Écritures, plus de 2 000 lectionnaires, plus de 2 700 minuscules (manuscrits plus tardifs), 260 onciales (manuscrits en majuscules plus anciens) et quelque 80 papyrus.

Les sources d'information dont nous disposons vont de manuscrits complets du Nouveau Testament à des fragments de papyrus contenant un ou deux versets dans différentes langues, de "lectionnaires," c'est-à-dire de livres contenant des lectures sélectionnées dans l'Écriture et destinées à être

lues dans les Églises ou les monastères, à des citations fort nombreuses de passages bibliques dans les écrits des Pères de l'Église. Rien qu'en grec, nous possédons à l'heure actuelle 5338 manuscrits-et pas deux d'entre eux sont absolument identiques. Cela explique le nombre impressionnant de quelques dizaines de milliers de variantes qui nous sont parfois citées comme preuve que nos Bibles ne sont guère fiables. Il faut cependant savoir que la plupart de ces variantes sont de simples fautes d'orthographe ou d'inattention (comme les mots n'étaient pas séparés par des espaces et qu'il n'y avait pas de ponctuation, il était facile de faire de telles fautes). Toutes ces fautes sont faciles à repérer et à corriger.

Est-il possible, dans ces conditions, de parvenir à rétablir le texte authentique du Nouveau Testament ? Il faut savoir tout d'abord qu'entre les manuscrits les plus divergents il y a accord sur 97% du texte. Si l'on compare le "Texte reçu" établi par Erasme de Rotterdam au texte grec des dernières éditions de la Société biblique, il n'y a pas plus de 3% de différences. D'autre part, les découvertes de manuscrits anciens faites depuis le 16ème siècle nous ont permis de réduire considérablement cette marge d'incertitude de sorte que l'on peut dire que nous disposons actuellement d'un texte grec sûr à plus de 99%. Le texte de l'Ancien Testament approche aussi de cette proportion grâce aux travaux des nombreux spécialistes de la critique textuelle qui comparent les textes massorétiques à tous les autres documents nous permettant de nous rapprocher davantage du texte original (Septante, Pentateuque samaritain, anciennes versions, Targums...).

La critique textuelle a progressivement élaboré un certain nombre de règles pour déterminer quelle "leçon" a le plus de chances d'être authentique. L'une de ces règles dit, par exemple, qu'il faut donner la préférence à la variante la plus difficile, car un copiste aura toujours eu tendance à substituer un texte plus facile à comprendre à un texte difficile plutôt que le contraire. (Nous reviendrons sur cette question au chapitre 8).

Les progrès de la critique textuelle nous donnent un texte de base plus fiable. Les versions modernes basées sur ces textes ont donc plus de chances de reproduire exactement ce que les écrivains sacrés ont écrit.

Il faut dire, cependant, que ces corrections n'affectent qu'une partie infime du texte biblique et jamais une doctrine essentielle n'est mise en cause par ces variantes.

L'une des rares variantes affectant le sens du texte se trouve dans Apocaplypse 1.5 : "A celui qui nous a délivrés de nos péchés par son sang" au lieu de "A celui qui nous a lavés ...". Parfois, un traducteur choisit une variante, un autre préfère l'autre "leçon". Toutes les bonnes versions mettent en note les variantes plausibles qu'elles n'ont pas retenues. Mais comme il s'agit de la Parole de Dieu, nous avons tout intérêt à posséder le texte tel qu'il a été écrit, plutôt que tel qu'il nous est parvenu après des siècles de copies successives.

L'existence et le choix des variantes sont donc une autre raison mineure des différences entre les traductions bibliques.

Il va sans dire qu'une traduction faite sur les langues anciennes a plus de chances d'être exacte que celle qui traduit une première traduction. Actuellement, presque toutes les versions sont faites sur les originaux grecs et hébreux. Seule la version d'André Frossard fait exception, étant basée sur la Vulgate. Mais nous avons vu que, dans l'Église romaine, ce n'est qu'au début du 20ème siècle qu'est apparue la première Bible française directement traduite sur le grec et l'hébreu. Auparavant, on utilisait donc des traductions d'une traduction, ce qui augmentait forcément le risque d'erreurs.

3. Les progrès de la linguistique

Les progrès de la linguistique sont une troisième raison de différences entre des versions anciennes et des versions modernes. La linguistique étudie la structure et le sens d'un texte. L'une de ses branches, la sémantique, cherche à préciser le sens des mots d'une langue. Les sciences connexes, la sémantique, la lexicographie et la lexicologie qui étudient le sens des mots ont également fait d'immenses progrès au cours de ces dernières décennies.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, la langue du Nouveau Testament était considérée comme du "mauvais grec," du "grec fatigué, judaïque, biblique" ou tout simplement comme le grec spécifique du Nouveau Testament. En 1894, F. Blass, un professeur de l'Université de Halle déclarait : "Le grec du Nouveau Testament doit être considéré comme une langue distincte, soumise à ses propres lois". "C'est une langue à part" disait Hatch, et H. Cremer, dans son Lexique biblico-théologique du grec du Nouveau Testament reprenait à son compte la formule de Richard Rothe qualifiant la langue du Nouveau Testament de "langue du Saint-Esprit". Car, disait-il, "il est évident que le

Saint-Esprit était à l'œuvre, façonnant un mode d'expression religieux distinct du langage du pays qu'il avait choisi comme sphère d'action". Dans son Lexique monumental publié en 1897, Thayer faisait une liste de 767 mots appartenant, selon lui, au "grec biblique".

Toutes ces considérations furent balayées par la découverte que fit un jeune candidat en théologie en 1895. A. Deissmann examinait un jour la publication d'une collection des papyrus récemment découverts. Il fut immédiatement frappé par la grande ressemblance entre le grec qu'il lisait là et celui du Nouveau Testament. Ses études ultérieures le confirmèrent dans l'idée que la langue du Nouveau Testament n'est pas une "piètre imitation du grec classique," ni un langage ésotérique "sacré," mais la langue non littéraire utilisée dans la vie courante par les Gréco-Romains du 1er siècle. Les papyrus découverts dans les tas d'ordures des grandes cités égyptiennes étaient des documents juridiques de toutes sortes : reçus et factures, contrats de mariage et lettres de divorce, testaments, P. V. de procès, dénonciations, rapports de poursuites judiciaires. Il y avait aussi des lettres d'affaires ou d'amour, des exercices scolaires, des journaux personnels, des horoscopes et des formules magiques. Bref, toute une vie quotidienne ressuscitait avec le langage employé par l'homme de la rue du siècle apostolique.

Cette intuition a été qualifiée d' "une des plus importantes découvertes de tous les temps" (E.H. Glassman 81 p. 54). Deissmann lui-même écrivait : "Pour beaucoup de gens, il apparaissait comme tout à fait évident que le Saint-Esprit devait employer au moins le langage classique d'un Démosthènes ou d'un Platon. Toutes les affirmations contraires étaient considérées comme des blasphèmes contre le Saint-Esprit. Mais nous voyons que ce qui est naturel est aussi beau." Toutes les branches de la théologie ont été révolutionnées par ces découvertes, mais en particulier l'exégèse et la traduction du Nouveau Testament en ont profité. Grâce aux sens nouveaux des mots grecs trouvés dans les sables d'Egypte, on a pu faire un volumineux dictionnaire grec-anglais basé uniquement sur le sens que les mots ont dans les papyrus. L'un des résultats les plus spectaculaires de la découverte de Deissmann fut la réduction des 767 mots "spécifiques du Nouveau Testament" de Thayer à une cinquantaine au plus, de sorte que le vocabulaire particulier au Nouveau Testament ne représente qu'environ 1% du vocabulaire total.

Ainsi, grâce à une meilleure connaissance des différentes nuances du

contexte culturel de certains mots, on a pu clarifier le sens de plusieurs passages obscurs.

Par exemple, dans Matthieu 6.2, 5, 16, on trouve le verbe apechô qui a, dans la littérature grecque, le sens de tenir éloigné, retenir, tenir à distance ou s'étendre à partir d'un point, écarter, s'abstenir (un sens qui apparaît par ex. dans Matthieu 15.8, Luc 15.20, Luc 24.13). Aucun de ces sens ne convient au texte de Matthieu 6. Le vrai sens du mot nous a été fourni par l'archéologie. La confirmation de ce sens a été fournie d'une manière assez inattendue. Les archéologues de l'université d'Oxford se sont rendus dans le sud de l'Egypte à la recherche de manuscrits. Ils pensaient trouver là, dans cette région où il ne pleut jamais, des papyrus bien conservés. Ils ont commencé à creuser, mais n'ont trouvé que des crocodiles. Ils étaient tombés sur un cimetière de crocodiles sacrés. L'un des ouvriers, dans sa déception de ne déterrer que des crocodiles à la place des manuscrits cherchés, donna un coup de pelle vigoureux sur l'une de ces bêtes, et voilà qu'apparurent des centaines de manuscrits. Tous les crocodiles étaient "empaillés" avec du papyrus usagé : des lettres personnelles ou d'affaires, des factures et des reçus, bref, tout ce qui peut se trouver comme vieux "papiers" dans les tas d'ordure des grandes villes. Or, sur toutes les factures acquittées et sur tous les reçus, on trouva ce mot apechô signifiant : "J'ai reçu tout le paiement".

Ce mot se trouve aussi dans le récit de l'arrestation de Jésus. Au moment où Jésus, dans le jardin de Géthsémané, entend approcher la troupe avec Judas, il dit à ses disciples endormis : "Vous dormez encore et vous vous reposez". Puis Marc emploie ce même mot généralement traduit par : "C'est assez, cela suffit" (Marc 14.41). Le sens de ce mot dans les contrats et les quittances : "J'ai reçu (la somme)" a fait penser que Jésus, parlant de Judas, a pu dire : Le traître a eu son salaire, il a pris sa paie-donc il ne tardera pas à venir. Dans Romains 8.23, l'apôtre utilise le mot huiothesia traditionnellement traduit par adoption ; or c'est le terme technique qui désignait le certificat de filiation. C'est l'Esprit de Dieu qui nous sert de certificat de filiation divine.

Pour l'Ancien Testament, la découverte des tablettes du Tell El Amarna, des lettres de Lakich, des papyrus judéo-araméens et des tablettes cananéennes trouvées à Ougarit ont permis de mieux connaître la civilisation de ces temps reculés et le sens qu'avaient certains mots dans leur contexte culturel.

Parmi les découvertes modernes qui ont fait progresser la connaissance de

l'hébreu, il y a aussi celle d'une douzaine de langues sémitiques similaires. Souvent, lorsqu'un mot hébreu n'apparaît qu'une seule fois dans la Bible, on trouve, dans l'une de ces langues, un mot apparenté dans un contexte qui nous permet d'en deviner le sens et l'emploi. Dans l'antique cité d'Ougarit sur la côte septentrionale de la Syrie, des tablettes d'argile mises au jour en 1929 ont révélé une langue très proche de l'hébreu biblique. C'est un dialecte cananéen apparenté de celui que les Israélites parlaient entre eux à l'époque.

La prise en compte des comparaisons du vocabulaire hébreu avec l'ougaritique a commencé timidement dans les années 1930. Les rapprochements avec l'accadien n'ont été exploités que vers 1978. Ces langues ont donné de nouveaux aperçus sur le vocabulaire et la grammaire de l'hébreu biblique. Dans Es 2.16, le texte massorétique emploie un mot qui n'apparaît qu'ici dans toute la Bible et que les anciennes Bibles (comme Segond) ont traduit par "tout ce qui plaît à la vue". L'emploi d'un mot ougaritique semblable suggère l'idée d'un vaisseau somptueux (parallèle à la première ligne : les navires de Tarsis). Dans le psaume 23, il est question de "l'ombre de la mort"; d'après l'ougaritique, cette expression signifie plutôt : d'épaisses ténèbres.

L'ordinateur a aussi apporté sa contribution à l'étude de la Bible : on a réalisé une concordance de tous les emplois des mots grecs dans toute la littérature grecque, depuis Homère jusqu'au 5ème siècle après Jésus-Christ (avec quelques dizaines de millions d'entrées). Cet outil est surtout précieux pour les mots qui n'apparaissent qu'une seule fois dans le Nouveau Testament (les hapax legomena) et rarement ailleurs. Ainsi, par exemple, le mot que l'apôtre Paul emploie lorsqu' il ne permet pas à la femme d'enseigner ni de prendre autorité (ou mieux : en prenant autorité) sur l'homme n'est pas le terme habituel d'exousia, mais le verbe : authentein ("dominer, être maître de") qui n'apparaît qu'ici dans le Nouveau Testament (1 Timothée 2.12). On a quand même trouvé 300 emplois de ce terme dans la littérature grecque et l'on a vu qu'il s'agissait d'un mot très fort, avec des connotations d'autorité dictatoriale, usurpée, dominatrice, une autorité qu'on s'est arrogée soi-même-ce qui jette un jour tout différent sur ce passage.

Les découvertes archéologiques nous ont aussi permis de mieux connaître le milieu culturel dans lequel est née la Bible. Le British Museum abrite près d'un million de documents relatifs à l'arrière-plan de la Bible, nous dit D. J. Wiseman, professeur d'archéologie à l'université de Londres. Bien des mots et

des traits culturels deviennent beaucoup plus accessibles lorsqu'on prend le temps de les examiner, la Bible en mains, comme nous en avons eu le privilège un jour sous la conduite de Madame Valérie Griffith.

"Les mots, dit E.A. Nida, ne peuvent pas être compris correctement, séparés des phénomènes culturels localisés dont ils sont les symboles." (Linguistics and Ethnology in "Translation problems" Word 1945/2).

Une meilleure connaissance du milieu culturel permet de mieux comprendre certaines paroles et expressions des auteurs bibliques. Dans l'Ancien Testament, le mot prostitution désigne souvent, au sens figuré, l'idolâtrie. Mais l'étude des religions orientales de l'antiquité a montré que ce terme était aussi vrai au sens propre parce qu'une prostitution dite "sacrée" accompagnait souvent les cultes païens-ce qui explique, en partie, l'attrait de ces cultes des "hauts-lieux" sur Israël. Un geste symbolique comme celui qui est cité dans Ézéchiel 16.8 : "J'ai étendu sur toi le pan de mon manteau" risque d'être interprété comme un geste de protection contre le froid, alors qu'il s'agit, en fait, d'un engagement d'épouser la femme sur laquelle on étend son manteau (voir Deutéronome 22.30 ; Ru 3.9)

Jonas décrit Ninive comme une "grande ville" de "trois jours" (3.3). S'agit-il de trois jours de marche nécessaires pour en faire le tour ? Pour Gabaon, l'auteur biblique utilise le même mot (gadol). Mais les ruines de Gabaon occupent un petit espace, quant à Ninive, D. Wiseman dit : "Nous avons maintes fois fait le tour de ses murailles qui ont une longueur totale d'une quinzaine de km". Dans les documents de l'époque, on a découvert que l'expression "grande ville" comme "trois jours" signifiait que la ville avait une grande importance administrative. "Trois jours" signifiait qu'elle valait la peine qu'on y passe au moins trois jours et deux nuits-comme les règles de l'hospitalité arabe le prescrivent. D'autres pensent que l'expression couvre, outre la ville de Ninive, celles de Rehobot-Ir, Kalh et Résen mentionnées dans Gn 10.11-12 s'étendant sur une aire dont le périmètre avoisinait 100 km.

Se fondant sur les découvertes archéologiques, les traducteurs ont remplacé le mot airain, qui désigne un alliage relativement récent, par le mot bronze, dont l'antiquité est bien attestée. La traduction "concordante" de aetos par aigle a fait commettre une erreur scientifique grossière. Dire : "En quelque lieu que soit le cadavre, là s'assembleront les aigles" (Matthieu 24.28 LSG) a irrité, non seulement les ornithologues, mais tous ceux qui savent que

ce ne sont pas les aigles qui se rassemblent autour des cadavres, mais les vautours. La BFC et la BS ont corrigé l'erreur ici et dans Luc 17.37. "En revanche, dit J. C. Margot on est pour le moins perplexe en constatant que la Bible dite 'à la Colombe emploie 'aigles' dans le texte avec la note suivante : 'Il s'agit sans doute de vautours'! Les auteurs de cette version sont ainsi restés prisonniers de la tradition, tout en laissant entendre qu'elle n'est 'sans doute' pas logique sur ce point-là !"

Dans le Nouveau Testament, "prêcher sur les toits" ne signifie pas haranguer une foule depuis son toit. C'était parler avec ses voisins le soir lorsqu'on se rassemble sur le toit plat de la maison pour prendre le frais. C'est là que l'on échange tous les secrets qu'on a pu apprendre. C'est pourquoi Jésus a prévenu ses disciples : "Tous ce que vous aurez chuchoté dans le creux de l'oreille, derrière des portes bien closes, sera crié du haut des toits en terrasses" (Luc 12.3). "Simon le Canaanite" (Matthieu 10.4 ; Marc 3.18) n'était pas un habitant de Canaan, mais un zélote (Actes 1.13), membre d'un mouvement révolutionnaire qui se proposait de chasser les Romains (il y avait donc parmi les apôtres un "collaborateur" de Rome, qui collectait les impôts pour la puissance occupante, et un farouche opposant aux occupants).

Tout ce qui se rapporte à l'esclavage était familier à tous ceux qui vivaient dans l'empire romain au 1er siècle. L'apôtre Paul emploie souvent la relation maître-esclave pour parler de la condition de l'homme sans Dieu dominé par le péché qui l'asservit. Etre libéré d'un maître si cruel était le type même de la délivrance. Mais cette libération ne pouvait se faire que si quelqu'un payait le prix de l'esclave au moyen d'une rançon. Tout cela est contenu dans le simple mot apolutrôsis qui veut dire littéralement : rachat au moyen d'une rançon, et qui se rapportait à un fait aussi fréquent dans le monde grec que, chez nous, l'achat d'une voiture. Le mot rédemption, par lequel ce terme est généralement traduit, n'évoque plus tout cela, il ne fait plus image, c'est devenu un mot du langage pieux qui ne se rapporte qu'à l'acte rédempteur de Christ sur la Croix-à moins qu'il ne signifie plus rien du tout pour les non-initiés.

"Plus les traducteurs modernes comprendront le monde ancien, ses coutumes, sa culture et sa langue, plus ils seront capables de transférer le message de ces anciens documents dans notre langue d'aujourd'hui" (R.K. Barnard, 89 p.38).

4. La polysémie des mots

Une quatrième raison de divergence entre les traductions est la polysémie de beaucoup de mots, c'est-à-dire les sens différents qu'ils peuvent prendre suivant le contexte. Pour les mots français les plus courants comme tête, main, table, banc... nos dictionnaires indiquent une variété de sens selon le contexte : il y a la tête de l'homme ou de l'animal, la tête de lit, une tête de pont, un coup de tête, une tête de liste ou d'épingle, la tête d'un cortège, être à la tête d'une affaire ou d'une fortune... Dans un bon dictionnaire, vous trouvez plusieurs colonnes avec les différents sens du même mot. La table de multiplication ou la table des lois n'a rien de commun avec une table en chêne, une "table ronde" peut désigner un meuble ou une forme de réunion. Ces différents sens ne se retrouvent pas autour des mots correspondants en anglais, en allemand ou en italien. Si vous dites : Er ist am Kopf einer Firma oder eines Vermögens, pour traduire : "à la tête d'une affaire ou d'une fortune," aucun Allemand ne comprendra ce que vous voulez dire.

Chaque mot a différents sens. Prenons un verbe simple comme monter. Le Petit Robert a plus qu'une colonne pour détailler ces sens. Essayez de traduire les phrases suivantes dans une langue étrangère que vous connaissez :

- Je monte au grenier
- Il monte à cheval
- Monter à bord-en voiture
- Je monte à Paris
- Il n'est jamais monté en avion
- Monter au front, en ligne
- Monter en grade
- Le brouillard monte
- Les larmes lui montaient aux yeux
- Cela lui est monté à la tête
- Les blés montent
- Le baromètre monte
- Il monte comme une soupe au lait
- Le ton monte
- Monter la tête à quelqu'un

Quelle constatation avez-vous faite ? Pouviez-vous utiliser chaque fois le

même verbe de la langue étrangère ? Evidemment non : chaque mot couvre une série de significations (les linguistes disent : "une aire sémantique") qui ne coïncide pas avec celle du mot étranger le plus proche. Suivant le contexte, il faut donc utiliser des mots différents.

Les mots grecs et hébreux ont aussi des sens très divers qui se devinent généralement par le contexte-mais pas toujours. L'hébreu yâm , par exemple, désigne la mer, les fleuves, l'Euphrate, un lac, une cuve (pour la cuve d'airain du Temple). D'où les traductions "mer d'airain" et "mer de Galilée" pour le lac de Galilée ; mais en français, le mot mer désigne seulement une "vaste étendue d'eau salée"; donc le mot mer ne convient pas pour beaucoup d'emplois du mot yâm ; mais dans les traductions littérales, comme la Segond, on l'a maintenu pour être "plus proche de l'original."

Le mot hébreu nephesh peut signifier âme, cœur, vie, homme, personne, les gens, quelqu'un ou bête. Il est mis parfois à la place d'un pronom et il peut avoir le sens de cou, gosier, gorge souffle et désir (D.A. Carson, 79 p. 91, dictionnaire hébreu-français de PH. Reymond).

La racine hébraïque nbl se retrouve dans des mots aux significations aussi diverses que : ratatiné, gâché, réduit en poussière, fou, impie, carcasse, cadavre et idole (E.A. Nida). Il est évident que l'on ne peut pas employer le même mot français pour traduire tous ces sens.

Le mot grec psyché peut se rendre par âme, vie, moi, personne, tout le monde, être vivant (Margot p. 62).

Le mot charis peut signifier beauté, gentillesse, grâce, don et reconnaissance ; en le traduisant, il faut choisir entre ces différents sens.

Le même mot grec signifie épreuve ou tentation ; dans certains contextes, les deux sens conviennent ; suivant les versions, on trouve l'un ou l'autre.

Toutes les versions littérales sont plus ou moins concordantes, c'est-à-dire qu'elles veulent employer le même mot français chaque fois que le même mot grec ou hébreu apparaît dans le texte. Prenez un terme qui revient assez souvent dans le Nouveau Testament : le mot chair. En grec, sarx a au moins 7 sens différents. Segond les rend toujours par le même mot :

- un esprit n'a ni *chair* ni os (Luc 24.39),
- notre *chair* n'eut aucun repos (2 Corinthiens 7.5),

- je répandrai mon Esprit sur toute *chair* (Actes 2.17),
- des sages selon la *chair* (1 Corinthiens 1.26),
- procurer la pureté de la *chair* (Hébreux 9.14),
- ceux de ma *chair* (Romains 11.14),
- chose impossible à la loi-parce que la *chair* la rendait sans force
- Dieu a condamné le péché dans la *chair*... en envoyant son propre fils dans une *chair* semblable à celle du péché... afin que la justice de la loi fût accomplie en nous qui marchons non selon la *chair* ...(Romains 8.3-4).

Imaginez un homme d'affaires qui prend un Nouveau Testament Gédéons dans sa chambre d'hôtel et qui lit ces passages. Pour le premier, aucun problème : "un esprit n'a ni chair ni os". Cela correspond à la définition du dictionnaire : "chair : substance molle du corps de l'homme, muscles, opposé à squelette". Mais il devra lire plus de 40 lignes dans son dictionnaire pour arriver aux sens figurés : "1 Relig.: la nature humaine, le corps (opposé à l'esprit, à l'âme)"; cela ne correspondra à aucune des citations ci-dessus. "2 Les instincts, spécialement l'instinct sexuel". C'est le sens figuré courant : "Le démon de la chair-le péché de la chair..." Cela risque d'orienter notre lecteur sur un sens totalement faux (la chair rendait la loi sans force : l'instinct sexuel rendait la loi sans force ? Notre chair n'eut aucun repos : notre instinct sexuel...). Et notre dictionnaire s'arrête là.

La solution, pour faire comprendre le sens de ce mot, c'est de le traduire suivant le contexte par des mots différents, qui correspondent au sens que l'auteur voulait lui donner dans le passage en question. Cela implique que le traducteur commence par essayer de comprendre tout le passage qu'il traduit, puis qu'il se demande : si l'auteur avait écrit en français, quel mot aurait-il employé ici ?

Voilà comment nous avons traduit ces différents passages dans la BS:

- un esprit n'a ni chair ni os,
- nous n'avons pas eu un instant de repos,
- je répandrai de mon Esprit sur tous les hommes,
- peu de sages selon les critères humains ,
- la pureté extérieure,
- ceux de ma chair : mes compatriotes,
- notre propre nature la rendait impuissante, Dieu a envoyé son Fils avec une nature semblable à celle des hommes pécheurs... condamnant ainsi

le péché qui est dans la nature humaine... nous qui vivons, non plus selon notre propre nature...

Même problème avec les mots : loi, corps, etc...

"Les mots ne peuvent pas être traduits, disait B. Siertsema, les phrases le peuvent" (cité J. C. Margot p. 61).

"La traduction littérale, dit Ch. Taber, donne, selon les cas, un non-sens ou un faux sens, il est difficile, dans ces conditions, de voir quel service elle peut rendre au lecteur". C'est sans doute un jugement trop pessimiste, mais qui se vérifie dans nombre de cas.

5. Les sens différents des expressions et des phrases

Ce qui est vrai des mots l'est encore davantage des expressions et des phrases qui peuvent parfois s'interpréter de diverses manières. C'est une autre cause des différences entre les versions.

Les expressions bibliques

Les expressions, comme les mots, peuvent avoir plusieurs sens, les mêmes structures peuvent recouvrir différentes significations.

Prenons une structure très simple : la structure génitive, c'est-à-dire deux noms reliés par la préposition de (ou : du, d').

- la volonté de Dieu
- la promesse de Dieu
- la parole de vérité
- le fils de Marie
- un soldat de l'armée
- le Dieu de paix, de gloire
- des enfants de lumière, d'adoption
- la justice de Dieu
- la paix de Dieu

Si nous voulons comprendre ces expressions, il faut les transformer en phrases verbales : Dieu veut, promet (quelque chose) - la parole est vraie - Marie a un fils-le soldat fait partie de l'armée-Dieu donne la paix, il est

glorieux-des hommes répandent la lumière, ont été adoptés.

Nous nous rendons compte que les idées derrière cette structure sont très différentes. Pour certaines de ces expressions, le sens n'est pas évident : pour la justice de Dieu s'agit-il du fait que Dieu est juste, qu'il exerce la justice ou qu'il la confère au croyant ?

Luther a été terrorisé pendant des années par l'expression "la justice de Dieu," y voyant une sorte d'épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête : le Dieu juste qui allait le frapper de son jugement à cause de ses péchés. Jusqu'au jour où il a découvert que c'est une justice que Dieu nous attribue si nous croyons dans la mort de Jésus pour nous : Dieu nous déclare justes par la foi.

L'expression "l'amour de Dieu" peut recouvrir un génitif objectif (comme dans Luc 11.42 = l'amour pour Dieu) ou un génitif subjectif (comme dans Romains 8.39 : l'amour que Dieu a pour nous).

Chaque fois que c'est possible, la traduction doit expliciter la pensée contenue dans l'expression par une forme verbale ou par un adjectif :

- le Dieu qui donne la paix
- la parole qui est vraie
- Dieu nous déclare justes, nous adopte comme ses enfants, il veut, il promet, il est glorieux...

Nous avons vu que c'était déjà ce qu'avaient fait les traducteurs de la Septante (le chemin vers Basan, la voie royale).

Prenez l'expression sage à salut que nous trouvons dans 2 Ti 3.15 : "Dès ton enfance tu connais les saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut par la foi en Jésus-Christ" (Darby : la foi qui est dans le Christ Jésus). Comment comprendre cette union de deux termes. On connaît "une gomme à encre," "un moulin à prière," "un film drôle à mourir". Peut-être devinera-t-on que c'est sage en vue du salut. Mais que veut dire sage ? A un enfant, on dit : Sois sage-ce qui oriente vers un faux sens. Et les saintes lettres ? Quelles sont ces lettres ? (encore heureux si on ne comprend pas : les cinq lettres !). Quant à "la foi qui est dans le Christ Jésus" qu'a-t-elle de commun avec notre foi ? La BS a traduit : "Depuis ton enfance, tu connais les Saintes Écritures ; elles peuvent te donner la vraie sagesse, qui conduit au salut par la foi en Jésus-

Christ."

Si vous traduisez littéralement les expressions idiomatiques d'une langue dans une autre, vous risquez fort soit que les gens ne comprennent pas ce que vous voulez dire, soit que vous déclenchiez leur hilarité. D.A. Carson donne comme exemple l'expression anglaise : "J'ai une grenouille dans ma gorge" qui se rend en français par "J'ai un chat dans la gorge". On ne peut donc pas traduire ces idiotismes littéralement : "soit vous préservez l'idiome et vous sacrifiez le contenu symbolique, soit vous préservez le contenu symbolique de la grenouille (ou du chat, en traduisant du français en anglais) et vous sacrifiez l'idiome. Vous ne pouvez pas conserver les deux ; en tant que traducteur, vous devez choisir. Et quoi que vous fassiez, vous trouverez des critiques qui vous descendront à cause du choix que vous aurez fait" (79 p.86).

La forme et le sens des phrases

Après les expressions viennent les phrases. Dans l'antiquité, le papyrus coûtait cher, le parchemin encore plus. On s'efforçait donc de condenser au maximum l'expression écrite de sa pensée. Pour marquer les liens logiques, on utilisait beaucoup de pronoms relatifs (qui, que, dont...) et de conjonctions. Certains auteurs faisaient de longues phrases contenant beaucoup de propositions subordonnées et coordonnées. Une traduction à équivalence formelle essaiera de respecter la longueur de ces phrases. Mais le lecteur actuel n'y est plus habitué. Il faut donc transformer les longues tirades en phrases courtes et utiliser des mots comme : donc, c'est pourquoi, ainsi... pour indiquer les liens logiques. Par exemple, 2 Corinthiens 10.15-16 est une seule phrase dans Segond : "Ce n'est pas hors de toute mesure, ce n'est pas des travaux d'autrui, que nous nous glorifions ; mais c'est avec l'espérance, si votre foi augmente, de grandir encore davantage parmi vous, selon les limites qui nous sont assignées, et d'annoncer l'Évangile au delà de chez vous, sans nous glorifier de ce qui a été fait dans les limites assignées à d'autres." Dans la BS, nous l'avons fractionnée en trois phrases : "Nous n'avons donc pas une fierté démesurée comme si nous nous vantions d'un travail accompli par d'autres. Au contraire, nous gardons l'espoir qu'avec les progrès de votre foi, notre œuvre grandira de plus en plus parmi vous, dans les limites de notre champ d'action. Nous pourrons ainsi annoncer la Bonne Nouvelle dans les

régions situées au-delà de chez vous, sans nous vanter du travail accompli par d'autres dans leur propre champ d'action." Éphésiens 1.3-14 est une seule phrase en grec et dans la version Darby, mais 14 phrases dans la BS.

Les anciens manuscrits n'avaient ni ponctuation ni séparation entre les mots. Or, notre expérience nous montre qu'une simple virgule changée de place peut donner à la phrase un sens très différent. W. B. Wallis a relevé plus de 600 endroits où la place de la ponctuation affecte sensiblement le sens du texte. Les anciens ne connaissaient pas non plus les guillemets. Dans 1Cor 7.1, le texte devient bien plus clair si l'on met la phrase : "Il est bon pour l'homme de se passer de femme" entre guillemets comme étant une citation que fait l'apôtre d'une phrase que les Corinthiens lui ont écrite dans leur lettre. Sinon on pourrait accuser Paul de se contredire à un verset de distance, puisque dans le v. 2, il demande "que chacun ait sa femme et que chaque femme ait son mari".

Certaines images étaient bien comprises par les contemporains de l'apôtre : "Ceignez les reins de votre entendement" car avant de se mettre au travail ou de partir, ils mettaient leur ceinture. Pour faire comprendre la pensée, il faut traduire : "Tenez votre esprit prêt à l'action. Demeurez bien éveillés" (BFC) ou "C'est pourquoi, tenez votre esprit en éveil et ne vous laissez pas distraire," "Tenez-vous prêts à agir, gardez votre esprit en éveil" (NTFC révisé) (1 Pierre 1.13 BS).

6. Les réflexions sur les problèmes de la communication

Différentes circonstances ont amené ceux qui devaient communiquer avec d'autres à réfléchir sur les facteurs facilitant ou compliquant la communication (la multiplication des relations entre personnes parlant des langues différentes, l'étude des langues anciennes du Moyen-Orient, l'analyse des langues sémitiques de la même famille que l'hébreu : araméen, arabe, ougaritique, les progrès de la philologie...). On s'est aperçu que, dans toute communication, trois facteurs entraient en jeu : un émetteur (E), un message (M) et un récepteur (R). Toute communication peut donc se schématiser par la formule suivante :

E-M->R

Pour que la communication passe, il ne suffit pas que le récepteur entende

ou lise le message, il faut encore qu'il connaisse les circonstances dans lesquelles il a été émis et qu'il apprenne un certain nombre de choses concernant l'émetteur : sa formation, son statut social, son occupation, sa religion, sa langue maternelle, les influences qu'il a subies, la source de ses connaissances et de ses citations... Concernant le message, il faut distinguer la forme et le contenu. Celui qui veut transmettre un message et le faire comprendre au récepteur doit aussi se préoccuper de ce dernier et se poser les mêmes questions que pour l'émetteur.

D'autre part, toute communication se fait dans un cadre culturel donné-qui peut être différent de l'émetteur au récepteur. C'est toujours le cas pour le message biblique né dans des cadres culturels totalement différents des nôtres. Plus nous remontons dans le temps, plus le cadre change par rapport au nôtre : le comportement culturel usuel dans une civilisation donnée, les préconceptions intellectuelles, l'interprétation des événements, tout est différent. Nous comprenons difficilement que Sara ait envoyé son mari auprès de sa servante pour en avoir un enfant, mais en dépouillant les documents de l'époque, on s'est aperçu que c'était un comportement tout-à-fait admis dans la civilisation d'alors-tout autant qu'une adoption chez nous.

L'importance du nom, des bénédictions et des malédictions, la puissance de la parole, l'obligation d'épouser la veuve de son frère (mariage de lévirat), l'abstinence sexuelle avant et pendant une bataille, la recherche du coupable par le sort : toutes ces idées et ces pratiques font partie des préconceptions liées à une certaine culture qu'il nous faut connaître avant d'émettre un jugement de valeur.

Pour que le message ne soit pas mal compris par les récepteurs, il est aussi important de connaître les préconceptions culturelles valables dans la culture réceptrice.

Dans certaines cultures, demander à manger ou à boire à une femme, c'est lui faire des avances en vue d'une relation sexuelle. Il faudra, dans ces pays, au moins une note pour laver Jésus de tout soupçon lorsqu'on traduira le récit de Jean 4. Etre assis aux pieds de Jésus (Luc 10.39) pourrait également être interprété dans le sens d'une avance de la part de Marie dans certaines tribus d'Afrique occidentale. Amasser des charbons ardents sur la tête de quelqu'un pourrait suggérer l'idée d'une forme originale de torture.

Au Soudan, "avoir un grand cœur" veut dire : être avare (le cœur est grand

parce qu'on y a amassé beaucoup de choses). Lorsque Jésus dit qu'il se tient à la porte et qu'il frappe, nous comprenons bien qu'il attend notre consentement pour entrer. Tel n'est pas le cas dans certains pays d'Afrique où seuls les voleurs frappent à la porte pour voir s'il y a quelqu'un dans la maison. Si l'on répond, ils s'enfuient, sinon, ils entrent et pillent la maison.

On comprend que, dans ces conditions, une traduction littérale qui ne tiendrait pas compte de ces préconceptions chez les récepteurs serait source de malentendus graves. E. Nida raconte que des traducteurs du Notre Père se sont aperçus que leur traduction de "ne nous induis pas en tentation" était comprise : "ne nous attrape pas lorsque nous péchons". Dans un dialecte aztèque, la parole de Jésus : "Abraham s'est réjoui en voyant mon jour" a été interprétée de la manière suivante : Jésus était un animal vivant dans le péché d'inceste qui se déguisait en sorcier durant le jour, car ils croient qu'un sorcier est en fait un animal malfaisant pouvant prendre l'apparence d'un homme durant "son jour" (God's Word in Man's Language p. 17ss).

Chaque langue ressemble un peu à un iceberg : le sommet c'est ce que l'on entend ou qu'on lit. Un peu plus bas, sous la surface, se trouvent le vocabulaire et les structures grammaticales, et tout en bas, la signification. Si vous ouvrez la radio sur les ondes courtes, vous entendrez peut-être du russe ou de l'arabe, mais si vous ne connaissez pas ces langues, ce seront des sons sans aucun sens (1er niveau ; sommet de l'iceberg). Si l'on parle de l'espagnol ou de l'italien, vous percevrez de temps en temps un mot familier (2ème niveau). Vous reconnaîtrez la longueur des phrases (au son de la voix), mais la signification de l'ensemble vous échappera. Si vous avez étudié ces langues à l'école, vous comprendrez sans doute un nombre plus grand de mots et vous saisirez le sens de quelques lambeaux de phrases, mais il vous sera difficile de suivre l'argumentation de l'orateur, surtout s'il parle vite. Si, par contre, c'est une émission en français, vous saisirez immédiatement le sens sans même y faire attention.

Or, une communication n'a lieu dans de bonnes conditions que lorsque le récepteur perçoit la signification du message telle que l'émetteur l'a conçue et telle que ses premiers auditeurs ou lecteurs l'ont comprise.

Ainsi, tandis que la philologie attirait l'attention sur le texte-source, les sciences de la communication la tournaient vers le récepteur. Les deux ensemble ont totalement changé la perspective de la traduction. Ces

réflexions avaient aussi lieu en-dehors des cercles bibliques, mais rien de systématique n'a été élaboré. En fait, ce sont les traducteurs de la Bible qui ont fait faire un grand progrès à l'ensemble des traducteurs sur le plan mondial, et l'autorité d'E.A. Nida est reconnue partout.

Ces réflexions ont donné naissance à toute une génération de nouvelles traductions. En fait, les Sociétés bibliques aussi bien que les membres de l'Association Wycliffe (qui œuvrent le plus souvent dans le cadre de la Société internationale de linguistique) ne travaillent plus qu'avec ces nouvelles méthodes pour réaliser des versions compréhensibles. En français, la BFC et la BS ont été traduites en tenant compte de ces acquis.

Les traducteurs qui utilisent la méthode d'équivalence formelle partent de l'a priori que toutes les langues se ressemblent au niveau de la structure et du vocabulaire. La découverte des langues utilisées dans les différents pays d'Afrique et d'Asie a démontré l'erreur d'une telle supposition. Or, la Bible n'a commencé à être traduite massivement dans ces langues qu'au cours de notre siècle. "L'une des principales causes de l'orientation vers les traductions à équivalence fonctionnelle a été le grand nombre de versions inter-culturelles faites au cours de ces dernières décennies" (E.H. Glassman 81 p. 76). Les conclusions de ces comparaisons entre les différentes langues n'ont donc pas encore pu influencer un Louis Segond qui a fait son travail vers la fin du siècle dernier.

Selon les théories de la communication, tout discours a deux dimensions importantes : sa longueur et sa difficulté. Il est composé - ou : encodé - avec un degré de difficulté approximativement égal à la capacité de décodage du groupe de récepteurs envisagé. Dans un message traduit, la difficulté augmente parce que les récepteurs n'ont pas la capacité de décoder toutes les informations contenues dans le texte, car leur langue et leur culture sont différentes. Certes, l'enseignement chrétien peut leur fournir une partie des informations nécessaires pour décoder les textes, mais qu'en est-il des gens de plus en plus nombreux qui sont totalement étrangers à tout enseignement chrétien et qui, cependant, aimeraient lire la Bible ? Devront-ils d'abord acheter un dictionnaire biblique et un commentaire pour comprendre le message de la Parole de Dieu ? Une version utilisant un langage moderne et des concepts actuels peut aplanir une grande partie des difficultés et rendre le message biblique directement accessible à des personnes sans arrière-plan chrétien, qui ne sont donc pas initiées au mode d'expression biblique.

7. Le niveau de langage et de style

Une septième cause de différences entre des versions de la même époque - entre différentes versions modernes comme Col, TOB, Jérusalem, BFC et BS- est le niveau de langage. Comme nous l'avons vu, l'BFC a été conçue primitivement pour des lecteurs dont le français est une deuxième langue (en Afrique, par exemple). Il fallait donc un vocabulaire limité aux mots courants et une syntaxe très simple. Un mot comme ressusciter n'étant pas utilisé couramment, on l'a remplacé par : revenir à la vie. Pierre de Beaumont a commencé sa traduction des évangiles dans la même perspective avec un langage encore plus simple et tous les verbes au présent. C'est ce niveau élémentaire que vise actuellement la version en français fondamental.

La version de Jérusalem se trouve à l'autre extrême de ce paramètre ; elle ne craint pas d'employer des mots rares, ou un langage choisi (fourbe, pernicieux, sophistiqué, indéfectible, pondération) et des formes syntaxiques recherchées. ("Pharaon refusera de vous écouter afin que puissent se multiplier mes prodiges dans le pays d'Egypte" Exode 11.9). Les autres versions se situent quelque part entre deux avec une tendance vers l'un ou l'autre côté : style très simple, phrases courtes, verbes au présent : la Bible en français fondamental ; style simple, français courant : la BFC et la BS; style littéraire, plus solennel : T. O. B., Bible de Jérusalem.

Sur ce plan, il faut aussi mentionner l'adaptation du style au genre littéraire du livre biblique que l'on traduit. Certaines Bibles présentent encore de la même manière poésie et prose par un texte suivi. La plupart des versions modernes impriment les textes poétiques en vers. Certaines s'efforcent même de reproduire le rythme de la phrase hébraïque (Jérusalem) ou de rendre ces textes par un rythme syllabique cohérent (pair ou impair). Or, cela fait une différence si vous lisez le même texte : "Je chanterai à toujours les bontés de l'Éternel ; de génération en génération je ferai connaître de ma bouche ta fidélité, car j'ai dit : La bonté sera établie pour toujours ; dans les cieux même tu établiras ta fidélité" (Psaumes 89.1 Darby)

> ou : Je veux chanter à jamais
>
> les bontés de l'Éternel
>
> et proclamer d'âge en âge

sa fidélité.

En effet, je peux le dire :

ta bonté est établie

pour l'éternité.

Dans les cieux, tu as ancré

ta fidélité. (BS)

Le sens est le même, mais l'un se lit comme de la prose, l'autre comme de la poésie.

"Toute communication orale ou écrite a deux dimensions : ce qui est dit et comment c'est dit. Les deux sont inséparables et le comment (c'est-à-dire le style) est souvent aussi important que le quoi, parfois même plus !" (C. D. Linton, 91 p.15, qui cite Job 12.2 et 1S 21.15 pour montrer que l'ironie et les questions rhétoriques demandent un style particulier pour ne pas être prises à la lettre, c'est-à-dire avec un sens diamétralement opposé à celui qu'elles ont dans le texte). "Si un livre demande une attention toute spéciale au style, ajoute-t-il, c'est sûrement la Bible...Penser que le style sert simplement d'ornement ou de fioriture, comme des rubans attachés à une robe, c'est oublier l'unité organique de tous les éléments de la communication...Le contenu nous informe, mais les sentiments nous impliquent et nous font agir". Or, les sentiments sont en grande partie dépendants des questions de style.

8. Les notes

Il fut un temps où les Sociétés bibliques ne publiaient que des Bibles sans notes (sans doute par opposition aux catholiques dont, à l'époque, les notes étaient orientées pour confirmer les dogmes catholiques). Presque toutes les Bibles modernes ont des notes pour signaler :

1. les variantes textuelles importantes ;
2. les autres traductions possibles et plausibles ;
3. des détails historiques ou géographiques inconnus de la plupart des lecteurs et qui aident à comprendre le texte ;
4. l'indication de passages parallèles qui éclairent le texte en question ;

5. la signification de certains gestes symboliques spécifiques du peuple concerné;
6. le sens d'un langage figuré qui risque d'être mal compris par les lecteurs modernes ;
7. les jeux de mots intraduisibles ;
8. le sens de certains noms propres lorsque la compréhension du passage en dépend.

Dans 8 passages de l'Ancien Testament (Genèse 18.22, Juges 18.30, 1 Samuel 3.13, 2 Samuel 12.14, Job 7.20, Jérémie 2.11, Ho 4.7, 2 fois), les notes indiquent les variantes relevées dans les "anciennes traditions scribales" apparaissant dans les commentaires rabbiniques et les études massorétiques. Les notes peuvent aussi signaler les variations dans les nombres et dans les indications géographiques.

Dans Exode 32.6, le texte dit qu'après avoir mangé et bu, le peuple se leva "pour se divertir". Le lecteur actuel ne voit pas ce qu'il pourrait y avoir de mal à cela. La note de la BS l'avertit que "le verbe traduit par se divertir a souvent une connotation sexuelle (Genèse 28.6). Des orgies licencieuses accompagnaient généralement les fêtes païennes. C'est dans ce sens que Paul interprète ce texte (1 Corinthiens 10.7)."

Dans Job 31.27, Job certifie qu'il n'a jamais envoyé de baisers au soleil et à la lune. Cette mention ne laisse pas d'intriguer e lecteur moderne. La note précise qu'il s'agit d'un "geste de vénération et d'adoration (1 Rois 19.18, Psaumes 2.12, Ho 13.2). L'adoration des corps célestes était une forme très ancienne de l'idolâtrie, interdite par la Loi (Deutéronome 4.19, 17.3, voir Ézéchiel 8.16-17)."

Ces notes succinctes sont très utiles au lecteur moyen pour mieux comprendre le texte ou éviter des contresens. Certains jeux de mots de la Bible sont intraduisibles ; par exemple : le premier homme fut appelé Adam parce qu'il avait été formé de l'adamah (terre) qui est adom (rouge) comme dam (le sang). Seules des notes peuvent rendre le lecteur attentif à ces jeux de mots. Toutes les notes des différentes Bibles (sauf les variantes textuelles) sont différentes. L'ensemble de celles que l'on trouve dans nos versions usuelles constitue déjà un petit commentaire du texte. La Bible annotée et le Nouveau Testament annoté (réédités par Emmaüs) sont simplement une Bible avec des notes plus développées. En anglais, il existe beaucoup de

Bibles d'étude (Study Bibles) dont les notes sont plus nombreuses et plus détaillées que celles de nos Bibles françaises. Ce sont des instruments de travail très utiles orientés vers l'étude (NIV Study Bible) ou la méditation personnelle (Life Application Bible). Nous espérons que le public francophone pourra aussi disposer un jour de telles Bibles.

9. Les besoins divers des lecteurs

"La diversité des versions est nécessaire pour permettre à des lecteurs différents de découvrir la puissance de l'Évangile aujourd'hui" (Déclaration de la Société biblique française). "On ne peut pas éviter la multiplicité des versions, car nous vivons aujourd'hui dans beaucoup de classes et de lieux." (H. R. Müller-Schwefe SM p. 129).

Une société pluraliste ne peut plus se contenter d'une version unique. En effet, les besoins du chrétien qui veut faire une étude biblique approfondie ne sont pas les mêmes que ceux d'un sympathisant qui voudrait se contenter d'une première connaissance avec le texte biblique. Celui qui est habitué à lire de la bonne littérature française a d'autres exigences que celui qui fait connaissance avec notre langue. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point dans le chapitre 9 en parlant du choix d'une version.

10. Les principes de traduction

La différence essentielle, cependant, entre les versions tient aux principes de traduction mis en œuvre. Ces principes ont beaucoup évolué au cours de ces dernières décennies. La traduction est devenue une véritable science avec des règles précises à appliquer dans les différents cas.

En réalité, les principes sur lesquels se fondent les théories modernes de la traduction ne sont pas nouveaux. Nous avons vu que déjà Jérôme, le célèbre traducteur de la Bible en latin, Luther, les traducteurs de la King James et d'autres les avaient appliqués. Mais ils ont été trop souvent oubliés par les traducteurs qui avaient beaucoup de peine à se dégager du littéralisme. Les milieux évangéliques en particulier, attachés à l'inspiration plénière des Écritures, ont souvent confondu fidélité et littéralisme et pensé que, plus une version était difficile à lire et à comprendre, plus elle était proche de l'original. Mais, comme le dit Ch. Taber, "on peut se demander s'il est légitime d'appeler

fidèle une traduction qui remplace un texte original clair, simple, parfois élégant, par un texte lourd, obscur, maladroit. Traduire un texte rédigé au départ dans un langage vivant, courant, naturel, actuel (ce qui est le cas de presque tous les livres de la Bible) dans un langage gauche, archaïque, artificiel, est-ce vraiment représenter fidèlement ce texte ?"

Les travaux d'Eugène Nida ont tracé à la traduction des voies nouvelles. Les méthodes actuelles comprennent 3 étapes :

1. une analyse du texte original pour retrouver sous la structure superficielle, les éléments et les "noyaux" de pensée,
2. le transfert, c'est-à-dire la représentation de ces noyaux par des éléments de la langue d'arrivée suivant le principe des "correspondants dynamiques,"
3. la restructuration du texte c'est-à-dire la rédaction de ces éléments suivant le génie propre à la langue d'arrivée. Cette méthode permet de rendre le contenu total du texte original beaucoup plus fidèlement et de manière plus compréhensible que les méthodes classiques.

En d'autres mots, le traducteur essaie d'abord de se mettre dans la peau de l'auteur, il cherche à comprendre ce qu'il a voulu dire, puis il se demande comment s'exprimerait l'auteur s'il vivait aujourd'hui dans notre pays et s'adressait à ses contemporains ? Ces principes, dits "d'équivalence dynamique, ou fonctionnelle, ou naturelle" ont été appliqués dans la BFC et la BS. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus en détail dans les chapitres suivants.

Pourquoi tant de versions depuis une cinquantaine d'années ?

La plupart des versions parues depuis une cinquantaine d'années sont soit des versions catholiques, soit des versions inter-confessionnelles. C'est d'ailleurs le cas aussi bien en allemand, en néerlandais, en italien, en portugais qu'en français. Quelle est la cause de cette subite prolifération ?

Nous avons vu qu'aux siècles passés, l'Église romaine interdisait la lecture de la Bible aux simples fidèles. Encore au 19ème siècle, les Sociétés bibliques étaient classées parmi les entreprises menaçant de ruiner les fondements de la religion. Mais au 20ème siècle, l'Église catholique a connu un renouveau

biblique dû en grande partie au développement des sciences bibliques (création de l'Ecole biblique de Jérusalem par le Père Lagrange et de l'Institut biblique pontifical de Rome). En 1943, le pape Pie XII publiait l'Encyclique Divino afflante spiritu qui encourageait officiellement l'étude de la Bible et exprimait le souhait qu'elle soit largement répandue. En 1965, le pape Paul VI donnait le feu vert à la collaboration des catholiques avec les protestants pour la traduction de la Bible "à partir des textes originaux".

Conclusion

Finalement, cette multiplicité des versions bibliques est un témoignage à la valeur du texte et une grande richesse. On ne trouve pas fréquemment deux ou trois versions différentes d'un roman contemporain ou même d'un texte classique (à moins que la première traduction soit vraiment bâclée ou surannée). Le lecteur de la Bible a, dans nos pays, plusieurs versions à sa disposition.

Toutes ces versions sont pour nous une grande source de richesse : à travers le prisme des traductions, nous pouvons donc nous faire une idée de la richesse du texte original. C'est ce que suggérait déjà Saint Augustin dans son traité de la culture chrétienne : "La confrontation de différentes traductions permet, comme à tâtons, d'entrevoir quelque chose de l'original vers lequel elles convergent-et cela même pour un lecteur à qui cet original reste inaccessible".

C'est pourquoi, depuis le 16ème siècle, on a publié des éditions du Nouveau Testament qui reproduisaient, en colonnes parallèles, des traductions dans différentes langues (Bibles polyglottes) ou dans différentes versions de la même langue. En 1538, Miles Coverdale disait dans le prologue de l'édition parisienne de sa Bible Polyglotte : "Si tu ouvres bien tes yeux et si tu considères le don du Saint-Esprit en cela, tu verras qu'une traduction déclare, ouvre et illustre une autre et, dans beaucoup de cas, l'une est un simple commentaire de l'autre". Parce que chacune d'elles éclaire une autre facette du texte : nuance d'un mot, forme verbale plus exacte, interprétation grammaticale différente...

L'ensemble des versions modernes représente donc une somme incalculable d'efforts réalisés pendant des siècles par des centaines de

traducteurs de différents pays-sans compter les nombreux archéologues, hellénistes et exégètes dont ils ont utilisé les travaux.

Au lieu de nous lamenter sur le nombre des versions et de déplorer leurs divergences, nous pouvons donc chercher à utiliser ce privilège car le grand nombre de traductions nous permet d'explorer tous les recoins de la pensée biblique, toutes les intentions de l'auteur qui ont été tour à tour mis en lumière par les différentes versions. A travers le prisme des traductions, nous pouvons nous faire une idée, encore bien faible certes, de la richesse infiniment variée du texte original de la Parole de Dieu.

Chapitre 5
Traduction - Interprétation - Paraphrase

1. Présupposés théologiques au sujet du langage et de la traduction

Dans Translation as Mission, William Smalley énonce un certain nombre de présupposés théologiques au sujet de la traduction biblique :

1. Dieu communique avec les hommes au moyen du langage.
2. Nous percevons Dieu au travers du langage. En lisant la Bible, nous l'écoutons.
3. Nous communiquons les uns avec les autres à propos de Dieu au moyen du langage (par des conversations, des sermons, des livres).
4. De telles communications ont lieu malgré les différences de temps, de langue et de culture. C'est là le fondement même de la mission et de la traduction de la Bible.

Mais les théories de la traduction sont très diverses.

Présupposés au sujet du langage : langage sacré ou commun ?

Pour certains, le langage de la Bible est un langage sacré; l'Écriture tout entière a été rédigée dans "la langue du Saint-Esprit". Beaucoup de gens pensent que la Bible ne devrait pas être traduite en langage ordinaire, il faudrait plutôt utiliser une langue spéciale, sacerdotale, cultuelle, qui ne s'emploie qu'à l'Église et qui donnerait tout de suite au message biblique quelque chose de solennel, transcendant le temps. Des expressions archaïques comme rédemption, justification, sanctification, repentance...lui confèrent une aura sacrée. Nous ne devons pas nous adapter au langage corrompu de nos contemporains pour leur communiquer le message

biblique. C'est à la Bible de changer leur langage.

Jusqu'au siècle dernier, cette conception pouvait se targuer d'un fondement linguistique dans l'Écriture elle-même. En effet, on trouvait dans le Nouveau Testament grec quelques centaines de mots inconnus du grec classique. On les classait dans une catégorie à part : c'était le vocabulaire de la langue sacrée du Saint-Esprit. Depuis lors, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, les papyrus trouvés dans les dépôts des cités antiques ont révélé une langue différente du grec classique : la langue commune ou koiné, et l'on s'est aperçu que presque tout le Nouveau Testament était écrit dans cette langue et non dans le grec littéraire des grands classiques qu'employaient encore les écrivains du 1er siècle lorsqu'ils voulaient faire œuvre littéraire. Les auteurs du Nouveau Testament ont donc rompu avec les habitudes littéraires de leur temps en employant la langue de tous les jours afin d'être mieux compris par tout le monde. Souvent, ils ont même volontairement abandonné les termes de la Septante, qui avaient un caractère trop sacré, pour emprunter des mots au vocabulaire courant afin que leur message passe plus aisément auprès de leurs concitoyens.

"L'idée que les langues ont un caractère sacré est en contradiction avec le thème de l'Incarnation" (j. C. Margot p. 37). Jésus a employé le langage courant. "Les traducteurs traduisent justice et chair et l'on montrera dans de longues notes que ces deux termes ont un autre sens que leurs acceptions courantes en français. Le lecteur est ainsi invité à apprendre une nouvelle langue, qui n'est pas le grec, mais pas non plus vraiment du français" (Id. Ibid.).

Dans sa préface à la traduction des épîtres de Paul faite par J.B. Phillips (Letters to Young Churches), C. S. Lewis disait : "La même humilité divine qui a décrété que Dieu deviendrait un bébé tétant le sein d'une paysanne et plus tard un prédicateur itinérant arrêté par la police romaine, a aussi décrété qu'il serait prêché dans un langage ordinaire, prosaïque et non littéraire. Si vous pouvez digérer (stomach) l'une de ces vérités, vous pouvez aussi digérer l'autre. L'incarnation est, en un sens, une doctrine irrévérencieuse : le christianisme est, dans ce sens, une religion incurablement irrévérencieuse. Si nous pensons qu'il aurait dû se présenter devant le monde avec toute la beauté que nous trouvons aujourd'hui dans la Authorized Version, nous sommes aussi loin de la vérité que l'étaient les Juifs lorsqu'ils s'attendaient à ce que le Messie vienne comme un grand roi terrestre. La sainteté réelle, la

réelle beauté et le caractère sublime du Nouveau Testament-comme de la vie du Christ-sont d'une nature différente : beaucoup plus profonds ou plus intérieurs."

"Les auteurs bibliques ont voulu avant tout être compris, et ils ont utilisé l'outil linguistique qui se présentait à eux." (H. Cazelles Les quatre fleuves 1973 p. 22-23). Par conséquent, si nous voulons suivre leur exemple, c'est aussi le langage courant qu'il nous faut employer pour traduire la Bible afin qu'elle soit comprise par nos contemporains et qu'on ne la classe pas d'emblée avec les ustensiles de sacristie.

"Dieu a condescendu à notre niveau" (H. Bavinck The Doctrine of God Banner of Truth 1977 p. 92). "Toute l'Écriture est anthropomorphique, c'est-à-dire qu'elle est rédigée dans des termes que nous pouvons comprendre et des formes qui rentrent dans notre expérience" (B. Sheenan WV p. 17). Bavinck dit encore : "Il a plu au Saint-Esprit, l'auteur des Écritures, à cause de notre faible compréhension, de balbutier comme nous" (Ibid. p. 93). L'existence même de la Parole de Dieu dans la langue des hommes, et non dans celle des anges, prouve que Dieu voulait être compris. Ce qu'il a rendu clair ne devrait pas être obscurci par l'homme. Les traducteurs de la version catholique de Rheims-Douay au 16ème siècle se sont excusés des passages incompréhensibles de leur traduction en disant que la fidélité aux paroles employées par le Saint-Esprit exigeait ce genre de traduction. Aujourd'hui, certains croyants pensent qu'une Bible compréhensible est suspecte d'avoir été trafiquée pour être rendue telle. Ils pensent que c'est l'office du Saint-Esprit de rendre les paroles inspirées compréhensibles. Dans ce genre d'argument, dit B. Sheenan, le Saint-Esprit est vu comme une sorte de dictionnaire ou de glossaire pour ceux qui trouvent notre langue trop difficile à comprendre, mais nulle part dans l'Écriture une telle fonction ne lui est assignée. Un traducteur ne rend pas service aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui en leur cachant le sens des Paroles divines (p. 18). Une traduction qui rend le sens exact des paroles que Dieu a inspirées est celle qui honore l'inspiration littérale de la Bible.

Si nous croyons que Dieu a, dans sa Parole, un message pour l'homme d'aujourd'hui, il ne faut pas lui offrir cette Parole dans la langue de ses arrière-grands-parents qui vivaient au temps où Louis Segond a fait sa traduction. Il faut lui présenter ce message dans sa langue, tout comme les prophètes, Jésus et l'apôtre Paul ont employé la langue de leurs contemporains pour leur transmettre le message de Dieu.

Langage absolu ou relatif ?

S'agit-il d'un langage absolu ou d'un langage relatif ? Autrement dit : est-ce que les mots bibliques ont un sens absolu, toujours le même, qu'il nous faut donc respecter dans la traduction en les rendant toujours par le même mot français, ou bien ont-ils, comme les mots que nous employons dans notre conversation, un sens relatif, variable suivant le contexte et les circonstances ?

C'est tout le débat entre les traductions dites "concordantes" et les autres ; or, la plupart des traductions à équivalence formelle sont plus ou moins concordantes. Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent qu'en grec comme en hébreu, chaque terme avait une aire sémantique comprenant des significations souvent très variées, mais que cette aire ne coïncide jamais avec les significations diverses du mot français le plus proche. Nous avons vu également que les traductions "concordantes," comme celle d'Aquila, donnaient lieu à de multiples contresens et voilaient finalement la pensée biblique plus qu'elles ne l'éclairaient.

Si nous voulons communiquer le sens du texte biblique, il nous faut choisir dans la palette du vocabulaire français les termes qui s'accordent le mieux avec le contexte, ceux qu'un bon auteur français aurait choisis s'il avait eu à exprimer cette pensée. Peut-on, par exemple, remplacer la "rédemption par le sang de Christ" par la "libération que nous apporte sa mort"? Certaines traductions ont été refusées et accusées de libéralisme par toute une fraction du monde évangélique à cause de telles substitutions. Mais n'est-ce pas attribuer au sang une valeur quasi magique ? Or, aujourd'hui on peut fort bien sauver la vie de quelqu'un en donnant son sang-sans donner sa vie. Parler de la mort va donc plus loin, et c'est là ce que les auteurs bibliques voulaient dire : Jésus nous a libérés en mourant pour nous.

Même remarque pour la succession des mots : la grammaire hébraïque ou grecque n'a aucun caractère plus sacré que la grammaire française. Garder l'ordre des mots qu'ils ont dans la Bible hébraïque ou grecque, c'est aboutir à un charabia qui dévalue la révélation divine et rebute le lecteur d'aujourd'hui.

A l'autre extrême, nous trouvons la position libérale qui prétend que le Saint-Esprit a seulement inspiré l'expérience des auteurs bibliques qui l'ont ensuite formulée dans les termes qui leur paraissaient les plus appropriés. Telle n'est pas la conception évangélique de l'inspiration. Il s'agit bien d'une

inspiration verbale de l'Écriture, mais qui se traduit de manière diverse : tantôt ce sont les ipsissima verba, les paroles même de Dieu, que l'auteur transmet ("Voici ce que l'Éternel déclare :"), tantôt il formule en ses propres termes, selon les structures de sa langue et dans un genre littéraire de son temps, la révélation que Dieu lui a communiquée, tout en bénéficiant constamment du contrôle divin sur ce qu'il écrit ("Après avoir fait des recherches exactes sur toutes ces choses depuis leur origine, il m'a semblé bon de te les exposer" Luc 1.3). Ainsi la Bible est tout entière Parole de Dieu et parole humaine dans ses originaux-comme le Christ était à la fois vrai Dieu et vrai homme. Elle demande à être traduite et interprétée, d'une part comme n'importe quel écrit ancien, d'autre part comme un livre à part ayant ses règles propres.

2. Traduction ou interprétation ?

Souvent, on entend : Le traducteur n'a pas à interpréter la Bible, il doit se contenter de traduire le texte, sinon il fait de la paraphrase. Mais est-il possible de traduire sans interpréter ?

Nous trouvons dans la Bible beaucoup de textes simples où toutes les traductions concordent plus ou moins. Ce sont, par exemple, beaucoup de textes narratifs de l'Ancien et du Nouveau Testament (Genèse, Josué, Jaques, 1 et 2 Samuel... Les évangiles, Les actes). Certaines paroles sont également limpides et ne donnent généralement pas lieu à des traductions divergentes (Matthieu 6.1-4, 7.1-5, 7-14...). Le problème se pose surtout pour les textes plus difficiles. Est-il possible de les traduire sans les interpréter ?

Peut-on traduire sans interpréter ?

On peut évidemment traduire sans interpréter, mais la question est plutôt : doit-on le faire ? Est-ce que l'on sert la cause de Dieu en le faisant ? Peut-on même dire que l'on traduit (puisque traduire un texte, c'est en faire comprendre le sens-qui ne se comprend que par un effort d'interprétation). Dès que l'on choisit entre différentes variantes possibles (du texte original ou des possibilités de traduction), on a déjà interprété. Donc on croit pouvoir traduire sans interpréter, mais on interprète inconsciemment-ce qui est bien plus dangereux que de le faire consciemment.

Un exemple de traduction sans interprétation est la traduction interlinéaire

que l'on trouve dans des éditions de la Bible hébraïque ou du Nouveau Testament grec dans lesquels on a inséré, sous chaque mot hébreu ou grec, le mot français correspondant. La traduction interlinéaire se fait sans interprétation par simple substitution de mots français à des mots hébreux ou grecs. Mais quels sont ses résultats ? Voici par exemple une traduction interlinéaire de 1 Pierre 3.21 : "qui et nous figure maintenant sauve baptême, non de chair enlèvement de saleté mais conscience d'une bonne réponse envers Dieu". Si vous comprenez la pensée de Pierre, c'est que vous avez en tête une traduction qui l'a interprétée. Même une traduction relativement littérale comme la version Segond interprète ainsi : "Cette eau était une figure du baptême, qui n'est pas la purification des souillures du corps, mais l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu, et qui maintenant vous sauve, vous aussi..." La BS va encore un pas plus loin dans l'interprétation : "C'est ainsi que vous êtes sauvés, vous aussi : ces événements préfiguraient le baptême. Celui-ci ne consiste pas à laver les impuretés du corps, mais à s'engager envers Dieu avec une conscience pure".

A. Chouraqui traduit Éphésiens 2.8 : "Oui, par chérissement vous êtes sauvés selon l'adhérence". S'agit-il d'une traduction "littérale" sans interprétation ? On peut en douter, car "chérissement" ne suggère pas la même idée que "grâce" et adhérence fait penser à de la colle, mais non à la foi.

Edmond Fleg, un autre auteur juif, traduit Genèse 12.14 ainsi : "Et fut comme Abraham venait en Égypte que les Égyptiens virent la femme, qu'elle était belle beaucoup". La structure est hébraïque, dit J. C. Margot, les mots sont français, mais l'ensemble ? "Le lecteur ne connaissant pas l'hébreu aura l'impression que le langage biblique est étrange, maladroit, lourd." (p. 55). De telles traductions contribuent "à entretenir l'impression, chez beaucoup de nos contemporains, que la Bible est un monument du passé, sans rapport avec la vie actuelle, un ouvrage tout juste propre à intéresser un groupe d'initiés, amateurs d'antiquités" (p. 115).

Même dans la Bible Segond, des expressions comme : "ceignez les reins de votre entendement" ou "revêtez-vous d'entrailles de miséricorde," si elles ont le mérite de reproduire littéralement l'original, n'ont guère celui d'en faire comprendre la pensée. "Ce littéralisme est non seulement incompréhensible, mais encore infidèle au sens du texte original." (Id. Ibid.). La revue Fémina a donné un exemple flagrant de l'incompréhension des lecteurs modernes

devant la traduction littérale des expressions bibliques : tout le passage parlant de mari et de femme fidèle ou infidèle dans 1 Corinthiens 7.14s. a été interprété avec le sens que ces mots ont dans le français actuel-et qui ne correspond pas du tout à la pensée de Paul (cité Margot p. 112).

Dire que la Parole de Dieu agit même si on ne la comprend pas, dit E.H. Glassman, c'est la placer sur le même pied qu'un fétiche ou un document magique. "De plus, cela suppose une mesure de grâce, au sujet de l'action du Saint-Esprit dans toute l'humanité, que même les chrétiens ne peuvent pas s'appliquer à eux-mêmes. On peut bien prétendre : 'Nous avons le Saint-Esprit pour rendre clair le sens de la Bible', n'empêche que même nous avons parfois de la peine à comprendre son sens réel dans les versions traditionnelles. Comment pouvons-nous supposer que quelqu'un de moins intéressé et de moins concerné que nous puisse trouver ce sens ?" (81 p. 33).

Chaque version interprète

"Tout le monde refuse le principe d'une traduction mot-à-mot, mais c'est une question de degré dépendant de la priorité donnée aux mots ou au sens" (B. Sheehan WV p. 21). Dans l'avant-propos de sa traduction, Louis Segond disait : "Une version ne doit pas être littérale, c'est à dire faite mot-à-mot". Pourtant sa version est aujourd'hui revendiquée comme modèle de littéralité. Comme quoi "littéral" est un terme très extensible. "Dans les traductions les plus littérales, le traducteur doit par moments décider quel est le sens du passage. Et même s'il comprend correctement le texte, il est néanmoins forcé de choisir entre différentes options dans la langue réceptrice-chacune d'elles laissant à désirer d'une manière ou d'une autre" (D.A. Carson 79 p. 88). "Comme aucune traduction n'est parfaite, aucune d'elles n'est parfaitement objective" (p. 90).

Dans des textes difficiles comme **1 Corinthiens 7.20-21**, chaque traducteur a imposé son interprétation au lecteur et fait dire à Paul s'adressant aux esclaves soit "*si tu peux devenir libre, profites-en*" (Segond, Darby, BFC, BS), soit "*mets à profit ta condition d'esclave*" (Jérusalem, T. O. B.). Les traductions honnêtes mettent l'une des options dans le texte, l'autre en note. La traduction littérale : "sers" n'avancerait pas à grand-chose. Dans le même chapitre, pour les versets 36 à 38, le même problème se pose : s'agit-il du père qui marie ou ne marie pas sa fille, ou de fiancés qui veulent renoncer au

mariage ? Là encore, impossible de donner une traduction "littérale" qui ne prenne pas partie dans un sens ou un autre-donc qui ne soit pas une interprétation.

L'expression grecque "*me genoito*" signifie littéralement : "*que cela n'arrive pas !*" - ce que le vieux français exprimait par : "*Qu'ainsi n'advienne !*" Segond traduit selon le sens : "*Loin de là !*" dans la plupart des passages où cette expression revient **Romains 3.4, 6, 31, 6.2, 15, 7.7,13, 9.14, 11.11, 1 Corinthiens 6.16, Galates 2.17, 3.21**. Cependant, dans **Galates 6.14**, il adapte au contexte en mettant : "Loin de moi la pensée de..." et dans **Luc 20.16**, on est loin d'une version littérale puisqu'il traduit par : "*A Dieu ne plaise !*" (qui rend certainement mieux que "Loin de là" la réaction indignée des Juifs devant la perspective que la vigne soit donnée à d'autres qu'à eux). Donc Segond interprète et adapte sa traduction au contexte. Dans la plupart des passages, la BS a gardé "*Loin de là*", dans **Luc 20.16**, elle a remplacé la formule un peu précieuse "*A Dieu ne plaise*" par une plus moderne ("Pas question !") et dans les épîtres de Paul, elle a, par trois fois, adapté la réaction à la marche du raisonnement en mettant : "*sûrement pas, certainement pas, à aucun prix*" (**1 Corinthiens 6.16, Galates 2.17, 6.14**).

Impossible de traduire sans interpréter

Tous les traducteurs bibliques sont d'accord pour dire qu'il est impossible de traduire un texte sans le comprendre. Or, toute compréhension suppose une interprétation de la pensée de l'auteur que l'on veut traduire.

"Une traduction sans interprétation est un non-sens, car pour comprendre le texte, il faut interpréter ; or, comprendre est la première condition pour traduire." (W. Smalley p. 102). Chaque traduction, même la plus littérale, consiste en ce que le traducteur pense que l'original a pu vouloir dire. Il est impossible de traduire autrement.

"Interpréter veut aussi dire transmettre le sens d'une langue dans une autre...A mon avis, la fonction du traducteur consiste à comprendre aussi complètement et aussi profondément que possible ce que les auteurs du Nouveau Testament avaient à dire, puis, par un processus que nous pourrions appeler 'digestion réflective', il doit le noter dans la langue courante d'aujourd'hui." (J.B. Phillips).

Le célèbre traducteur catholique de la Bible anglaise, Ronald Knox-qui, pourtant, a fait une version reconnue comme très littérale-disait : "Il est presque impossible de traduire une phrase sans la paraphraser. Lorsque Paul décrit des gens comme étant "sages selon la chair" (1 Corinthiens 1.26), le traducteur est obligé de paraphraser. En anglais, vous pouvez dire que quelqu'un est "gras ou maigre selon la chair" mais pas sage ou fou. La chair se rapporte ici naturellement aux normes humaines de jugement et le traducteur est obligé de le dire de cette manière. 'Sage selon la chair' est de l'hébreu sous un habit anglais, mais pas de l'anglais."

"Je ne peux pas imaginer une seule décision qu'un traducteur puisse prendre qui ne soit pas d'une manière ou d'une autre une interprétation : la sélection des mots, leur ordre, la ponctuation, l'agencement par paragraphes... Dans tout cela la première question est toujours : Comment cela affectera-t-il la compréhension de ce passage ?" (R. B. Dillard, cité B. Sheehan WV p. 21, qui ajoute : "L'idée d'une traduction non interprétative est un mirage").

"Si le traducteur ne veut pas dire comment il comprend le texte, il laisse ce soin au lecteur-qui ne connaît pas l'original et les différents facteurs liés à cet original. L'interprétation du lecteur sera certainement plus arbitraire et plus subjective que celle d'un traducteur travaillant de manière responsable. En faisant cela, le traducteur trahit son auteur" (S. Meurer, 78 p. 28).

La traduction littérale des versets difficiles est incompréhensible

Prenons, par exemple, l'expression que nous trouvons dans Am 4.6. Une traduction littérale se lirait ainsi : "Je vous ai donné la pureté des dents". Que peut comprendre le lecteur sous cette formulation ? Dieu promet-il à son peuple des dents saines et bien blanches ? Il s'agit, bien entendu d'une métaphore. Mais que signifie-t-elle ? Les traducteurs de la Septante ont compris la valeur métaphorique de l'expression et ils l'ont rendue par : "Je vous ai envoyé des maux de dents". Ils avaient compris qu'il s'agissait d'un châtiment, mais n'avaient pas identifié sa nature. Segond et Colombe ont démétaphorisé" l'expression en parlant de famine, ils ont donc interprété l'image et donné sa signification. La BFC et la BS ont cherché des métaphores équivalentes en français et parlé de "ventre creux" ou "ventre vide". J. de Waard suggère le gallicisme : "rien à se mettre sous la dent" - qui serait une

métaphore très proche de celle d'Amos.

"Parler de bouche à bouche" (Nu 12.8) est une traduction littérale non interprétée. Mais l'expression "bouche à bouche" suggère en français tout autre chose que ce dont l'auteur voulait parler. "C'est de vive voix que je lui parle" (BS) est non seulement plus français, mais traduit mieux la pensée de l'auteur-donc est plus fidèle, tout en étant une interprétation.

Que dira au Français moyen la parole d'Ezéchiel 18.6 : "Celui qui est juste et qui agit avec droiture ne mange pas sur les montagnes"? S'il veut être juste et droit, devra-t-il renoncer aux pique-niques dans les Vosges ou les Alpes ? S'il n'a pas les informations nécessaires, cette traduction littérale aura pour lui soit un sens nul, soit un sens faux. Une traduction interprétative lui transmettra au contraire le sens véritable que le prophète avait en vue : "ne participe pas aux repas de sacrifice sur les montagnes". Certes, les mots "repas de sacrifice" ne sont pas dans le texte original, mais les auditeurs d'Ezéchiel savaient que c'est ce qu' il voulait dire en parlant de "manger sur les montagnes" - mais nous ne le savons plus si on ne nous l'explique pas.

Il en est de même de l'expression : "son sang sera sur lui" quelques versets plus loin (v.13), qui signifiait : "il sera seul responsable de sa mort". Pour faire comprendre : "la justice du juste sera sur lui," il faut traduire : "A celui qui sera juste, sa droiture sera portée à son compte" - qui est une interprétation, mais rend de manière exacte le sens de cette expression.

Jeter son soulier sur un terrain ou sur un pays ne dit rien au lecteur moderne qui n'a pas les informations dont dispose généralement le traducteur. Si celui-ci transcrit littéralement cette expression, il dessert à la fois l'auteur et le lecteur, car il ne transmet pas à ce dernier ce que le premier voulait dire. La BFC explique : "J'ai des droits sur Edom : j'y jette mes sandales" (Psaumes 60.10). La BS explique dans une note : "Lancer sa sandale sur une parcelle de terre est un geste symbolique de prise de possession (Deutéronome 25.9-10, Ru 4.7, Psaumes 108.10)."

Même dans le célèbre Psaumes 23, il n'est pas certain que le lecteur moderne comprenne : "tu oins d'huile ma tête". C'est pourquoi la BFC a ajouté : "tu m'accueilles en versant sur ma tête de l'huile parfumée," la Bible en allemand Die Gute Nachricht dit : "Tu m'accueilles comme un hôte" et la Good News Bible précise "avec tous les honneurs d'un hôte bienvenu".

Beaucoup de métaphores bibliques ont besoin d'être interprétées pour ne

pas donner lieu à de fausses compréhensions. Qui sont les "fils de la chambre nuptiale" (Matthieu 9.15 Darby")? Des jumeaux engendrés la nuit de noce ? Ou, comme certaines peuplades 'Afrique comprennent l'expression traduite littéralement : des enfants qu'une femme a eus avant son mariage ? Non, ce sont simplement ceux que Segond appelle "les amis de l'époux" et d'autres versions "les invités d'une noce" (BFC, BS). Donc, même des traductions plutôt littérales n'ont pas traduit littéralement, mais ont interprété.

Les auteurs bibliques eux-mêmes interprètent lorsqu'ils traduisent

Une sanction divine est donnée au souci des traducteurs d'interpréter la pensée des auteurs inspirés par l'exemple de ces auteurs eux-mêmes.

"Même lorsque la Bible elle-même 'traduit', elle ne le fait pas d'une manière littérale et servile, mot pour mot, mais dans un sens plus large, en se concentrant sur la signification et l'intention du passage" (E.H. Glassman, 81 p. 34). Pour nous guider vers les bons principes de traduction, nous avons l'exemple des traductions que les auteurs du Nouveau Testament ont faites sous l'inspiration du Saint-Esprit des citations de l'Ancien Testament. "Nous trouverions difficilement une seule citation traduite mot à mot" dit B. Sheehan (WV p. 20). "En faisant leur traduction, les auteurs du Nouveau Testament n'ont pas cherché à rendre de manière littérale et servile ce qu'ils traduisaient ; ils ont plutôt, par un usage judicieux des mots grecs à leur disposition, cherché à faire ressortir le vrai sens du passage de l'Ancien Testament." (E. J. Young Thy Word is Truth Banner of Truth 1963 p. 147).

Le même auteur nous rappelle aussi que notre Seigneur a parlé en araméen et que nos évangiles sont écrits en grec. Toutes les paroles de Jésus rentrent donc dans la catégorie des traductions. Or, les évangélistes n'ont pas fait des traductions servilement littérales de ces paroles.

Par exemple, lorsque Jésus a dit à la jeune fille de Jaïrus : Talitha koum (Marc 5.41), cela signifie en araméen "Fille, lève-toi". Mais lorsque Marc rapporte ces paroles, il dit : "ce qui signifie : Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne". Il a donc ajouté les mots en italique à la traduction littérale de l'araméen. Les puristes qui comptent les mots pourraient l'accuser d'avoir ajouté du sien aux ipsissima verba de Jésus.

Le désir des évangélistes de faire comprendre la pensée de Jésus à leurs

lecteurs apparaît par exemple dans la première béatitude pour laquelle Matthieu et Luc donnent des versions différentes. Dans Luc, Jésus dit : "Heureux les pauvres," dans Matthieu 5.3 il est question des "pauvres en esprit". Pourquoi ces différences ? Sans doute, Luc a reproduit les paroles telles que Jésus les a prononcées. Mais, pour lui et pour ses auditeurs, le mot pauvre ne signifiait pas indigent, mais désignait ceux que l'Ancien Testament exaltait sous ce terme lorsque David, par exemple, s'écrie : "Je suis pauvre" (Psaumes 40.17, 70.5) - alors qu'il n'était certainement pas indigent. Dans la pensée des écrivains hébreux, pauvre était un synonyme de humble (voir Psaumes 25.9, 138.6, Proverbes 3.34). C'est ce que Matthieu a voulu faire comprendre à ses lecteurs, non familiarisés avec les connotations du terme hébreu ou araméen "pauvre," en ajoutant les mots "en esprit".

La traduction de cette précision pose aussi des problèmes en français, car ce n'est pas une expression idiomatique familière aux non-chrétiens, mais elle est très proche de l'expression : "pauvres d'esprit". Et l'on sait quel parti les adversaires du christianisme ont tiré de cette confusion entre les deux : l'Évangile est tout juste bon pour les "pauvres d'esprit". Les différents traducteurs qui ne se sont pas contentés de la correspondance formelle ont essayé plusieurs voies : "ceux qui sont pauvres de cœur" (T.O.B.), "qui se savent pauvres en eux-mêmes" (BFC), "d'esprit humble" (humble-minded, Phillips), "ceux qui ressentent leurs besoins spirituels" (Goodspeed), "qui sentent leur pauvreté spirituelle" (Berkeley), "qui savent qu'ils sont pauvres" (New English Bible), "pauvres en ce qui concerne l'Esprit, les choses de l'Esprit". Ces pensées rejoignent les dernières paroles de Luther : "Nous sommes tous des mendiants. Oui, cela est vrai !" La BS a opté pour : "ceux qui se reconnaissent spirituellement pauvres". Telle est, en effet, la première condition de toute bénédiction spirituelle : savoir que, sur le plan spirituel, on est pauvre, et le reconnaître, car cela nous amène à venir comme des mendiants auprès du Seigneur pour puiser dans ses richesses. C'est le contraire de cette attitude que le Seigneur reproche à l'Église de Laodicée qui prétendait : "Je suis riche, je n'ai besoin de rien" et à laquelle il dit : "Tu ne te rends pas compte que tu es pauvre" (Apocalypse 3.17). Il lui manquait exactement ce que Jésus a mis en avant dans sa première béatitude : se reconnaître spirituellement pauvre.

Quelle est la différence entre traduction et paraphrase ?

"Qu'est-ce qu'une traduction ? demande K. Barnwell. C'est rendre le sens du message original le plus exactement possible, en utilisant la grammaire et les expressions qui sont naturelles dans la langue réceptrice." (Manuel de trad. bibl. p.6).

Et la paraphrase ? La définition théorique de la paraphrase en fait "une reformulation équivalente de la pensée avec d'autres mots". Au lieu de dire : "Il est rentré extrêmement fatigué," on peut dire : "Il est revenu à la maison épuisé". Ce faisant, on n'ajoute aucune pensée étrangère à la première phrase et on n'en ôte aucune information. Dans ce sens, toute traduction est une paraphrase, car elle reformule le sens de l'original avec les mots d'une autre langue.

D'après les dictionnaires, une paraphrase déclare la même pensée ou le même fait avec d'autres mots. En passant d'une langue dans une autre, la paraphrase s'appelle traduction, car une bonne traduction dit aussi les mêmes pensées et les mêmes faits avec les mots de la langue réceptrice. Tel est le sens technique du mot paraphrase qu'il a en linguistique.

Mais ce n'est généralement pas ainsi que l'on comprend le mot paraphrase. Le sens usuel est plus proche de ce que dit le Robert : la paraphrase est un "développement explicatif d'un texte" ou même "un développement verbeux et diffus".

Il faut donc distinguer entre le sens habituel du mot et celui qu'on lui donne en linguistique. On y voit une reformulation plus ou moins arbitraire, contenant autant les pensées du traducteur que celles du texte de base. Il y a donc ce que les théoriciens de la traduction appellent une distorsion.

Paraphrases interprétatives

On peut légitimement appeler paraphrase dans ce dernier sens la manière dont Roger Parmentier a récrit l'évangile de Matthieu. Voici, à titre d'exemple l'entretien de Jésus avec ses disciples sur le chemin de Césarée de Philippe (Matthieu 16.13-20) : "Etant arrivé dans le secteur de la frontière du Nord, Issa demanda à ses militants : 'Qui dit-on que je suis, moi, l'Homme ?'. Ils lui répondirent : 'Pour les uns, tu es Jean-le-Plongeur revenu parmi nous ; pour d'autres, le grand Eliah, ou Irmeyah en personne, ou un autre de ces étonnants contestataires. - Et vous, leur dit-il, quelle est votre réponse à ce

sujet ?' Chemoun-Duroc lui déclara : 'Tu es l'Envoyé, l'Incomparable !' Issa, reprenant la parole, lui dit : "Quel bonheur pour toi, Chemoun, descendant de Jonas ; car tu n'as pas trouvé cela tout seul ! Il a fallu que tu sois vraiment inspiré! Et moi, je te dis que tu es Duroc, et que sur ce roc j'organiserai mon rassemblement, celui sur qui la mort se cassera les dents. Je te confierai les clés de la grande réalisation... Alors il recommanda à ses militants de ne répéter à personne qu'il était l'Envoyé."

Il y a ici paraphrase interprétative car Parmentier donne à des concepts bibliques une interprétation particulière (disciples = militants ; Fils de l'homme = l'Homme ; le Fils du Dieu vivant = l'Incomparable ; le royaume des cieux = la grande réalisation); il ajoute des pensées personnelles au texte de Matthieu : Jean-le-Plongeur revenu parmi nous ; la simple mention de Jérémie devient "Irmeyah en personne". "La mort se cassera les dents sur le grand rassemblement" correspond peut-être à "les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre l'Église," mais "il a fallu que tu sois vraiment inspiré" ne suggère certainement pas à un Français : "c'est mon Père qui est dans les cieux qui t'a révélé cela". De même, lorsque Parmentier traduit ailleurs "possédé" par "grand malade nerveux ," c'est une interprétation très personnelle qu'il substitue à la pensée biblique.

Pour comprendre la parole de Jésus au sujet du "vin nouveau" qui fait éclater les outres (Matthieu 9.17), il faut préciser qu'il s'agit de vin "qui fermente encore". Mais lorsque W. Barclay ajoute, pour les outres, qu'elles ont "perdu leur élasticité," il ajoute au texte une précision qui tient déjà de la paraphrase-comme lorsqu'il traduit "Pouvez-vous être baptisés du baptême que je dois subir" (Matthieu 10.38) par : "Pouvez-vous être immergés dans la mer d'épreuves dans laquelle je dois être immergé". Dans ce cas, le traducteur fait office de commentateur et sa traduction devient une paraphrase interprétative. On peut tout au plus indiquer ces explications en note.

Paraphrases légitimes

Qu'il y ait une paraphrase légitime, les auteurs bibliques eux-mêmes nous en persuadent. Dans Matthieu 3.11, nous lisons (dans la version Segond) : "Moi, je vous baptise d'eau pour vous amener à la repentance ; mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter

ses souliers. Lui, il vous baptisera de Saint-Esprit et de feu". Dans Marc 1.7, les mêmes paroles de Jean-Baptiste sont reproduites ainsi : "Il vient après moi celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier, en me baissant, la courroie de ses souliers. Moi, je vous ai baptisés d'eau ; lui, il vous baptisera du Saint-Esprit". Luc nous donne encore une version légèrement différente des mêmes paroles : "Moi, je vous baptise d'eau ; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. Lui, il vous baptisera du Saint-Esprit et de feu" (Luc 3.16). Dans Actes 13.25, le même auteur résume ces paroles par : "Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voici, après moi vient celui dont je ne suis pas digne de délier les souliers". Quant à Jean, sa version est encore un peu différente : "Moi, je vous baptise d'eau, mais au milieu de vous il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi ; je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers" (Jean 1.26-27). Donc chacun des quatre évangélistes a paraphrasé les paroles de Jésus en en retenant celles qui lui semblaient convenir le mieux au but de son évangile et à ses destinataires.

Le mot paraphrase a une connotation péjorative, mais, comme le dit E.H. Glassman, "il arrive souvent qu'une prétendue "paraphrase" soit beaucoup plus proche du sens de l'original qu'une traduction plus littérale" (81 p.30). Or, quel est le but d'une traduction si ce n'est de communiquer le sens ?

"Le fait est que la traduction du texte biblique dans n'importe quelle version est purement et simplement une paraphrase" (E.H. Glassman 81 p.20). Il n'y a pas de distinction tranchée entre une traduction littérale et une paraphrase ; il s'agit plutôt d'une continuité où l'on passe graduellement de l'une à l'autre.

Les adjonctions sont-elles toujours des paraphrases ?

Une traduction plus longue que l'original est-elle nécessairement une paraphrase ?

Les traductions à équivalence fonctionnelle sont généralement plus longues que les traductions à équivalence formelle. Elles contiennent des mots et des expressions qui ne figurent pas dans les versions littérales, donc qui ne viennent pas de l'original grec ou hébreu. S'agit-il de paraphrases délayant le texte ?

Avant de conclure, il faudrait vérifier de quelles "adjonctions" il s'agit.

Un premier facteur qui explique l'allongement du texte traduit par rapport au texte original est le "coefficient de dilatation" obligatoire en passant d'une langue dans une autre. C'est même le cas en passant d'une langue européenne à une autre.

En Allemagne, le haut-parleur de la gare annonce : Planmässige Abfahrt : halb fünf. Pour traduire la même expression en français, il faudrait dire : Départ prévu selon l'horaire : seize heure trente. Il faut donc huit mots, pour en traduire quatre. D'autre part, si l'on traduisait littéralement l'heure en disant : demi cinq, personne ne comprendrait parce que les modes d'expression des unités de temps changent d'un pays à l'autre.

Ce coefficient de dilatation est encore plus important en passant d'une langue ancienne à une langue moderne.

"Les bonnes traductions, disent Nida et Taber, ont tendance à être quelque peu plus longues que les originaux...Cela est dû principalement au fait que l'on désire transmettre tout ce qui se trouve dans l'original, donc que l'on soit obligé d'expliciter dans la langue réceptrice ce qui pouvait fort bien rester implicite dans la langue-source puisque les premiers récepteurs disposaient de tout l'arrière-plan nécessaire pour comprendre le contexte de cette communication." (69 pp. 163-164) La traduction d'un texte ancien doit transmettre au lecteur moderne les mêmes informations que le texte ancien transmettait à ses lecteurs-ni plus ni moins. Or, les contemporains de l'auteur disposaient d'un certain nombre d'informations qui échappent au lecteur de notre temps. Tous les Juifs savaient que seuls les prêtres pouvaient entrer à l'intérieur du Temple ; lorsqu'il est question de croyants qui se réunissaient "dans le Temple," ils comprenaient qu'il s'agissait de la cour du Temple. Pour nous, "dans le Temple" évoque : à l'intérieur d'un édifice cultuel-donc : évoque une fausse représentation. Pour l'éviter, il faut ajouter les mots "la cour du" à Temple. Ce n'est pas une paraphrase, mais une information indispensable, implicite dans l'esprit de l'auteur. Il en est de même du complément : la province d' devant le mot Asie, car, pour nous, l'Asie est un continent bien plus vaste que la province romaine qui portait ce nom au 1er siècle.

Lorsqu'on a assigné leur tâche aux traducteurs de la King James (qui devait seulement être une révision), on leur a demandé de mettre en italique les mots qu'ils ajouteraient au texte original. C'était une concession reconnaissant qu'il est impossible de traduire sans développer par endroits le

texte hébreu ou grec. Cependant, dans l'usage habituel, les mots en italique sont ceux sur lesquels on veut attirer l'attention, car on les juge plus importants que les autres pour la compréhension de l'ensemble. Cette manière de faire induit donc en erreur. Nous reviendrons plus en détail sur cette question "implicite-explicite" au chapitre 8.

4. Sens propre ou sens figuré ?

Lorsqu'un mot est employé au sens figuré dans l'original, le traducteur doit toujours se demander si le terme correspondant peut aussi l'être dans la langue d'arrivée. Il ne faut pas demander au lecteur de décider s'il faut prendre une expression au sens propre ou au sens figuré. Généralement, il n'a pas les éléments nécessaires en main, alors que le traducteur, qui doit avoir fait l'exégèse du texte avant de le traduire, est beaucoup mieux outillé que lui et peut lui éviter, non seulement des casse-tête inutiles, mais des interprétations qui ne sont jamais venues dans l'esprit de l'auteur inspiré. Le traducteur doit donc suggérer le sens figuré d'une expression lorsque

- la traduction littérale donne un faux sens,
- obscurcit le sens,
- suggère plusieurs sens non compris dans les intentions de l'auteur.

Faut-il prendre, par exemple, l'expression : "sonner de la trompette devant soi" (lorsqu'on donne l'aumône ; Matthieu 6.2) au sens propre ou au sens figuré ? Certains exégètes prétendent que les pharisiens se faisaient précéder d'un homme qui sonnait du clairon pour rassembler les mendiants auxquels, ensuite, ils faisaient l'aumône. Lenski, par contre, dit que "des recherches diligentes n'ont pas permis de vérifier cette tradition et que, dans les synagogues, on ne se servait pas de trompette. Donc l'expression est à prendre au sens figuré. Nous dirions : 'Ne le publiez pas'". La BS a traduit : "Si tu donnes quelque chose aux pauvres, ne le claironne pas partout," ce qui retient à la fois la métaphore du clairon et le sens figuré que cette expression a prise en français.

Quelques règles élémentaires d'interprétation

Avant de traduire un texte, le traducteur doit essayer de le comprendre, il

doit donc l'interpréter pour pouvoir traduire ensuite ce qu'il a compris. Quelles règles a-t-il à sa disposition pour interpréter le texte hébreu ou grec ? Les règles classiques de toute herméneutique c'est-à-dire des règles générales, valables pour tous les textes anciens, des règles particulières à la Bible et des règles relatives aux différents genres littéraires que nous trouvons dans les Écritures. Ces règles sont très semblables à celles que le lecteur d'une traduction doit appliquer pour comprendre le texte biblique.

- S'assurer un texte fiable. Le traducteur contemporain travaille sur une édition critique de l'Ancien Testament hébreu et du Nouveau Testament grec. Cela signifie qu'il a à sa disposition le choix des variantes les plus plausibles retenues par l'éditeur de cet instrument de travail. Il est donc bien mieux équipé que ses prédécesseurs, puisque ces variantes ont été relevées et triées dans des milliers de manuscrits, dont un certain nombre ont été découverts à une époque relativement récente. De plus, il bénéficie des travaux de tous les spécialistes de la critique textuelle qui ont analysé ces variantes, les ont classées par ordre de plausibilité décroissante et ont retenu dans le texte hébreu ou grec de leur édition celles qui leur semblaient les plus probables. Tous ces efforts nous assurent un texte fiable, dont l'identité avec l'original peut être assurée à plus de 99%, beaucoup plus sûr que celui de n'importe quel auteur ancien. Nous reviendrons plus en détail sur cette question du texte de base dans le chapitre suivant.
  Le lecteur a, de plus, la possibilité de consulter différentes traductions et peut ainsi s'approcher de l'original par la voie "indirecte" - qui est parfois plus sûre que la voie directe lorsque ses connaissances de l'hébreu et du grec sont élémentaires.
- Observer le texte : Le traducteur se posera, bien sûr, les six questions classiques pour identifier l'auteur et les circonstances dans lesquelles est né ce texte : Qui ? Quoi ? Où? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Nous avons vu, en parlant des réflexions sur la communication, que tous ces éléments avaient leur importance pour comprendre la pensée de l'auteur et le message qu'il a voulu transmettre. Dans les récits parallèles (Rois-Chroniques, évangiles synoptiques), cette observation sera particulièrement importante, car il s'agit d'utiliser les mêmes mots et expressions lorsque l'original est identique, et des mots et expressions différents lorsque les auteurs ont varié leur formulation. Ce sont ces

mêmes questions que se posera le lecteur de la traduction.
- Poser des questions d'interprétation : "Que signifiait ce mot ou cette expression dans l'esprit de l'auteur et dans celui des premiers auditeurs ou lecteurs de ce texte ?" Cette question lui évitera de transférer simplement des mots d'une langue dans une autre. "Est-ce que l'auteur emploie ce même mot ou cette expression ailleurs ? Est-ce que le contexte des autres emplois éclaire le sens qu'il leur donnait ? Pourquoi écrit-il cela et emploie-t-il tel mot plutôt qu'un autre ? Quel mot français a actuellement les mêmes connotations que le mot original avait pour les contemporains de l'auteur ?"

Préciser le sens des mots

Nous avons vu que les mots hébreux et grecs pouvaient avoir toute une gamme de significations diverses suivant le contexte dans lequel ils étaient employés. Celui qui fait une traduction littérale ou concordante ne se préoccupe pas de ces différents sens, laissant ce travail au lecteur. Mais un traducteur responsable, qui veut faire passer et comprendre l message que l'auteur a voulu transmettre, cherchera le mot le plus approprié dans sa langue pour rendre la nuance que le mot original a dans son contexte. Cela ne dispensera pas le lecteur de chercher le sens exact du mot-par exemple, dans un dictionnaire biblique-mais lui évitera de s'égarer dans des voies sans issue et des contresens.

Que signifie, par exemple, le mot "faible" pour le lecteur moderne ? C'est quelqu'un qui n'a pas beaucoup de forces physiques, ou, éventuellement, dans un sens figuré : qui est faible devant la tentation. S'il applique ce sens au mot employé dans les versions littérales dans Romains 14, il est condamné à ne rien comprendre au raisonnement de Paul. La "faiblesse" de ces frères n'avait rien à voir avec un affaiblissement dû à leur préférence pour un régime végétarien. La traduction "mal affermi dans la foi" - qui, selon la définition qu'en donnent certains est une paraphrase-donne à cette expression un sens qui correspond plus exactement à la pensée de Paul dans ce chapitre.

Que dit au lecteur moderne l'expression "vos entrailles se sont rétrécies" (2 Corinthiens 6.12 LSG)? L'apôtre voulait-il dire aux Corinthiens qu'ils souffraient d'occlusion intestinale ? Le véritable sens de cette expression apparaît bien mieux dans les versions à équivalence fonctionnelle : "vous

nous avez fermé votre cœur" (BFC), "vous faites preuve d'étroitesse dans vos sentiments" (BS).

Quelle torture raffinée peut-on imaginer de la part d'un chrétien qui "ferme ses entrailles" à un frère (1 Jean 3.17 LSG). Lui fermer "son cœur" n'est pas moins métaphorique mais est certainement plus acceptable en français, même s'il s'agit d'une traduction non littérale.

Souvent, le signe est mis pour la réalité qu'il représente. Lorsque Abraham dit au mauvais riche : "Ils ont Moïse et les prophètes" (Luc 16.29), il voulait évidemment dire : "ils ont les écrits de Moïse et des prophètes" (cf. Luc 24.27, 2 Corinthiens 3.15). Quand Paul parle de "la circoncision" dans Romains 3.30, il faut traduire : "les circoncis" ou mieux : "les Juifs". "L'épée ne traversera plus votre territoire" (Le 26.6) signifie que la guerre n'y sévira plus. Est-ce le vin qui est moqueur, plein d'insolence, et l'alcool rempli de tapage, ou celui qui en boit ? La BFC a traduit : "Le vin rend l'homme arrogant et les liqueurs fortes l'incitent au tapage" (Proverbes 20.1).

Dans la synecdoque, la partie représente le tout-ou le tout la partie. Lorsque Jacob dit à Ruben que s'il arrivait malheur à Benjamin, "vous ferez descendre mes cheveux blancs avec tristesse dans la tombe" (Genèse 42.38), il ne pensait évidemment pas que ses cheveux seuls y descendraient. Le sens de l'expression est celui que la BS a rendu ainsi : "S'il lui arrivait malheur au cours de votre voyage, vous me feriez mourir de douleur à mon grand âge".

Quand l'Éternel promet : "Ma face ira devant toi," il voulait dire en fait : "Je te précéderai". Quand les femmes de Jérusalem se sont écrié : "Heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles qui t'ont allaité!" (Luc 11.27, LSG), elles diraient aujourd'hui : "Heureuse la femme qui t'a mis au monde et qui t'a allaité" (BS). L'âme est souvent mise pour la personne (Esaïe 26.9, Psaumes 19.8, Marc 3.4, Luc 12.19) et peut se remplacer par je ou soi-même ; dire en son cœur (Genèse 17.17, 1 Rois 12.26, Psaumes 10.6,11, 1 Corinthiens 7.37, Apocalypse 18.7), c'est se dire en soi-même (ou : intérieurement).

Il y a évidemment une perte, au niveau poétique, si l'on réduit le langage imagé à une formule facilement compréhensible. C'est pourquoi, pour toutes ces images, le traducteur se demandera toujours : Est-ce que le lecteur pour lequel je traduis est capable de comprendre le sens de l'image ? D'où la question primordiale avant de commencer une traduction : Pour quel public est-ce que nous traduisons ? Plus le niveau de culture-et de culture biblique-

du public-cible est bas, plus les images devront être "démétaphorisées," c'est-à-dire remplacées par des expressions non imagées correspondant à la manière habituelle de s'exprimer dans le langage courant des lecteurs visés. Avec un public d'un niveau littéraire plus élevé ou une connaissance biblique plus poussée, on peut s'orienter vers une version plus littérale. C'est la raison pour laquelle la BS a gardé certaines images que la BFC a remplacé par des expressions plus directement compréhensibles (cf. Proverbes 20.1).

L'un de ces contresens qui a embarrassé bien des lecteurs de la Bible - et dont on a tiré toutes sortes de conclusions contredisant d'autres versets - est cette parole de Paul dans 1 Corinthiens 7.14 : "Vos enfants sont saints". Est-ce que cela voulait dire qu'ils étaient baptisés, comme le prétend le pasteur Barilier ? Mais alors le conjoint non croyant l'était aussi puisque lui aussi est déclaré sanctifié par la femme croyante. Ou bien : qu'ils ont été admis dans l'alliance de grâce ? Alors le conjoint l'était également.

Pour traduire correctement ce verset, il faut le replacer dans son contexte. C'est le sens du mot saint qu'il faut préciser d'abord d'après le contexte. Le sens habituel du mot est "mis à part pour un usage sacré, consacré". Mais ici l'expression ne peut pas signifier que le conjoint non croyant devient saint, c'est-à-dire chrétien ni qu'il a été sanctifié, c'est-à-dire consacré à Dieu par une femme chrétienne. Certains ont pensé qu'il sera graduellement plus favorable au christianisme en observant sa femme chrétienne, ou qu'il pourra plus facilement devenir chrétien. Mais est-ce cela que l'apôtre voulait dire ? Le sens du mot sanctifié est limité ici par le contexte. Lorsqu' une pensée sort du cadre habituel des pensées bibliques qui nous sont familières, il faut, moins encore que d'autres, l'isoler de son contexte.

Qu'est-ce que Paul veut démontrer dans ce passage ? Il le dit au verset 12 : "Si un frère chrétien est marié avec une femme non croyante et qu'elle consente à rester avec lui, qu'il ne divorce pas." Même conseil donné au verset 13 à la femme chrétienne qui a un mari non croyant. Le verset 14 commence par car : Paul va donc indiquer une raison pour laquelle le croyant ne doit pas divorcer. "Les chrétiens de Corinthe étaient sans aucun doute familiers avec l'enseignement des rabbins juifs : 'Celui qui épouse une femme non juive, disaient-ils, ou une servante, n'est pas vraiment marié' et 'un fils né d'une femme non juive n'est pas un fils'. De plus, ils devaient connaître Néhémie 13.23-27 et Ez 10.17 dont ils pouvaient déduire qu'un mariage 'mixte' était impur aux yeux de Dieu, donc, un chrétien aurait le devoir de divorcer ou

de quitter son partenaire non croyant" (T. E. Watson, 70 p.40). C'est pour s'opposer à ces idées que Paul écrit : par le mariage, ils sont devenus une seule chair, ils sont indissolublement liés par une ordonnance de Dieu. Si ce n'était pas le cas, leurs enfants devraient être considérés comme illégitimes et impurs. Puisque telle n'est pas la situation, les deux peuvent donc continuer à rester ensemble. C'était l'interprétation de Calvin, de Bèze et de Doddridge.

"Si les deux se séparaient, les enfants d'une telle union devraient être considérés comme illégitimes ou impurs". Puisque les destinataires "ne peuvent pas croire que leurs enfants sont souillés, et qu'ils portent la honte et la disgrâce attachées à des enfants illégitimes, il faut donc rester unis" (Barnes Comm. 1 Corinthiens p.117). Si la séparation devait avoir lieu, cela signifierait que le mariage était impropre et par conséquent que les enfants seraient impurs. "La supposition que ce passage signifie que les enfants seraient considérés comme illégitimes si une séparation des parents avait lieu s'accorde avec tout le contexte et le but de l'argumentation. Si le mariage avait été contraire à la loi, tous les enfants nés de ce mariage seraient donc illégitimes...Impur a ici le sens d'illégitime." (Id.)

"L'apôtre, dit avec raison F. Baudraz, s'exprime à la manière des Juifs : la sainteté est l'état de non-impureté..." (65 p.61). C'est la ligne de pensée qu'a suivie aussi le Père Allo dans son Commentaire : "On ne peut interpréter cette sanctification en un sens 'magique', d'après lequel 'la sainteté, c'est-à-dire la pureté, possède ici une force magique communicable par contact, comme dans la religion juive et la religion grecque commune' (Williger, Hagios p.88); pareilles idées sont totalement étrangères au Nouveau Testament. Reste donc qu'il s'agisse d'une sainteté externe, c'est-à-dire d'un état de non-impureté, tel que, pour la partie fidèle, l'union à l'infidèle ne puisse être regardée comme une souillure, une profanation du mariage, et que le mariage soit tenu pour légal, honnête, par la communauté. Le point de vue immédiat n'est donc ni éthique, ni mystique, il ne passe pas celui de la légalité... Ainsi en jugent la plupart (des anciens exégètes). (Suivent les opinions de Chrysostome, Jérôme, Augustin, Thomas d'Aquin...). Pour eux tous, ce passage signifie que le conjoint fidèle ne perd pas sa 'sainteté' par l'union avec l'infidèle, et que la communauté doit donc tenir celle-ci pour légale" (Première épître aux Corinthiens, Paris 1934). Ce sens de "légal, légitime" est celui que le mot avait dans le Talmud.

Ce sont ces différentes raisons qui nous ont amenés à traduire ce verset de

la manière suivante dans la BS: "Car du fait de son union avec sa femme, le mari non croyant est bien un mari légitime, et de même, du fait de son union avec son mari chrétien, la femme non croyante est bien une épouse légitime. Autrement, leurs enfants seraient des enfants naturels, alors qu'en réalité ils sont légitimes."

Comprendre les expressions bibliques

Les figures de langage posent un problème particulier à la traduction.

Certaines images bibliques sont facilement traduisible telles quelles. Le français, comme l'hébreu, parle du "cœur" pour désigner le centre des émotions et des sentiments ; mais l'hébreu utilise d'autres organes de notre corps pour le même usage : les entrailles, le foie, les reins-ce que ne fait pas le français. Si l'on traduit ces expressions littéralement, on obtient des figures de langage incongrues.

L'hendiadys exprime une seule idée à l'aide de deux mots joints par et. En français, une telle expression évoque deux idées distinctes. Dire que "l'Éternel fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu" (Genèse 19.24) fait penser qu'il y a fait tomber du soufre et du feu, alors qu'en réalité c'est "une pluie de soufre enflammé par un feu qui venait du ciel, de l'Éternel" qu'il a répandu sur ces villes. Les auteurs du Nouveau Testament ont souvent utilisé cette figure de langage qui, traduite littéralement, oriente vers une fausse compréhension. Paul n'a pas reçu de Dieu "la grâce et l'apostolat" (Romains 1.5) mais "la grâce d'être apôtre," l'Église n'est pas édifiée "sur le fondement des apôtres et des prophètes" (Éphésiens 2.20) comme s'il s'agissait de deux fondements distincts (alors que Paul dit ailleurs que "nul ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà en place, c'est-à-dire Jésus-Christ"), (1 Corinthiens 3.11), mais sur "le fondement posé par les apôtres, ses porte-parole (ses "prophètes")".

Beaucoup d'exégètes soupçonnent aussi 1 Timothée 2.12 d'être un hendiadys, c'est-à-dire qu'il ne faudrait pas traduire : "Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de prendre autorité sur l'homme," mais : "en prenant autorité sur l'homme" (et même, si l'on voulait tenir compte des connotations du mot rare authentein employé ici, il faudrait traduire : "en prenant une autorité dominatrice sur l'homme"; voir A. K. :La femme dans l'Église pp. 167-170).

Les euphémismes sont des expressions utilisées pour adoucir une autre dont le sens serait trop saint, trop cru ou trop choquant. Chaque culture a ses euphémismes pour éviter de parler de certaines réalités de la vie. La traduction littérale de ces euphémismes n'aide pas toujours l'étranger. Je me souviens d'un congrès en Amérique où, écrasé de fatigue, je cherchais un endroit pour me reposer. Je découvris avec plaisir un panneau indiquant restrooms (litt.: chambres de repos) - pour m'apercevoir qu'il s'agissait de ce que, par un autre euphémisme, nous appelons "toilettes". La Bible emploie des euphémismes pour désigner Dieu, dont il ne fallait pas prononcer le nom (le Saint, le Béni, le Tout-Puissant) ou bien on parlait du ciel ("J'ai péché contre le ciel et contre toi" Lc 15.18).

Tout ce qui se rapporte à la mort ou à la sexualité est généralement exprimé par un euphémisme : "Jésus rendit l'esprit" (Matthieu 27.50), "Etienne, après avoir dit cela, s'endormit" (Actes 7.60). "Se coucher avec ses pères" était l'un des euphémismes utilisés pour parler de la mort, avec une nuance contenue dans l'expression que nous avons utilisée pour la traduire : "rejoindre ses ancêtres décédés". Pour la relation sexuelle, elle parle de connaître sa femme (Genèse 4.1, Matthieu 1.24-25), ou de "toucher une femme" (1 Corinthiens 7.1), de découvrir sa nudité (Le 18.6-19); pour les règles : "ce qu'ont les femmes" (Genèse 18.11) ou "ce qui est ordinaire aux femmes" (Genèse 31.35). Satisfaire un besoin naturel (euphémisme français) se disait "se couvrir les pieds" (1 Samuel 24.4).

Pour traduire les euphémismes, il faut être très attentif à la sensibilité de la langue destinataire. Très souvent, elle emploie aussi des euphémismes pour les mêmes réalités, mais ils sont différents. Il s'agit de trouver ceux qui conviennent sans choquer inutilement, mais aussi sans orienter sur une fausse piste.

Comprendre la phrase

C'est le travail principal du traducteur. Nous verrons dans un chapitre suivant comment se fait cette compréhension à partir des noyaux de pensée sous-jacents à la formulation caractéristique de chaque langue.

"Les mots ont une signification dans un contexte" (Bruce Waltke). Ferdinand de Saussure, appelé le "père de la linguistique moderne" comparait le langage à un jeu d'échecs : la valeur de chaque pion dépend non seulement

de sa valeur propre et de sa place, mais aussi de la place des autres pions. Chaque fois qu'un joueur déplace l'un de ses pions, cela affecte tous les autres sur l'échiquier et change leur valeur. La signification d'un mot dépend de l'ensemble des autres mots de la phrase. La phrase : "Le ténor a chanté juste" a un certain sens, mais si j'ajoute "avant le sermon," le début de la phrase prend un sens totalement différent. Tout le monde sait ce que signifie le mot mouche ; mais ce mot n'a plus du tout le même sens dans les expressions : "Prendre la mouche," "faire mouche" ou "pattes de mouches". C'est pourquoi il est important de décider si l'on veut traduire les mots ou le sens de l'ensemble d'une phrase.

J. C. Margot utilise une autre image pour montrer que les mots ne prennent de sens que par leur contexte : en examinant une mosaïque, on voit qu'elle est formée de petites pierres ayant des couleurs diverses. Si l'on considère ces pierres isolément, tout ce que l'on peut en dire, c'est qu'elles sont noires, blanches, rouges, vertes, etc., mais sans avoir une signification particulière ; ce qui leur donne un sens, c'est la façon dont l'artiste les a disposées les unes par rapport aux autres pour représenter la scène qu'il avait en vue. De même, pris isolément, les mots ont chacun une certaine 'couleur', ils évoquent les diverses acceptions que mentionne le dictionnaire à leur sujet, mais sans que l'on puisse anticiper sur le rôle qu'ils sont appelés à jouer dans tel ou tel message. En effet, seule la façon dont on les dispose les uns par rapport aux autres ou, plus précisément, la structure du texte composé par un auteur, est à même d'opérer un tri dans leurs acceptions pour qu'ils deviennent ensemble le support d'un message précis." "Il est (donc) essentiel de prendre conscience de cette vérité admise par tous les linguistes : c'est la position d'un mot par rapport à son contexte soit syntaxique, soit sémantique, qui détermine l'acception dans laquelle ce mot doit être pris."

Un passage dont la traduction varie considérablement d'une version à l'autre est 1 Corinthiens 7.36-37. S'agit-il de marier sa fille ou d'épouser sa fiancée ? ou encore de rester ou non célibataire ? Telles sont les trois options entre lesquelles se partagent les traductions.

Segond traduit : "Si quelqu'un regarde comme déshonorant pour sa fille de dépasser l'âge nubile, et comme nécessaire de la marier, qu'il fasse ce qu'il veut, il ne pèche point. Mais celui qui a pris une ferme résolution, sans contrainte et avec l'exercice de sa propre volonté, et qui a décidé en son cœur de garder sa fille vierge, celui-là fait bien. Ainsi, celui qui marie sa fille fait

bien, et celui qui ne la marie pas fait mieux.".

Darby rend ce passage de la manière suivante : "Si quelqu'un estime qu'il agit de manière inconvenante à l'égard de sa virginité, et qu'elle ait passé la fleur de son âge, et qu'il faut que cela soit ainsi, qu'il fasse ce qu'il veut : il ne pèche pas-qu'ils se marient. Mais celui qui tient ferme dans son cœur, et qui n'est pas sous l'empire de la nécessité, mais qui est maître de sa propre volonté et a décidé dans son cœur de garder sa propre virginité, fait bien. Ainsi, et celui qui se marie fait bien, et celui qui ne se marie pas fait mieux." Pour virginité, Darby met en note : ou : sa vierge. C'est dans ce sens que vont les versions modernes comme la BFC et la BS, qui traduit ainsi : "Mais si un fiancé craint de mal se comporter envers sa fiancée, à cause de ses ardents désirs, et pense que les choses doivent suivre leur cours normal, qu'il fasse ce qui lui semble bon : il ne commet pas de faute. Que ces fiancés se marient donc ! Si un fiancé a pris en lui-même une ferme résolution, sans y être contraint, mais dans la pleine possession de sa volonté, si la décision qu'il a ainsi prise en lui-même est de rester célibataire, il fera bien. En somme, celui qui épouse sa fiancée fait bien, et celui qui ne se marie pas fera encore mieux." En note : "L'interprétation de ce verset est difficile. Certains pensent que Paul traite de la responsabilité d'un père à l'égard de sa fille et proposent cette traduction : Mais si quelqu'un juge manquer aux convenances envers sa fille parce qu'elle a passé l'âge et qu'il est de son devoir d'agir ainsi, qu'il fasse ce qu'il veut ; il ne commet pas de faute : qu'on se marie."

Tous les interprètes s'accordent à reconnaître que ces versets "présentent un nombre extraordinaire de difficultés d'ordre lexicographique, grammatical et exégétique. Ils sont parmi les plus ardus de cette épître et des autres" (P. Allo). Leon Morris le confirme et dit qu'"aucune explication n'est libre de difficultés". F.F. Bruce dit à ce sujet : "Nous sommes désavantagés ici en comparaison des Corinthiens. Ils savaient de quoi l'apôtre parlait, puisque ce sont eux qui lui ont posé la question à laquelle il commence à répondre au verset 25. Mais nous, nous sommes comme des gens qui écoutent ce qui se dit à l'une des extrémités d'une conversation téléphonique, nous avons à deviner ce qui est dit à l'autre bout du fil pour reconstruire la situation."

Les commentateurs se partagent essentiellement entre l'interprétation que la BS a mise dans le texte et celle qu'elle reproduit en note. La troisième option a été avancée par certains exégètes et traducteurs : c'est celle que suggère Darby et qui a été transcrite ainsi par PV: "36Si quelqu'un pense qu'il

y a trop d'inconvénients à rester célibataire, si ses désirs le subjuguent et qu'il s'estime déshonoré en dépassant seul la fleur de l'âge, qu'il suive l'inclination de son cœur et fasse ce qui lui semble bon : il ne pèche pas. Que ces gens-là se marient donc ! Mais, d'un autre côté, si quelqu'un se sent libre de toute contrainte extérieure et qu'il est arrivé en son for intérieur à la ferme décision de rester célibataire, il fait bien. En somme, celui qui se marie fait bien et celui qui renonce au mariage fait mieux encore." C'est aussi l'interprétation de la version de Mülheim.

Comment est-il possible d'arriver à des interprétations si divergentes ? Le mot sensible dans ce texte est celui de parthenos (vierge). Il peut être indifféremment masculin ou féminin (voir v.25, 28, Ap 14.4); il peut aussi avoir un sens neutre (A. Bailly : Dictionnaire grec-français p.667). On peut donc traduire garder sa vierge par garder sa fille (vierge) c'est-à-dire ne pas la marier, ou garder sa fiancée (vierge) c'est-à-dire ne pas l'épouser, ou garder sa virginité, c'est-à-dire rester célibataire. Cette troisième option, cependant, qui s'accorderait bien avec le contexte et s'inscrirait le mieux dans la situation actuelle, n'est généralement pas retenue par les exégètes (sauf W. Barclay). Restent donc les deux premières ; les anciens commentaires penchent pour la première solution : le père qui marie sa fille (qui était celle de S. Jean Chrysostome), les nouveaux pour la deuxième. Le traducteur devra se décider pour l'une ou l'autre interprétation avant de rédiger son texte.

Dans son commentaire de 1 Corinthiens, Chr. Senft résume ainsi les arguments contre la première interprétation, celle du père qui marie sa fille : "1. Jusqu'ici Paul s'adresse aux partenaires d'un éventuel mariage ; peut-il introduire le père par un simple tis ? 2. Pourquoi ce père, qui a résolu d'imposer le célibat à sa fille, a-t-il subitement le sentiment d'une "conduite indécente" envers elle, quand elle est huperakmos, c'est-à-dire (comme il faut alors comprendre) quand elle a dépassé la maturité ? 3. N'est-il pas singulier que Paul loue la fermeté de cœur d'un père qui ne s'impose aucun sacrifice, mais qui persiste à abuser de sa puissance paternelle ? 4. S'il s'agit d'un père et de sa fille, est-il naturel de dire : "Qu'ils se marient"? Le P. Allo masque la difficulté en traduisant : "qu'on se marie"; la Bible de la Pléiade altère le texte : "Qu'il la marie" (1 Corinthiens Delachaux 1979, p.108). Autres objections : "sa propre vierge" est une expression curieuse pour "sa fille" (L. Morris, qui opte pour l'autre solution); huperakmos peut signifier "audelà de la maturité," mais le sens habituel du mot est : trop passionné (Moffatt : "si sa passion

sexuelle est trop forte," F.F. Bruce : "si ses passions sont trop fortes").

L'idée que le père commettrait un péché en ne mariant pas sa fille est singulière. Elle se comprend mieux s'il s'agit de gens qui auraient fait un voeu de ne pas avoir de relations sexuelles en vivant ensemble et qui auraient peur de pécher en rompant ce voeu. Gordon Fee attire l'attention sur tout ce que Paul dit de l'homme. Quatre fois il répète que cet homme doit agir avec une pleine conviction personnelle :

1. s'il a résolu dans son cœur (kardia),
2. sans pression (anagkè),
3. s'il a autorité sur sa volonté (exousia),
4. s'il a décidé dans son cœur (ke kriken en idia kardia).

Il pouvait donc y avoir des influences extérieures capables de l'amener à une décision contraire à celle qu'il prendrait s'il n'y avait pas de pression, s'il pouvait décider en son cœur avec une pleine autorité sur sa volonté en contrôlant, en maîtrisant ses désirs ("having his desire under control" F.F. Bruce). Cette insistance est vraiment curieuse pour un père qui décide de garder sa fille vierge. Elle se comprend beaucoup mieux s'il s'agit de quelqu'un qui prend la décision de "rester célibataire" (BS). Paul prend toutes ces précautions parce qu'il y avait à Corinthe un courant d'opinion qui prônait le célibat comme supérieur au mariage (1 Corinthiens 7.1).

Dans les versets 32 à 34, Paul a présenté les avantages du célibat comme permettant de mener "une vie bien ordonnée" pour être "attaché au Seigneur sans partage". Il semblait parler à des gens qui ont la liberté de choisir entre le célibat et le mariage, disant par exemple que la jeune fille qui rest célibataire n'a "d'autre souci que les intérêts du Seigneur, pas d'autre désir que de se dévouer à lui corps et esprit" (v.34). Ne serait-ce pas un peu se moquer des gens si, ensuite, l'apôtre donnait au père les pleins droits pour décider à sa place, en laissant la jeune fille complètement en-dehors de la question ? Ne serait-ce pas une manière de contrevenir à l'exhortation qu'il adresse aux Colossiens : "Pères, n'exaspérez pas vos enfants" (3.21).

L'idée de "fiancés spirituels" a légitimement de quoi nous hérisser. Pourtant, cette habitude existait bien dans l'Église ancienne. Hermas en parle-élogieusement-dans son Pasteur (Sim. IV, 11). Elle fut finalement interdite par l'Église "à cause des abus de plus en plus fréquents qu'elle entraînait" (J.

Hering, 1 Corinthiens Delachaux 59 p. 61). Il semble que cela ait correspondu aussi à certaines habitudes dans le monde païen. G. Fee cite l'exemple de Callisthène qui demande à un père la main de sa fille et lui promet de "ne pas la toucher jusqu'à ce qu'elle le désire elle-même". Rétroactivement, il dit au père : "J'ai gardé ta fille vierge" en utilisant la même formule que l'apôtre Paul ici.

Nous nous demandons bien sûr : Pourquoi l'apôtre n'a-t-il pas réagi contre cette habitude ? Mais, au fond, y avait-il là une situation de péché (il y en avait déjà tant contre lesquels il a été obligé de réagir dans cette lettre)? Si ces jeunes se comportaient en toute pureté comme des fiancés, rien à redire. S'ils ne pouvaient plus maintenir ce statut : "Qu'ils se marient". Rien à redire non plus. Ces versets gardent leur valeur au 20ème siècle dans cette option (contrairement à l'autre, qui fait accuser le christianisme d'encourager le paternalisme autoritaire) : après tout, c'est le conseil que nous donnons à tous les fiancés : restez purs pendant toutes les fiançailles (j'en ai connus qui sont restés fiancés-et purs-pendant 7 ans). Mais si vous sentez que "vos passions sont trop fortes" (hyperakmos), avancez la date de votre mariage : "mieux vaut se marier que de se consumer en désirs insatisfaits" (v.9).

Replacer la phrase dans son contexte immédiat

C'est l'une des règles fondamentales de l'herméneutique : tenir compte du contexte immédiat, de celui du livre entier dans lequel se trouve la phrase et de l'ensemble des écrits du même auteur. Il s'agit, en premier lieu, d'écarter des faux-sens contraires au contexte immédiat du passage.

Prenons un verset qui a passablement embarrassé les exégètes : "Autrement que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts ?" (1 Corinthiens 15.29). Il y a deux siècles, Bengel prétendait que le simple catalogue des différentes interprétations de ce verset constituerait à lui seul le sujet d'une thèse. Depuis lors, beaucoup de nouvelles propositions ont été lancées sur le marché théologique et des thèses ont effectivement été écrites sur ce sujet (voir G. Fee 1 Corinthians p. 763). Les commentateurs ont dénombré plus de quarante interprétations différentes de ce verset.

Le sens le plus immédiat du texte suggère l'idée qu'il aurait existé à Corinthe des baptêmes "vicaires" en faveur de personnes décédées qui n'ont pas pu être baptisées. L'apôtre ferait allusion à cette pratique, sans

l'approuver ni la désapprouver, prenant les Corinthiens à partie par un argument ad hominem : pourquoi vous faites-vous baptiser pour des morts si de toute façon ces morts ne peuvent pas ressusciter ?

L'argument serait à la rigueur valable si cette pratique avait effectivement existé. Mais là réside la première difficulté de cette solution : nous n'avons aucun témoignage, ni biblique, ni historique, qui atteste une telle pratique dans le judaïsme, dans le paganisme ou dans le christianisme orthodoxe des premiers siècles. Certaines sectes hérétiques du 2ème siècle (Marcionites, Cérinthiens) ont pratiqué de tels baptêmes, mais il y a de fortes chances pour que leur pratique soit née d'une fausse interprétation de ce passage plutôt que le contraire, c'est-à-dire plutôt que Paul ait tiré argument d'une fausse pratique.

En effet, les objections à l'interprétation "la plus naturelle" d'un baptême vicaire sont nombreuses :

1. L'idée d'un baptême pour des morts incroyants (comme le font les Mormons) est absolument à écarter. Si Paul avait eu connaissance d'un tel usage, il n'aurait pas pu s'appuyer sur lui sans en dénoncer l'erreur foncière, puisque "d'après Paul, le baptême ne peut être accordé qu'à ceux qui ont déjà la foi" (J. Héring Comment. 1 Co, Delachaux 1959 p.142). Une telle pratique présupposerait une conception "sacramentaliste magique" (G. Fee) de l'efficacité du baptême dont nous n'avons aucune trace au 1er siècle et que Paul n'aurait certainement par entérinée sans objection.
2. La plupart des auteurs pensent à des baptêmes effectués en faveur de chrétiens morts avant d'avoir pu se faire baptiser. Cette idée repose sur la pratique baptismale des 3ème et 4ème siècles où le catéchuménat avant le baptême durait plusieurs années. Mais au temps des apôtres, on baptisait les gens immédiatement après leur conversion (Actes 8.36-38, 16.14-15), pour le geôlier de Philippes, c'était la nuit même où il s'est décidé pour Christ (Actes 16.31-34). Il n'est guère possible de supposer que les Corinthiens aient si vite abandonné les traditions que l'apôtre leur avait transmises ; 1 Corinthiens 11.2 s'y oppose formellement. Mais même si cela avait été le cas, est-il raisonnable que, dans une petite Église comme celle de Corinthe, qui devait compter au plus quelques dizaines de membres, il y ait eu tant de chrétiens morts entre leur

conversion et leur baptême pour que l'apôtre parle de baptême "pour les morts"?

3. Une telle pratique n'est donc guère plausible ; mais même si elle avait existé, pouvons-nous croire que l'apôtre s'y soit référé sans un mot de critique, en ayant au contraire l'air de l'approuver, "lui, qui était si préoccupé du fait que les Corinthiennes retiraient leur voile, aurait toléré une telle déviation sans rien dire ?" (W. de Boor 1 Korinther, Wuppertal 1974 p.273).
4. Plusieurs considérations grammaticales plaident aussi contre cette interprétation. L'apôtre ne dit pas (comme traduisent Segond , Colombe, TOB) : "Que feraient," mais "Que feront"; "c'est un futur logique : que feront-ils lorsqu'ils réaliseront que les morts ne ressuscitent pas ?" (G. Fee). Il ne dit pas non plus : "En quoi cela profitera-t-il aux morts" (s'ils ne ressuscitent pas) mais "Quel résultat obtiendront ceux qui se baptisent pour les morts" (trad. J. Héring). Qu'est-ce que cela leur rapportera, à eux ?

D'autre part, une telle coutume supposait l'idée que le baptême était indispensable pour entrer dans le Royaume de Dieu. Or, les Corinthiens devaient connaître l'histoire du brigand sur la croix auquel Jésus avait promis l'entrée au paradis sans baptême. L'apôtre ne dit pas : "pour des morts" mais "pour les morts," impliquant une pratique générale et non quelques cas isolés.

Ces différentes objections ont amené les exégètes de tous les temps à chercher d'autres explications de cette parole énigmatique. Inutile de faire le recensement de toutes les hypothèses plus ou moins incongrues qui ont été proposées (au-dessus des tombes des morts (Luther), avec l'idée d'être réunis aux morts, de leur prêcher, pour leurs corps bientôt morts...).

Pour comprendre un verset difficile, il faut toujours voir son contexte et le contexte général des Écritures : quels rapprochements on peut trouver dans d'autres textes.

Dans 1 Corinthiens 15.30ss., l'apôtre passe du ils au nous et au je. "Et nous-mêmes, pourquoi affronterions-nous à tous moments des dangers de mort ?" Puis il donne deux exemples de ces dangers de morts : les périls qui lui font voir "journellement la mort en face" (v.31) et le véritable "combat contre des bêtes fauves" qu'il a soutenu à Éphèse (v.32). S'il n'y avait pas de résurrection

après la mort, pourquoi courir de tels risques ? Ne vaudrait-il pas mieux se payer du bon temps dans cette vie, comme dit le proverbe : "Mangeons et buvons car demain nous mourrons" (v.33)? Le contexte parle des risques de perdre la vie, risques que les chrétiens affrontent pour la cause de l'Évangile parce qu'ils sont persuadés qu'il y a une résurrection des morts. Ces risques sont liés aux persécutions qu'ils subissent parce qu'ils sont chrétiens.

Dans les évangiles, Jésus a comparé à un baptême la mort qu'il allait subir comme conséquence de l'opposition de ses contemporains : "Il y a un baptême que je dois recevoir, et quelle angoisse est la mienne, tant que je ne l'ai pas reçu" (Luc 12.50) "Pouvez-vous... passer par le baptême que j'aurai à subir ?" demande-t-il aux deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, venus lui demander de siéger à ses côtés dans le Royaume. A leur réponse affirmative, Jésus leur dit : "Vous subirez en effet le baptême par lequel je vais passer" (Marc 10.38-39).

Tous les exégètes sont d'accord pour voir dans ce baptême une allusion à la mort de la croix. C'est ce que l'on a appelé "le baptême de sang" et l'expression a été appliquée très tôt aux martyrs qui ont été mis à mort à cause de leur attachement au Christ. L'apôtre Jacques a subi très tôt ce baptême que Jésus lui a prédit (Actes 12.2). La tradition rapporte que Jean l'aurait subi sous Trajan vers la fin du 1er siècle. D'autres chrétiens ont dû affronter les mêmes risques. Un certain nombre d'entre eux ont perdu la vie à cause de leur fidélité au Christ (Actes 7.58, 9.1, 14.19). L'apôtre Paul se compare, lui et les autres apôtres, à des "condamnés à mort" (1 Corinthiens 4.9). En parlant des tribulations que les chrétiens ont à endurer, il cite ce verset du Psaumes 44 : "A cause de toi, Seigneur, nous sommes exposés à la mort à longueur de jour. On nous considère comme des moutons destinés à l'abattoir" (Romains 8.36). "Nous qui vivons, écrit-il dans sa deuxième lettre aux Corinthiens, nous portons toujours et en tout lieu, dans notre corps la mort de Jésus... nous sommes exposés à la mort à cause de Jésus" (2 Corinthiens 4.10-11 ; cf. 2 Corinthiens 6.9)

Le contexte immédiat parle donc du risque de mort encouru par les chrétiens et le contexte général du Nouveau Testament associe parfois le mot baptême à la mort due au martyre. "Je ne sais pas à quoi l'apôtre fait allusion dans ce verset 29, disait Locke, mais c'est quelque chose par quoi ceux dont il parle s'exposent au danger de mort". Ce "quelque chose" ne serait-ce pas le baptême lui-même par lequel les chrétiens confessaient leur appartenance à

Christ et leur décision de le suivre quoi qu'il en coûte ?

La traduction qui s'harmonise le mieux avec le contexte immédiat et avec le contexte général des Écritures serait alors : "D'autre part, pourquoi certains se font-ils baptiser au péril de leur vie ?" (BS) c'est-à-dire au risque de mourir, de se trouver sous peu associés aux morts.

Toutes les époques de persécution de l'histoire de l'Église ont, hélas, illustré de pages sanglantes la vérité enseignée ici par l'apôtre. L'historien Carroll estime à 50 millions le nombre des chrétiens qui ont subi le martyre à cause de leur fidélité au baptême des croyants. Pourquoi tous ces gens se sont-ils fait baptiser "pour (se retrouver bientôt parmi) les morts" s'ils ne croyaient pas à une résurrection des morts ? Aujourd'hui encore, dans les pays musulmans et ailleurs, demander le baptême équivaut à signer son arrêt de mort. Tous ces témoins (= martures) attestent la réalité de la résurrection des morts. Ce qu'ils ont représenté symboliquement par le baptême : leur mort comme Christ et avec lui (Romains 6.4) est devenu pour eux une tragique réalité. Mais le deuxième aspect du baptême : leur résurrection comme Christ et avec lui, n'est pas moins réel.

Replacer la phrase dans le contexte général de la pensée de l'auteur

La pensée d'un auteur forme un tout ; si nous la connaissons bien, nous risquons moins de faire des contresens dans l'interprétation d'une phrase difficile dans ses œuvres. Si une traduction d'un passage contredit des déclarations claires d'autres passages du même auteur, elle est certainement fausse. Nous venons déjà d'évoquer cette question avec 1 Corinthiens 15.29.

Dans 1 Timothée 2.15, L. Segond a traduit : "elle (la femme) sera sauvée en devenant mère". Quel que soit le sens de cette phrase énigmatique, cette traduction-là induit à une fausse compréhension de la pensée de Paul, car nulle part ailleurs, la maternité n'est donnée comme condition du salut. Avant de traduire, il faut analyser le sens des mots et de l'ensemble de la phrase : Quel est l'antécédent de elle ? Que veut dire sauvée ici ? De quelle maternité s'agit-il ? Est-ce que la syntaxe de la phrase peut nous fournir une clé d'accès au sens ?

L'apôtre passe sans transition du singulier au pluriel : "elle sera sauvée...si elles persévèrent". Il change donc de sujet. Le premier elle a pour antécédent

Eve dont il est question dans les vv. 13 et 14. Eve sera sauvée en devenant mère, parce que, parmi ses descendants naîtra le Sauveur. C'est ce que Dieu lui a annoncé après sa faute (dont l'apôtre vient de parler) en prédisant au serpent que la descendance de la femme écrasera sa tête (Genèse 3.15). On peut donc traduire la première partie de la phrase : "elle sera sauvée grâce à sa descendance". Puis l'apôtre passe aux femmes dont il a parlé aux vv. 9-10 (et 11-12). Le verbe sauver est sous-entendu, mais en français, il faut le rétablir puisque le sujet est différent : "Quant aux femmes, elles seront sauvées si elles persévèrent dans la foi, dans l'amour et dans une vie sainte en gardant en tout le sens de la mesure." (BS). Une telle formulation est cohérente avec l'ensemble de l'enseignement de Paul ailleurs.

Il en est de même de Tit 3.5 et 1 Pierre 3.21 où les traductions littérales semblent faire dépendre le salut du baptême d'eau : "Il nous a sauvés...par le baptême de la régénération..." "cette eau était une figure du baptême qui n'est pas...et qui maintenant vous sauve, vous aussi...". Dans le premier texte nous remarquons d'abord que le mot baptême ne figure pas dans l'original ; c'est le mot loutron (bain) que l'apôtre emploie. D'autre part, est-ce que le bain est une régénération ou la régénération est-elle comparée à un bain ? Il ne faudrait pas non plus que la deuxième partie de la phrase : " (il nous a sauvés) par le renouvellement du Saint-Esprit" contredise la première ; on est sauvé soit par un rite, soit par une action intérieure de l'Esprit de Dieu. Or, dans toutes les épîtres de Paul, le salut nous est acquis par la foi (Romains 3.21, 5.1, Galates 2.16-21, 5.2) et le Saint-Esprit est donné à ceux qui croient (Galates 3.2, Éphésiens 1.13). On ne peut donc pas faire dire à l'apôtre dans la première partie d'une phrase que l'on est régénéré par le baptême et, dans la deuxième, qu'on est sauvé par la foi. Donc "bain de la régénération" doit dire la même chose que ce que Paul affirme partout ailleurs : le baptême ne constitue pas la régénération, mais celle-ci est comparée à un bain qui nous lave des souillures du péché de notre vie avant la nouvelle naissance. Nous parlons aussi de l'école de la souffrance pour dire que la souffrance est une école. C'est l'ensemble de ces considérations qui nous a fait traduire ce passage ainsi : "Il nous a sauvés parce qu'il a eu pitié de nous, en nous faisant passer par le bain purificateur de la nouvelle naissance, c'est-à-dire en nous renouvelant par le Saint-Esprit."

Le texte de 1 Pierre 3.21 dit explicitement que le déluge était une figure du baptême d'eau. En général, les images de l'ancienne alliance préfigurent des

réalités spirituelles. Donc il pourrait s'agir du baptême du Saint-Esprit qui, effectivement, nous sauve. L'apôtre Pierre précise d'ailleurs que le baptême est "l'engagement d'une bonne conscience envers Dieu" ou "la demande à Dieu d'une bonne conscience". Le salut dont il est question dépend, non du baptême, mais de la mort du Christ pour nous. Pierre en a parlé au v. 18 : "Le Christ lui-même a souffert la mort pour les péchés, une fois pour toutes. Lui, l'innocent, il est mort pour des coupables, afin de vous conduire à Dieu. Il a été mis à mort dans son corps mais il a été ramené à la vie par l'Esprit". Puis, après une parenthèse (vv.19-20) sur cet Esprit par lequel le Christ a déjà prêché autrefois par Noé, il revient à son sujet en raccrochant à ce qu'il a dit au v.18 : "C'est ainsi que vous êtes sauvés maintenant, vous aussi : ces événements préfiguraient le baptême. Celui-ci ne consiste pas à laver les impuretés du corps, mais à s'engager envers Dieu avec une conscience pure."

Contexte historique, géographique et culturel

Le contexte historique, géographique et culturel peut nous aider à mieux comprendre le texte ou le sens de certains termes et à le rendre d'une manière plus conforme à la réalité. Nous avons déjà évoqué cet aspect en parlant des progrès que l'archéologie a fait faire à la traduction.

Conclusion

Dans la Bible, Dieu nous parle pour nous faire comprendre le message qu'il veut nous transmettre. Pour cela, il a utilisé le langage courant du temps où ce message a été transmis pour la première fois oralement ou par écrit. Les auteurs bibliques ont employé, sous la conduite du Saint-Esprit, les mots, la syntaxe, les jeux de mots et tous les procédés rhétoriques et littéraires de l'outil linguistique à leur disposition. Aucune langue différente de celle qu'ils ont employée ne dispose de mots couvrant la même palette de sens, d'expressions idiomatiques similaires et de formes syntaxiques semblables. Cependant, le message divin peut être rendu accessible aux peuples "de toute langue" en utilisant les moyens d'expression propres à ces langues. Cela suppose, de la part des traducteurs, un effort de compréhension préalable du sens du message, c'est-à-dire un travail d'interprétation, puis de transfert du sens dans la langue d'arrivée avec les moyens d'expression (mots, syntaxe, expressions idiomatiques) de cette langue. Pour rester fidèle au sens de

l'original, une traduction ne peut pas se contenter d'un transfert des mots et des formes grammaticales d'une langue dans une autre ; dans les passages difficiles, elle doit souvent restructurer la pensée de l'auteur suivant le génie de la langue réceptrice.

Aussi longtemps qu' elle n'introduit pas des pensées étrangères au texte original ou des informations-explicites ou implicites-non accessibles aux premiers destinataires, elle ne saurait être taxée de "paraphrase" (dans le sens péjoratif du terme).

L'exemple des auteurs bibliques eux-mêmes et des grands traducteurs de tous les temps nous montre que telle est la bonne manière de traduire.

Chapitre 6
Les différentes méthodes de traduction de la Bible

1. Les différentes conceptions de la "bonne traduction"

"Le sens et le but de toute traduction est d'amener les gens par la Parole écrite vers Jésus-comme Philippe et André l'ont fait pour les Grecs qui voulaient voir le Maître." (E.A. Nida, cité par K. Weber p.39). Tout le monde sera sans doute d'accord avec cette affirmation. Mais lorsqu'il s'agit de dire comment faire cette traduction de la Parole de Dieu, les esprits se divisent.

Un certain nombre de personnes ont peut-être encore, de la traduction, la même idée que cette brave chrétienne qui écrivait à une Société biblique : "Je serais si contente de pouvoir aider à la traduction de la Bible. Pourriez-vous m'envoyer un dictionnaire et une grammaire d'une de ces langues primitives et je serais heureuse de consacrer mon temps libre à la traduction du Nouveau Testament."

Les conceptions de la traduction ont beaucoup varié au cours des temps. Selon les époques, on qualifiait une traduction de bonne ou de mauvaise suivant qu'elle se conformait ou non aux normes régnantes. Au temps du romantisme, les traducteurs ont adopté les mêmes principes. Goethe distinguait trois niveaux de traductions : le 1er niveau rend simplement compte des faits, c'est le niveau prosaïque ; au 2ème niveau, on transfère les notions dans les conditions de son pays ; le 3ème niveau, qui était pour lui l'idéal, est celui où l'on renonce aux caractéristiques de son pays et de sa langue pour s'identifier le plus possible à l'original. Schleiermacher a repris le même schéma en appelant le 3ème niveau : Nachbildung (imitation des formes). Pour les romantiques, la forme était primordiale ; ce qui était important, ce n'était pas ce qui était dit, mais comment c'était dit.

Les traducteurs juifs comme Buber, Rosenzweig, E. Fleg et A. Chouraqui sont restés sur cette lancée : il faut avant tout imiter la forme de l'original, le

sens a moins d'importance (Chouraqui dit d'ailleurs que, selon les rabbins, chaque texte biblique a 70 sens ; pour que le lecteur en découvre le plus grand nombre possible, il faut que la traduction reste très ouverte, c'est-à-dire n'impose pas un sens plutôt qu'un autre).

Les exercices scolaires de traduction ont également imposé cette conception de la traduction comme étant la bonne. En effet, le professeur voulait voir si l'élève avait compris le texte original ; or, il pouvait le mieux s'en assurer en retraduisant le texte de l'élève dans la langue de départ. Un défenseur de la traduction biblique orientée vers la forme m'écrivait que le grand avantage de cette sorte de traduction est de permettre de retrouver l'original sous la version. Mais ce genre d'exercice n'est possible qu'à ceux qui connaissent les deux langues, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas besoin de la traduction. L'élève fait sa traduction pour son professeur-ou plutôt : pour avoir une bonne note. On dirait que certains traducteurs de la Bible sont mus par la même motivation : ils veulent que leur traduction soit estimée fidèle par les hellénistes et les hébraïsants. Or, la plupart de ces spécialistes jugeront une traduction en en retraduisant le texte dans la langue originale. Mais ce n'est pas pour eux qu'une traduction est faite, c'est pour ceux qui ne connaissent pas ces langues et qui voudraient cependant comprendre ce qui est écrit.

"La plupart des livres écrits pour ou contre une certaine traduction considèrent uniquement le texte grec et ses problèmes" (B. Sheehan WV p. 1).

2. Première condition d'une bonne traduction : le texte de base

"Pourquoi est-il si important d'avoir un texte de base correct ?" demande B. Sheehan. "Parce que, dans l'Écriture, des arguments importants sont basés sur des mots, des temps de verbes, des phrases...Les mots exacts ont, par conséquent une grande importance." (WV p. 2).

En général, les traductions d'œuvres littéraires n'ont pas à se préoccuper du texte de base : elles utilisent l'édition originale de l'ouvrage à traduire ou la dernière édition revue par l'auteur. Pour la Bible, le cas est différent : nous ne possédons l'original d'aucun des 66 livres bibliques, mais seulement des copies de copies de copies... Peut-être Dieu n'a-t-il pas permis que les

autographes, c'est-à-dire les écrits originaux nous soient conservés parce qu'il connaissait la tendance de l'homme de révérer et même d'adorer des reliques (voir l'histoire du serpent d'airain 2 Rois 18.4, du suaire de Turin et d'autres reliques).

Or, chacun sait qu'il est impossible de faire une copie d'un texte long sans aucune faute. Les copies du texte biblique n'ont pas échappé à cette règle. Les manuscrits en notre possession ont, entre eux, des milliers de variantes provenant de modifications-involontaires ou volontaires-du texte sur lequel ils ont été copiés. Nous avons vu au chapitre 4 pourquoi ces erreurs se sont glissées dans le texte et comment on procède aujourd'hui pour déterminer avec la plus grande probabilité quel devait être le texte original.

Les versions "historiques" ont suivi ce qu'elles appelaient "les textes majoritaires" c'est-à-dire les manuscrits les plus nombreux. Mais il faut savoir que, jusque vers la fin du 19ème siècle, tous ces manuscrits étaient très tardifs (11ème - 15ème siècle). Erasme de Rotterdam a élaboré son texte qualifié plus tard de "texte reçu" - sur ces manuscrits. Depuis la découverte de nombreux parchemins antérieurs, datant, pour certains d'entre eux, du 4ème siècle, de versions anciennes et de papyrus émanant des 2ème et 3ème siècles, on s'est aperçu que ces "textes majoritaires" contenaient un certain nombre d'erreurs. Malgré cela, des gens continuent à considérer le "texte reçu" comme seul valable, disant que Dieu a préservé la Bible sous cette forme. Donc, en français, seule la version dite d'Ostervald serait recevable puisque c'est la révision d'une traduction faite sur le texte reçu au temps de la Réforme.

Puisque les tenants de ces opinions sont assez répandus dans les milieux évangéliques des pays anglophones et qu'ils ont produit une littérature populaire abondante pour répandre leurs idées, D.A. Carson a consacré un ouvrage à l'examen du bien-fondé de ces thèses. Généralement, la défense du texte reçu (TR) se conjugue avec celle de la King James Version de 1611 qui reste la version anglaise la plus connue. C'est pourquoi Carson a intitulé son livre :The King James Version Debate.

Comme les arguments en faveur du TR sont repris par certains auteurs francophones, il nous faut examiner à notre tour ce problème, même si la discussion autour de la célèbre version anglaise ne nous affecte guère. Le problème est cependant similaire dans nos pays où la version Segond reste la plus répandue. Or, rappelons-le :Louis Segond a fait sa traduction avant la

parution du premier Nouveau Testament grec (Westcott et Hort, 1881) qui tenait compte des nouveaux manuscrits découverts, et les révisions ultérieures-sauf celle de la Colombe-n'ont pas apporté de modifications importantes au texte primitif de Segond. Ceux qui s'appuient sur la version dite d'Ostervald qui n'a d'ailleurs jamais traduit la Bible, mais seulement apporté quelques corrections littéraires à des révisions antérieures de la version du 16ème siècle) reprennent purement et simplement les arguments des partisans de la King James Version.

Quels sont les arguments en faveur du "Texte reçu" (TR)?

Pour les comprendre, il faut savoir que les spécialistes de la critique textuelle du Nouveau Testament (à ne pas confondre avec la critique libérale) classent les quelque 5 800 manuscrits existants en 4 familles ou textes-types :

1. Le texte byzantin préservé surtout à Byzance (Constantinople) où l'on continuait à parler le grec. C'est le groupe le plus nombreux dont quelques manuscrits ont servi à élaborer le TR.
2. Le texte occidental répandu essentiellement dans les pays latins.
3. Le texte césaréen élaboré sans doute en Égypte et apporté à Césarée par Origène.
4. Le texte alexandrin compulsé probablement par de savants scribes à Alexandrie.

D.A. Carson examine et réfute les principaux arguments des défenseurs du texte byzantin constituant la base du TR et leur oppose 14 thèses :

1. Il n'existe pas de preuve indubitable de l'existence du texte byzantin avant le milieu du 4ème siècle. Aucun des Pères anté-nicéens (c'est-à-dire vivant avant le Concile de Nicée de 325) ne cite la Bible avec les variantes de ce texte.
2. Le nombre de manuscrits de ce type de texte ne prouve ni son authenticité ni son ancienneté. Cela prouve seulement que, dans la seule région où l'on parlait encore le grec, on a fait davantage de manuscrits grecs que dans les pays latins. Or, tous ces manuscrits sont de même type, ils avaient donc un "ancêtre" commun. Des manuscrits moins nombreux représentant un texte-type différent pouvaient fort bien

provenir d'un "ancêtre" plus ancien, donc plus proche de l'original. Lors de la chute de Constantinople en 1453, beaucoup de savants ont fui vers l'Occident emportant leurs manuscrits. Cet afflux massif de manuscrits antiques de toutes sortes est généralement considéré comme l'une des causes majeures de la Renaissance. Il n'est donc pas étonnant que les manuscrits bibliques que l'on pouvait trouver en Occident au 16ème siècle soient de type byzantin puisqu'ils avaient été apportés par les hommes de Byzance. Mais tous ces manuscrits étaient assez tardifs (95 % d'entre eux dataient au plus tôt du 7ème siècle).

L'uniformité de ce type de texte est due en partie à l'influence de Jean Chrysostome et en partie au contrôle de plus en plus grand exercé par une Église institutionnalisée sur les monastères et les officines où les manuscrits étaient copiés.

Les manuscrits qui nous intéressent le plus sont ceux qui datent des quatre premiers siècles qui, au point de vue numérique ne représentent que 10 à 20 % de l'ensemble, mais qui sont plus proches de la source. Une étude minutieuse des citations bibliques dans les écrits patristiques démontre que les Pères de l'Église n'ont pas utilisé le texte établi au 5ème siècle, que celui-ci n'est donc pas le texte primitif.

3. Le texte byzantin est manifestement un texte "secondaire" où les preuves de remaniements sont plus nombreuses que dans les autres types de textes. G. Fee a relevé dans les évangiles synoptiques de ce texte 38 harmonisations importantes contre une seule dans le texte alexandrin. Or, une harmonisation est une intervention volontaire d'un scribe pour éliminer les différences entre les évangiles en conformant le texte divergent aux autres.
4. Le texte alexandrin-représenté, entre autres, par le Sinaïticus et le Vaticanus-est le meilleur texte-type actuellement connu. On le trouve dans des citations de Pères anté-nicéens et dans des papyrus des 2ème et 3ème siècles (par exemple, le p75 datant des environs de l'an 200 représente ce type de texte).
5. Prétendre que la vérité c'est ce qu'une majorité de croyants des siècles passés a cru est certainement erroné et même dangereux. Cet argument justifierait bien des erreurs doctrinales de "l'Église" de la chrétienté et du présent.
6. L'argument invoquant la providence divine pour la préservation du texte

byzantin est logiquement et théologiquement faux. Car Dieu a aussi préservé les trois autres types de textes. Le texte byzantin n'a été préservé durant un millénaire que dans une aire géographique très restreinte. Dans tout le monde occidental, c'était le règne de la Vulgate-qui représentait le texte occidental. Si la providence divine avait gardé le texte byzantin pur de toute erreur, il ne devrait pas y avoir de variantes entre les manuscrits de ce type-ce qui n'est pas le cas.
Dieu a promis de veiller sur sa Parole (voir Matthieu 5.18, 24.35, Luc 16.17). Mais, demande B. Sheehan, est-ce que cela signifie qu'il a promis que l'Église utiliserait toujours le texte correct ? (WV p. 8). Le texte correct nous a été préservé miraculeusement dans tous les documents qui ont été retrouvés et, par les efforts d'innombrables savants qui se sont penchés sur eux, nous pouvons bénéficier aujourd'hui d'un texte pratiquement équivalent à celui que les premiers chrétiens avaient en mains.

7. Les défenseurs du texte byzantin prétendent qu'il ne peut pas être une compilation, car les auteurs de ce temps-là n'avaient pas de bureau pour faire de tels travaux. C'est faux. Bruce Metzger a démontré que beaucoup écrivaient debout à des tables. Vers l'an 170, Tatien a fait une harmonie des quatre évangiles (le Diatessaron) qui a été une compilation d'au moins quatre manuscrits.
8. Des arguments erronés sont avancés en faveur du TR-des pétitions de principe : "tout ce qui diffère du TR est faux" - ce qu'il faudrait d'abord prouver ; "les versions modernes ont retranché des passages figurant dans le TR" - mais il y a aussi des textes qui manquent dans le TR et qui sont authentiques ; "1 Jean 5.7b-8a (1 Jean 5.7-8) est absent des versions modernes" - il manque aussi dans la Vulgate et dans tous les manuscrits grecs sauf quatre (qui sont probablement tous postérieurs à la 2ème édition du N.T. grec d'Erasme).
Certains additifs du texte reçu au texte authentique soulignent des doctrines bibliques, mais le texte reçu gomme aussi certaines doctrines importantes dans un certain nombre de textes, par exemple, la divinité du Christ. Ainsi Jean 1.18 se lit dans Segond : "Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître". Mais les manuscrits du texte byzantin que Segond a suivis ont masqué un aspect important de ce que le Saint-Esprit a inspiré à Jean : "Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu, le Fils unique qui vit dans

l'intimité du Père, nous l'a révélé." (BS).

9. Il est faux de prétendre que tous les textes non byzantins contiennent des erreurs théologiques. En fait, aucun manuscrit (sauf ceux des Marcionites) n'en contient. La plupart des variantes sont des erreurs involontaires qui n'affectent pas la doctrine, mais, selon la formulation, certaines doctrines sont plus ou moins appuyées. Ainsi sur huit textes relatifs à Jésus-Christ, quatre seulement confirment nettement cette divinité dans la version King James basée sur le TR alors que tous les huit l'appuient dans la NIV fondée sur une étude critique de tous les manuscrits.
10. La King James Version a mis une cinquantaine d'années à être acceptée. Elle s'est surtout imposée sous la pression d'une Église hiérarchisée et autoritaire.
11. Le TR n'est pas l'équivalent exact du texte byzantin car il n'est basé que sur une poignée de manuscrits tardifs de ce type de texte. Or, les meilleurs manuscrits d'une tradition textuelle quelconque contiennent 6 à 10 variantes par chapitre. Le TR n'a donc pu considérer qu'une faible partie de la tradition textuelle byzantine-dont les éditions modernes du texte grec tiennent compte dans son entité (avec les autres traditions textuelles).
12. Il est faux de lier la foi en l'inspiration verbale des Écritures à l'adoption du TR comme le font les protagonistes de ces théories en citant Deutéronome 4.2, Proverbes 30.5-6, Psaumes 119.89, Apocalypse 22.19. "Du moment que Dieu a inspiré la Bible verbalement, disent-ils, il doit aussi l'avoir préservée verbalement". Mais le fait est qu'aucun manuscrit de la tradition byzantine n'est parfaitement identique à un autre de la même tradition. D'autre part, certains passages du TR ne figurent dans aucun manuscrit grec. Par exemple, les derniers versets de l'Apocalypse manquaient dans le seul manuscrit qui contenait ce livre. Cela n'a pas embarrassé Erasme outre mesure : il s'est contenté de retraduire ces versets en grec d'après la Vulgate. En fait, aucun théologien de renom international ayant défendu l'inspiration verbale des Écritures (B. B. Warfield, Carl F. H. Henry, James I. Packer, John W. Wenham, John W. Montgomery...) ne s'est senti obligé de suivre le TR.
13. L'argumentation pour défendre une cause devrait se conformer au principe de "la vérité dans l'amour".
14. L'adoption du TR ne devrait pas constituer un critère d'orthodoxie

(comme certaines Églises qui font de l'adoption de la King James Version une condition d'Admission).(d'après D.A. Carson 79 p. 55-78).

Il est évident qu'une traduction ne peut être exacte que si le texte qu'elle traduit l'est lui-même. "Aucune traduction du N.T. ne peut être meilleure que le texte original qu'elle traduit. C'est pourquoi il est important de savoir quelle édition du texte grec un traducteur a utilisée." (H. Dennett, 65 p. 21).

Nous savons aujourd'hui dans quelles conditions a été réalisé le Nouveau Testament grec connu par la suite sous le nom de Texte reçu. Erasme a disposé de six manuscrits "deux des évangiles, deux des épîtres de Paul, un des Actes et des épîtres catholiques et un-incomplet-de l'Apocalypse. Aucune de ces copies n'était antérieure au 10ème siècle" (Ralph Earle ; Barnard p. 25). L'éditeur catholique Stunica le reprit vertement parce qu'il n'avait pas inclus dans la première édition de son Nouveau Testament grec la variante trinitaire de 1 Jean 5.7b-8a. Il promit de l'insérer dans sa deuxième édition si l'on pouvait lui montrer un manuscrit grec contenant ce passage. Stunica lui fournit ce manuscrit et Erasme a inséré ces versets dans sa 3ème édition (1522). Or, on a découvert depuis lors que ce manuscrit fut confectionné pour la circonstance à Oxford en 1520, un an après la 2ème édition, par un Franciscain nommé Froy (ou Roy) qui avait traduit ces versets du latin en grec (d'après B. Metzger 68 p. 101). Une dizaine d'autres additifs du TR sont dans le même cas que ces deux textes. Ce n'est que bien plus tard que l'on découvrit qu'il avait fait fabriquer un faux pour la circonstance. Les versets ajoutés par le texte reçu au texte authentique comprennent les passages suivants : Matthieu 17.21, 18.11, Matthieu 23.14, Marc 7.16, 9.44,46, 11.26, 15.28, Luc 17.36, 23.17, Jean 5.4, Actes 8.37, 15.34, 24.7, 28.29 ; Romains 16.24 ainsi que l'additif dans 1 Jean 5.7-8a.

Les deux principaux manuscrits d'Erasme dataient des 13ème et 15ème siècles. Robert et Henri Estienne ont quelque peu amélioré le texte d'Erasme d'après une vingtaine de manuscrits, tous de date récente. C'est le texte de 1550 que les Elzévirs ont repris et qu'ils ont publié en 1533 en disant : "Vous avez maintenant le texte reçu par tous que nous publions sans changements ni corruptions".

P. Chapuis disait déjà en 1882 : "Le Texte reçu, malgré sa popularité, est celui qui mérite le moins d'être adopté comme base générale" (82 p. 63) et il

concluait à l'heureuse circonstance de pouvoir disposer de 65 manuscrits majuscules et de 500 minuscules postérieurs au 9[ème] siècle. Combien plus heureux sommes-nous avec près de 6 000 manuscrits à notre disposition !

Les éditions modernes des textes hébreux et grecs élaborés soigneusement d'après tous les manuscrits existants et tous les documents subsidiaires offrent aux traducteurs un texte de base le plus proche possible du texte original. La première condition d'une bonne traduction est donc réalisée. Encore faut-il que le traducteur suive ce texte.

3. Le but de la traduction est de faire comprendre la pensée de l'auteur

Après le retour de l'exil, "tout le peuple s'assembla comme un seul homme sur la place située devant la porte des Eaux...Esdras leur lut dans le livre depuis l'aube jusqu'à midi...Tout le peuple était attentif à la lecture de la Loi...Les lévites lisaient dans la Loi de Dieu et expliquaient au fur et à mesure, de façon posée et distincte, afin que chacun puisse comprendre ce qu'ils avaient lu." (Néhémie 8.1-8 passim). Esdras et les lévites avaient le souci de faire comprendre la Parole de Dieu.

C'est aussi le but de chaque traducteur-ou du moins : cela devrait être son but. "La mission du traducteur consiste à faire lire et comprendre ce qu'on lit." (J. Boyer). "Dans le monde antique, 'interpréter' signifiait à la fois traduire et expliquer" (F. Grant, 61 p. 11). Tyndale voulait que la Bible soit compréhensible même pour le garçon qui laboure.

Si "la foi vient de ce que l'on entend et ce que l'on entend vient de la Parole de Dieu" (Romains 10.17), alors cette Parole doit être présentée aux gens dans un langage qu'ils puissent non seulement comprendre, mais qu'ils ne risquent pas de mal comprendre. Les traducteurs de la King James Version ont précisé dans la préface de leur Bible que leur but était de "sauver des âmes". Or, pour cela, qu'est-ce qui peut être plus utile que de livrer au peuple de Dieu le livre de Dieu dans une langue qu'il puisse comprendre ? Comment les hommes méditeraient-ils ce qu'ils ne comprennent pas ? Et comment comprendront-ils ce qui est gardé scellé dans une langue inconnue ?" Malheureusement, la langue de leur version, comme de beaucoup d'autres versions des temps passés, est devenue un langage "scellé" pour beaucoup

de nos contemporains qui, non seulement ne peuvent pas "méditer" la Parole de Dieu, mais n'ont même pas envie de la lire. Qu'est-ce donc qu'une bonne traduction ?

4. Les caractéristiques d'une bonne traduction

"Les trois caractéristiques d'une bonne traduction sont l'exactitude, la clarté et le naturel. Le traducteur doit rendre le sens exact du message original. La traduction doit être claire et compréhensible. Le but du traducteur est de transmettre un message facile à comprendre. Elle doit aussi être naturelle. A la lecture, on ne devrait pas sentir qu'il s'agit d'une traduction, mais plutôt avoir l'impression qu'il s'agit d'un texte écrit dans un style naturel et usuel" (K. Barnwell p. 21).

Exacte

Une traduction est exacte lorsqu'elle dit exactement ce que l'original disait aux premiers destinataires, sans addition ni soustraction. Si je traduis la phrase : "Jean a frappé Pierre sur la tête" en mettant : "Pierre a été frappé par Jean sur la tête," je fais de la paraphrase dans le sens strict du terme : je n'ajoute aucune information et je n'en retranche aucune. Par contre, si je dis : "Jean a frappé Pierre sur la tête parce qu'il ne l'aime pas," j'émets un jugement qui ne se trouve pas dans l'original : je fais de la mauvaise paraphrase. Il en est de même si je traduis par : "Pierre a été frappé sur la tête": il y a eu soustraction d'information ; ce n'est plus ni une traduction ni une paraphrase légitime.

L'exactitude d'une traduction ne se mesure pas au nombre de mots : La première phrase ci-dessus a 7 mots, la seconde 9 mots, mais les deux sont absolument équivalentes quant au sens. Si je disais : "Jean a été frappé sur la tête. C'est Pierre qui l'a fait," j'aurais encore une équivalence exacte, bien que cette fois-ci la phrase ait 14 mots. Il en est de même de la formulation : "Jean a frappé Pierre. Il l'a frappé sur la tête" (11 mots). La différence entre ces phrases est une structure d'information, comme disent les linguistes, donc une question de style plus ou moins lourd, mais non d'exactitude. "Notre confusion (en matière de traduction), dit E.A. Nida, vient de notre perspective purement quantitative." Nous pensons que la traduction la plus exacte est

celle qui compte le même nombre de mots que l'original (ce qui n'est même pas possible pour une transcription interlinéaire, car certains mots de liaison s'expriment par deux mots en français).

Exacte est un autre mot pour fidèle. Une traduction qui transfère le sens et les dynamiques du texte original doit être considérée comme une traduction fidèle. Transférer le sens signifie qu'elle transmet les informations que le texte original transmettait à ses lecteurs ou ses auditeurs. Le message n'est ni distordu ni changé (bien que la forme puisse l'être); il n'a ni gagné ni perdu de l'information d'une manière inutile. L'expression les dynamiques signifie

(1) que la traduction fait un usage normal des structures linguistiques de la langue réceptrice et que

(2) les destinataires de la traduction comprennent facilement le message. (Beekman-Callow 74 p. 33-34). La fidélité d'une traduction n'est pas une question de mots, ni de syntaxe, mais de sens. Si la phrase française a, pour le lecteur d'aujourd'hui, exactement le même sens que la phrase hébraïque ou grecque, c'est une traduction fidèle ou exacte, quelle que soit sa tournure ou quels que soient les mots employés.

Claire

Clair s'oppose à obscur et ambigu. Dieu a parlé aux hommes pour être compris. Les auteurs bibliques n'avaient rien de commun avec les sybilles grecques qui formulaient leurs oracles en termes ambigus de sorte que, quoi qu'il arrive, elles pouvaient dire qu'elles l'avaient prévu. Rien de tel chez l'apôtre Paul, par exemple, qui pouvait écrire aux Corinthiens :"Ce que nous vous écrivons dans nos lettres ne veut pas dire autre chose que ce que vous pouvez y lire et y comprendre" (2 Corinthiens 1.13). Or, dans beaucoup de passages d'une traduction littérale, le lecteur moyen se demande ce que l'auteur a bien pu vouloir dire. Dans la plupart des cas, cette obscurité n'est pas la faute de l'auteur mais celle du traducteur qui, soit n'a pas saisi le sens du texte primitif, soit n'a pas réussi à le rendre de manière limpide parce qu'il a imité servilement la forme de l'original.

Parmi les règles que E.H. Glassman donne en conclusion de son livre, les trois premières concernent la clarté. Une traduction claire évite l'absence de sens, l'ambiguïté et des formulations qui induisent en erreur.

1ère règle : Éviter l'absence de sens

Dans une version littérale, certaines expressions n'ont aucun sens pour le lecteur moderne. Ceindre les reins de son entendement ne veut rien dire actuellement, car on ne se promène plus dans des tuniques amples qu'il faut d'abord relever et nouer autour des hanches avec une ceinture lorsqu'on veut travailler ou sortir. Pour bien d'autres expressions bibliques, le sens reste caché aux non-initiés. Parfois, le traducteur lui-même hésite entre deux sens possibles. Dans ces cas, au lieu de traduire littéralement par une expression qui ne dit rien, il vaut mieux mettre dans le texte le sens le plus plausible et le-ou les-autres sens possibles en note. On peut aussi indiquer dans la note si la traduction est conjecturale et sur quoi on la fonde (versions anciennes, certains manuscrits, anciens commentaires...).

Mettre dans le texte français "le Paraclet" n'a pas de sens pour le lecteur francophone parce que ce mot n'évoque rien pour lui. Le mot paraklétos peut signifier consolateur, défenseur, avocat, soutien...Il vaut mieux mettre l'un de ces termes dans le texte et indiquer éventuellement les autres en note.

2ème règle : Éviter l'ambiguïté

Une formulation est ambiguë lorsqu'elle peut être comprise de deux ou de trois manières. Parfois, c'est le texte de base qui n'est pas clair pour nous parce que nous n'avons plus les informations dont disposaient les premiers destinataires (ex. 2 Thessaloniciens 2.6-7 "Vous savez ce qui le retient": est-ce l'Église ou l'organisation juridique romaine ? "Celui qui le retient": s'agit-il du Saint-Esprit ou de l'empereur romain ? Les Thessaloniciens savaient, nous pouvons tout au plus supposer). Dans d'autres cas, les exégètes se partagent entre deux ou trois interprétations différentes. Pour laisser à chacun la possibilité d'expliquer le texte à sa façon, certains traducteurs le rendent par des formulations équivoques qui peuvent se comprendre d'une manière ou d'une autre.

Lorsque l'apôtre Pierre dit que les païens qui calomnient les chrétiens doivent être amenés, par la vue de leurs bonnes œuvres à "glorifier Dieu au jour où il les visitera" (1 Pierre 2.12) cela peut se rapporter soit au "jour où il interviendra dans leur vie" soit au "jour où il viendra pour les juger". La BS a mis l'une des interprétations dans le texte, l'autre en note.

Quand Jacques parle de "la fin" de l'épreuve de Job (Jacques 5.11), cela peut

se rapporter à son dénouement ou à son but, le mot fin ayant les deux sens. Le lecteur le comprend mieux si l'on met dans le texte : "ce que le Seigneur a finalement fait en sa faveur" et en note : "autre traduction : quel but le Seigneur se proposait d'atteindre".

Que signifie la phrase que Paul écrit à Philémon "Je lui (à Dieu) demande que la participation à la foi soit efficace pour la cause du Christ, en faisant reconnaître en nous toute espèce de bien" (Philémon 6). S'agit-il du "bien que nous t'aurons amené à faire pour le Christ" (BS texte) ou des "biens que nous avons dans notre vie avec le Christ" (BFC, BS note)?

Certaines versions traduisent : "Il faut que le laboureur travaille avant de recueillir les fruits" (2Tim 2.6 Segond), d'autres : "C'est au cultivateur qui travaille dur d'être le premier à jouir de la récolte" (BS, même sens dans la BFC). Il est honnête dans ce cas d'indiquer l'autre interprétation possible en note.

Lorsque Paul parle, dans un développement relatif aux qualifications des diacres, des "femmes" (1Tim 3.11, Segond), on peut comprendre : "les femmes qui sont assistantes (diaconesses)" ou : "les femmes des diacres". La BS et la BFC ont levé l'ambiguïté en choisissant l'une ou l'autre option dans le texte et en indiquant l'autre en note.

Glassman dit que "c'est placer sur le récepteur un trop lourd fardeau que de le laisser décider lequel des deux ou trois sens possibles est le bon ; le lecteur moyen est généralement beaucoup moins capable que le traducteur de décider entre ces options, car le traducteur peut faire appel à l'aide des meilleurs spécialistes lorsqu'il tombe sur des passages ambigus. Il devrait donc mettre dans le texte l'interprétation la mieux attestée et renvoyer les autres en note."

3ème règle : Éviter des traductions induisant en erreur

Le traducteur doit constamment se demander si le lecteur moyen pour lequel il fait sa traduction comprendra sûrement le sens que l'auteur a voulu donner à tel passage. Dans les premiers chapitres d'Amos revient constamment la formule "A cause de trois crimes de ... même de quatre, je ne révoque pas mon arrêt". Puis suivent des énumérations de châtiments très durs décrétés par Dieu contre ces nations païennes. Le lecteur non prévenu peut avoir l'impression que Dieu punit trop sévèrement ces nations pour

"trois ou quatre" transgressions de ses lois. Cette interprétation suggérée par la traduction littérale est totalement fausse. En fait, l'expression hébraïque employée signifie que ces nations "n'ont cessé de pécher," "toujours à nouveau," elles ont commis "crime après crime". C'est ainsi que le rendent les traductions à équivalence fonctionnelle.

Luc 13.1 parle de Galiléens "dont Pilate avait mêlé le sang à celui de leur sacrifice" (LSG). Cette traduction peut faire croire que Pilate était un sadique qui a pris plaisir à mélanger le sang des Galiléens qu'il avait tués à la viande des sacrifices offerts sur l'autel. Le sens est plutôt celui qu'indiquent toutes les traductions à équivalence fonctionnelle (Good News Bible, Living Bible, W. Barclay, BFC, BS) : "les Galiléens que Pilate avait fait tuer pendant qu'ils offraient leur sacrifice".

"Nous ne nous contentons pas de traduire de manière à ce que le lecteur moyen soit susceptible de comprendre correctement le message ; notre but est d'être certains qu'il n'y a pratiquement aucune chance pour qu'il le comprenne de travers" (Nida-Taber 69 p. 1). Ces deux auteurs citent le témoignage d'un traducteur de l'industrie aéronautique qui disait que pour tous les utilisateurs de l'avion, la parfaite intelligibilité de la traduction est une question de vie ou de mort-et tous ceux qui prennent l'avion sont reconnaissants envers les traducteurs de ce qu'ils accomplissent leur tâche avec autant de sérieux. Mais ceux qui traduisent la Parole de Dieu ne devraient-ils pas travailler avec un sérieux encore plus grand, sachant que de sa compréhension ou de son incompréhension dépend la vie ou la mort éternelle de ceux qui la liront ?

Pour juger de la clarté d'une traduction, il paraît évident qu'il ne faut pas consulter des gens qui ont déjà compris le texte dans l'original. Si je lis une phrase traduite de l'allemand et que je sais l'allemand, dès que j'ai de la peine à en comprendre le sens, je retraduis automatiquement du français en allemand et je comprends ce que l'auteur et le traducteur ont voulu dire. Si, de plus, le sujet traité m'est familier, je n'aurai pas de peine à comprendre un texte, aussi mal traduit soit-il. Si je veux savoir si une traduction est claire, je devrai donc la soumettre à quelqu'un qui ne connaît pas la langue originale et qui n'est pas trop familiarisé avec la matière dont il est question ; puis je devrai lui demander de reformuler dans ses termes ce qu'il a compris.

Or, pour la Bible, "il est étrange, comme le note J. Hollander, que les seuls

juges autorisés d'une traduction particulière doivent nécessairement appartenir à la catégorie de ceux qui n'ont pas besoin de cette traduction" (cité Margot p. 99). De plus, "les spécialistes bibliques sont trop enfermés dans leur spécialité pour comprendre les exigences de la communication avec le grand public" (Taber-Nida 71 p. 146). Ils sont, par conséquent, incapables de juger si un lecteur moyen - et, à plus forte raison, un non-chrétien-est capable de saisir le sens d'une expression ou d'une formulation biblique. Si l'on veut s'assurer de la clarté d'une traduction, il faut donc s'adresser à des gens qui représentent correctement le public-cible.

Naturelle

"Par 'naturelle', dit E.A. Nida, nous entendons que les formes équivalentes ne soient pas 'étrangères' dans la forme (sauf bien entendu dans des domaines inévitables comme les noms propres) ni dans le sens. Cela signifie qu'une bonne traduction ne devrait pas trahir le lieu de naissance de son original" (75 p. 28).

E.H. Glassman évoque cet aspect de la traduction dans ses deux dernières règles :

4ème règle : Éviter des traductions compliquées, lourdes ou obscures

L'original était écrit dans un style simple, correct, parfois même élégant. Des traductions lourdes et maladroites ne rendent pas justice aux auteurs bibliques. Le lecteur moderne se demande ce que Paul voulait dire lorsqu'il écrivait aux Corinthiens : "*Ce qui a été glorieux ne l'a point été à cause de cette gloire qui lui est supérieure*" (**2 Corinthiens 3.10**). Ou bien quelque chose est glorieux ou elle ne l'est pas. La pensée devient plus claire lorsqu'on traduit comme la BFC: "*La gloire qui brilla dans le passé n'est rien en comparaison de la gloire actuelle, tellement supérieure*" ou comme la BS: "*Cette gloire du passé perd tout son éclat quand on la compare à la gloire présente qui lui est bien supérieure*". **Romains 5.15-16** est un autre exemple où les versions littérales ont causé bien des casse-tête à ceux qui se sont efforcés d'en comprendre le sens. La pensée de Paul n'est pas simple, certes, mais les versions modernes enlèvent cependant là aussi bien des obstacles du chemin. Relisez ces versets dans Segond ou dans la Colombe, puis dans la BFC ou la BS pour constater la différence.

5ème règle : Éviter le manque de naturel

Certaines façons de s'exprimer étaient naturelles en grec ou en hébreu. Traduites littéralement, elles sonnent de façon bizarre, sentant immédiatement la traduction : "*Rachel pleure ses enfants car ils ne sont plus*" (**Matthieu 2.18**); "*car ils sont morts*" (BFC) entre davantage dans notre manière de nous exprimer. Pourquoi dire : "*Jésus, ayant ouvert la bouche, les enseigna et dit*" (Matthieu 5.2)? C'était la formule hébraïque utilisée couramment pour attirer l'attention sur le commencement d'un discours. Nous disons plutôt : "*il se mit à les enseigner*" (BFC, BS).

J.B. Phillips, le traducteur de l'une des versions anglaises modernes les plus populaires du Nouveau Testament, a résumé en trois points les principes de traduction qu'il a appliqués :

1. "Une bonne traduction ne se lit pas comme une traduction. Si nous ne savions pas qu'il s'agit d'une traduction, nous ne devrions pas être capables de nous en apercevoir." C'est selon lui le test fondamental.
2. Le traducteur doit faire son travail avec le moins d'obstruction de sa propre personnalité, c'est-à-dire qu'il doit laisser l'auteur s'exprimer dans son style et avec ses idées (nous aurons à revenir sur ce point à propos de la traduction d'A. Chouraqui).
3. Sa traduction devrait produire sur les lecteurs un effet équivalent à celui que le texte original a produit sur ses premiers lecteurs. (On peut tempérer ce dernier point en disant qu'il devrait du moins suggérer aux lecteurs actuels quel effet le texte original a eu sur les premiers lecteurs ou auditeurs).
   Ronald Knox, un traducteur anglais de la Vulgate, disait aussi : "Une traduction est bonne dans la mesure où vous pouvez oublier pendant sa lecture qu'il s'agit d'une traduction".

Ce qui m'a beaucoup appris sur la manière de traduire, ce fut une collection de textes bilingues, anglais-français, dans laquelle des professeurs d'université proposaient des traductions de textes de grands auteurs anglais, classiques et modernes. Ces traductions se lisaient comme si elles avaient été écrites par d'excellents auteurs francophones. Mais, en les comparant avec l'original, on s'apercevait que les traducteurs avaient pris de grandes libertés avec le texte, non pas avec le fond, mais avec la forme. Toutes les pensées et les nuances de

l'anglais se retrouvaient en français, mais avec une formulation et des idiotismes totalement différents. Comment ces gens-là avaient-ils fait pour réussir ce tour de force ? Ils avaient certainement une méthode de traduction différente de celle qu'on nous avait apprise à l'école.

Une bonne traduction ne consiste pas à "exporter le lecteur vers la culture-source, mais à importer le texte à traduire dans la culture-cible du lecteur." (G. Mounin).

"La fidélité consiste à restituer au texte sa force et sa simplicité premières" (J. Boyer). Cela implique aussi que l'on respecte le style de l'auteur original et qu'on le rende en un style français adapté. Nous reviendrons sur cette question au chapitre suivant.

Pour qu'une traduction soit naturelle, elle doit aussi être simple, dans un langage courant et non dans une langue littéraire, ésotérique ou compliquée. Car la plus grande partie de la Bible a été écrite dans une langue simple. C. N. Cobern résume les résultats des recherches archéologiques au sujet de la langue du Nouveau Testament en disant que "depuis le début, le christianisme a parlé la langue des paysans". E.H. Glassman qui le cite ajoute : "Il est étonnant que des spécialistes de la Bible aient mis si longtemps à parvenir aux conclusions que Deissmann% a trouvé d'un seul coup de génie presque instantanément. Ce qui est encore plus surprenant c'est qu'aujourd'hui, plus de 75 ans plus tard, beaucoup de spécialistes continuent de prétendre que la langue de la Bible devrait être quelque chose de mystérieux, de sorte que traduire d'une manière qui soit compréhensible par l'homme de la rue c'est, dans une certaine mesure, offenser Dieu" (81 p. 56).

Tyndale a voulu traduire la Bible dans l'anglais de son temps parce qu'il jugeait les traductions existantes comme dépassées. Son but était : "The New Testament in the simplest language and in the vulgar tongue" (le Nouveau Testament dans le langage le plus simple et dans la langue courante).

Enfin, une traduction est naturelle lorsqu'elle emploie la langue actuelle, parlée par nos contemporains. "Si une traduction doit être considérée comme bonne, elle doit s'adresser à l'époque dans laquelle elle est faite" (F. Grant, 61 p. 133).

Imaginez que vous soyez en train d'écrire à un ami chrétien pour lui demander un service. Quelle serait sa réaction s'il recevait une lettre formulée ainsi : "Je rends continuellement grâces à mon Dieu, faisant mention de toi

dans mes prières, parce que je suis informé de la foi que tu as au Seigneur Jésus et de ton amour pour tous les saints. Je lui demande que ta participation à la foi soit efficace pour la cause de Christ, en faisant reconnaître en nous toute espèce de bien. J'ai, en effet, éprouvé beaucoup de joie et de consolation car, par toi, frère, le cœur des saints a été tranquillisé (ou : parce que les entrailles des saints sont rafraîchies par toi, frère). C'est pourquoi, bien que j'aie en Christ toute liberté de te prescrire ce qui est convenable, c'est de préférence au nom de l'amour que je t'adresse une prière..."

Votre ami penserait certainement que vous vous êtes tellement nourri du style biblique que vous ne parvenez plus à parler et à écrire comme tout le monde. Et pourtant, il ne s'agit que de la formulation de Segond pour Philémon 4-9 (ou, pour les mots entre parenthèses : de Darby). Si c'est un bon chrétien, il comprendra-tout en s'étonnant ; mais si vous adressiez une lettre dans le même style à un incroyant, il hocherait sans doute la tête et vous classerait parmi les gens "attardés," "plus dans la course". C'est exactement l'effet que fait sur ces personnes la Bible lorsqu'elle leur est présentée dans ce langage.

La langue de la Bible est devenue "un langage d'initié". "Annoncer la Parole pour aujourd'hui en utilisant le langage d'avant-hier serait une trahison envers l'Écriture" (J. Boyer). "La bonne traduction ne se contente pas de transférer le sens d'un texte, elle s'efforce aussi de préserver les équivalences rhétoriques, stylistiques et poétiques d'un texte" (G. Mounin, Préface à Traduire sans trahir de J. C. Margot p. 11).

L'expérience faite avec la Living Bible prouve que la Bible bien traduite est un merveilleux outil d'évangélisation. "Une personne commence à la lire et en trouve la lecture si agréable qu'elle se met à aimer ce qu'elle lit, et elle finit par se convertir à ce qu'elle lit. Ainsi elle n'a pas besoin d'apprendre une langue avant de pouvoir répondre à Dieu. Utilisée avec sagesse sous la direction du Saint-Esprit, la Bible peut redevenir un instrument d'évangélisation des masses." (Préface de Living Letters).

"Le bon traducteur, dit D. J. Clark, fonctionne à la fois comme un prisme et comme un filtre. En tant que prisme, il permet à la lumière du message biblique de passer de sa source, c'est-à-dire de la langue et de la culture originales dans sa propre langue et sa culture. Mais ce faisant, il le dévie dans

une certaine mesure et lui imprime une direction différente. En tant que filtre, il restreint certains aspects du spectre du message biblique et souligne peut-être davantage d'autres aspects. Le traducteur consciencieux essaie bien entendu d'éviter ces deux effets, mais comme les langues et les cultures bibliques ne peuvent jamais coïncider entièrement avec une langue ou une culture moderne, quelle qu'elle soit, ces effets ne peuvent jamais être totalement éliminés. C'est pourquoi celui qui veut étudier sérieusement sa Bible ne devrait jamais dépendre exclusivement d'une seule version."

5. Deux sortes de traductions

Traduire c'est transférer un texte d'une langue dans une autre. Il y a différentes manières de concevoir ce transfert suivant ce que l'on estime important de transférer. Certains pensent que, dans la Bible, ce qui est important ce sont les mots que le Saint-Esprit a inspirés et la forme sous laquelle ils ont été groupés. D'autres estiment que l'important c'est le sens du texte et que c'est là ce qu'il s'agit de transférer dans la langue d'arrivée. Nous avons donc principalement deux conceptions de la traduction : une traduction orientée vers la correspondance formelle, qui suit d'aussi près que possible les mots et les structures de la langue du message original, et une traduction orientée vers l'expression du sens, qui essaie d'exprimer le sens exact du message original d'une manière naturelle dans la deuxième langue (K. Barnwell p. 12). On désigne aussi ces deux sortes de traductions par traduction à équivalence formelle et traduction à équivalence fonctionnelle ou dynamique.

Cette dernière manière de traduire n'est pas neuve, nous l'avons vu par les exemples de la Septante, de Jérôme, de Luther et d'autres, mais c'est au cours de ces dernières décennies qu'on l'a définie de manière plus systématique. Celui qui lui a donné son nom, E.A. Nida, la définit ainsi : "L'équivalence dynamique est la qualité d'une traduction dans laquelle le message du texte original a été transféré dans la langue réceptrice d'une manière telle que la réponse du récepteur à ce message est essentiellement la même que celle des premiers récepteurs" (E. Nida-Ch. Taber, 69 p. 202).

"Plus récemment, on utilise aussi l'expression 'équivalence fonctionnelle' pour ce genre de traduction" (Nida-Taber, 86 p. 36). Cette définition se fonde sur la distinction capitale entre forme et fonction des mots dans une phrase.

Souvent, dit J. C. Margot, "si on calque la forme, on obtient une construction qui déforme la fonction réelle de l'original, c'est-à-dire le rôle exact que joue la relation syntaxique entre ses différents éléments et, par conséquent, son sens précis". Il donne comme exemple la tournure hébraïque que l'on rencontre en Michée 1.2 (cf. Jean 2.8). " (Le Seigneur qui est) dans le palais de sa sainteté". Si l'on transfère la forme de cette expression telle quelle en français (comme le font les versions littérales), elle signifie que le palais appartient à sa sainteté (il suffirait d'ajouter une majuscule à sa Sainteté pour que le contresens soit complet). Mais en hébreu, le possessif se rapporte au sujet de la phrase (le Seigneur), et le génitif ("de (sa) sainteté") a une valeur d'adjectif. Donc les fonctions syntaxiques sont différentes. Il faut, par conséquent, "trouver dans la langue d'arrivée, des formes exprimant des fonctions équivalentes par rapport à celles de la langue de départ et non des formes identiques." C'est pourquoi on a traduit : "Le Seigneur qui vient dans son saint temple" (Col), "depuis son sanctuaire" (TOB, qui combine sainte et demeure), "sa demeure sainte" (BFC).

Dans ces différentes traductions, "la forme n'est pas la même que dans l'original ; en revanche, la fonction y est respectée, de sorte qu'il n'y a plus de risque de malentendu ou de distorsion de sens". Car "chaque langue a sa propre façon d'organiser un message (au plan du vocabulaire, de la syntaxe, de la structure du discours...). Le simple calque de la forme du texte original entraîne fatalement des distorsions ou des contresens dans la langue d'arrivée, précisément parce qu'elle ne fonctionne pas comme la langue de départ. C'est dire que, contrairement à ce que l'on pense souvent (surtout à propos de la Bible), la traduction littérale n'est pas ce que l'on peut faire de mieux en fait de fidélité à l'original... Cela prouve qu'une traduction à équivalence fonctionnelle réclame régulièrement une analyse plus poussée du texte original et des ressources de la langue d'arrivée que la simple traduction à équivalence formelle" (J. C. Margot).

Précisons que "équivalence dynamique ne signifie pas traduire le Nouveau Testament dans la pensée d'aujourd'hui. C'est la tâche de la prédication ou des commentaires. La traduction ne doit contenir que ce qui se trouve dans le texte." (K. Weber). Elle ne doit donc pas être une paraphrase dans le mauvais sens du terme.

Les traductions orientées vers la forme "transportent délibérément leurs lecteurs vers d'anciens temps, des pays étrangers et des cultures étranges"

(H. Dennett : "Problems in Bible Translation" CBRF 1968 p. 19).

Comment distinguer la forme et le sens ?

"Par forme , nous entendons les mots précis qui ont été choisis et la manière dont on les a assemblés pour exprimer une idée. La notion de forme comprend au moins trois aspects :

1. grammatical, c'est-à-dire la nature et l'ordre des mots, etc.
2. rhétorique, c'est-à-dire l'usage des figures de style telles que antithèse, euphémisme, hyperbole, etc.
3. sémantique ou l'emploi d'un mot dans son sens littéral ou dans son sens élargi ou encore dans son sens figuré" (J. A. Loewen p. 6).

Le sens d'un texte, c'est le contenu de son message, l'idée qu'il veut transmettre. La même idée peut s'exprimer sous différentes formes dans un langage donné. "Ainsi, en français, on peut parler de la mort de quelqu'un en disant : il est mort (simple constatation), il a disparu (euphémisme), il a rendu l'âme (langage religieux), il s'est éteint (poétique), il a cassé sa pipe (populaire, argotique), il a trépassé (désuet), il est décédé (officiel) (Id. Ibid.)". Or, des langues différentes ont des formes différentes pour exprimer les mêmes idées. Si vous traduisiez littéralement les expressions ci-dessus en anglais, en allemand ou en espagnol, il n'est pas dit que les gens de ces pays comprennent ce que vous avez voulu dire. Si vous connaissez l'une de ces langues, essayez, et vous vous rendrez compte soit que cela ne se dit pas, soit que cela n'a pas de sens, soit même que cela dit autre chose que le français (Er ist verschwunden-He disappeared ou he vanished !).

La forme est souvent facteur de la culture d'un pays : la pipe était typique du Français d'autrefois. La casser était une catastrophe, car souvent elle avait été un fidèle compagnon pendant des années. En même temps, cette expression argotique était un euphémisme, car on n'aime pas parler de la mort. Aux Israélites des temps bibliques, les prophètes annonçaient les temps messianiques en leur promettant que chacun serait "sous sa vigne et sous son figuier". On ne peut évidemment pas "transculturer" cette expression pour le Français moyen en traduisant que chacun aura sa maison et son jardin (parce que les vignes et les figuiers ne poussent plus au nord d'une certaine ligne, et que, de toute façon, comme les vignes sont généralement très basses

dans nos pays, on ne risque pas de se mettre dessous pour s'abriter du soleil). C'est la tâche des prédicateurs et des commentateurs. Mais on peut atténuer le particularisme culturel de certaines formes d'expression, par exemple, les poids et les mesures exprimés dans des unités d'autrefois, les références à des circonstances historiques, à des plantes et des animaux du pays, des mœurs et des coutumes locales, religieuses ou profanes qui faisaient partie de la culture en un temps et un lieu donnés. On ne pourra pas trouver un équivalent fonctionnel à tous ces éléments formels, mais faut-il imposer au lecteur d'aujourd'hui des mesures en stades, coudées, livres ou chemins de sabbat ? des prix en deniers ou talents ? Transformer ces détails en valeurs actuelles n'ôte rien d'essentiel au message (sauf lorsque les nombres ont une valeur symbolique comme dans Ézéchiel ou dans l'Apocalypse) et permet au lecteur de comprendre mieux le sens de ce qui est dit.

Souvent, la forme et le sens peuvent être transférés ensemble dans la langue d'arrivée. Dans nos pays comme en Palestine, l'eau sert à laver ; il n'y a donc aucune difficulté pour comprendre : "Je répandrai sur vous une eau pure". Lorsque l'image est moins usuelle, il est parfois possible de la faire comprendre par un complément. J. A. Loewen donne comme exemples pour expliciter : "que cette coupe s'éloigne de moi": "éloigne de moi cette coupe de douleur" (BFC), et, au lieu de "Voici l'Agneau de Dieu": "Voici celui que Dieu lui-même a destiné à se sacrifier comme un agneau" (PV).

A-t-on le droit de sacrifier la forme ?

On a dit que l'art de traduire consiste à faire les sacrifices qui conviennent. On ne peut pas tout garder en passant d'une langue à une autre. Le plus souvent, on ne peut pas garder à la fois le fond et la forme. Si je désire traduire une poésie, par exemple, dès que je veux la rendre par des vers français corrects avec un nombre égal de pieds et des rimes, je tombe dans la paraphrase. Les nombreuses traductions des psaumes en vers rimés en sont la preuve. Dans les meilleures, comme celles de Clément Marot et de Théodore de Bèze, il y a soit une perte de certains éléments bibliques, soit des pensées ou des mots ajoutés. Par contre, si l'on renonce à toute structure poétique pour traduire les passages poétiques de la Bible par de la prose, il y a aussi perte d'un élément important. Il faut donc trouver une voie médiane qui permette de conserver intégralement l'un des éléments et une partie de

l'autre. Dans la BS, nous avons décidé de conserver le rythme pour rappeler la poésie, mais de renoncer aux rimes et, souvent, aux mètres uniformes des vers. Nous avons donc donné priorité au fond en sacrifiant une partie de la forme.

Évidemment, une traduction orientée vers le sens demande beaucoup plus de temps qu'une traduction littérale-qu'un ordinateur pourrait faire à l'heure actuelle. Il paraît que Darby a fait sa traduction du Nouveau Testament en trois mois. Chouraqui dit que s'il additionnait le temps qu'il a mis pour traduire toute la Bible-y compris les apocryphes-il trouverait environ neuf mois. Le traducteur qui veut faire un effort sérieux d'analyse et d'exégèse avant de se lancer dans la traduction d'un livre biblique aura besoin de beaucoup plus de temps. Un comité travaillera encore plus lentement, car il faut permettre à chaque membre d'exprimer son avis et de défendre son interprétation-qu'il a parfois mis beaucoup de temps à trouver et à étayer avant les séances communes. Je me souviens, en tout cas, durant l'élaboration de la Bible du Semeur qu'il nous arrivait de passer 4 ou 5 heures sur un chapitre avant de mettre au point un texte à soumettre aux relecteurs. Or, pour certains livres bibliques, il y a eu jusqu'à une douzaine de "moutures" différentes intégrant chaque fois les corrections et les améliorations suggérées par les uns et les autres.

6. Les versions littérales sont-elles les plus fidèles ?

E.A. Nida disait dans un article du Bible Translator de juillet 1950 : "Les traducteurs et le public chrétien, en général, ont tendance à considérer une traduction comme toujours bonne et une paraphrase comme inévitablement mauvaise. Dire qu'une traduction est fidèle signifie pour certaines personnes qu'elle est plus ou moins littérale" (p. 97).

D'après la définition que nous avons vue plus haut d'une bonne traduction, peut-on dire que les versions littérales sont les plus fidèles-c'est-à-dire celles qui sont les plus exactes, les plus claires et les plus naturelles ?

Exactes ?

Pour être exacte, une traduction doit transmettre au lecteur d'aujourd'hui le sens des mots et des phrases de l'original. Est-ce le cas des versions littérales

?

Les anciennes versions traduisent **Proverbes 6.24** comme se rapportant à la "*femme étrangère*" qui est "*corrompue*", "*bruyante et rétive*" (**Proverbes 7.11**), elle "*emploie des paroles doucereuses*" (**Proverbes 7.5**) "*pour séduire les hommes"* (**Proverbes 7.21**). Cela donne l'impression que les Juifs étaient xénophobes. En fait, ce texte se réfère à toute femme adultère ou prostituée (comme le parallèle de **Proverbes 23.27** le montre). C'est pourquoi la BS a traduit par "*femme immorale*".

1 Corinthiens 7.9 dit qu'il "*vaut mieux se marier que de brûler*". Telle quelle cette phrase est une évidence : placé devant cette alternative, qui choisirait d'aller au bûcher ? La BS a gardé la métaphore tout en rendant le sens plus compréhensible : "*mieux vaut se marier que de se consumer en désirs insatisfaits*".

Hébreux 8.1,2 nous dit que Jésus s'est assis à la droite de Dieu "*comme ministre du sanctuaire et du véritable tabernacle qui a été dressé par le Seigneur*". D'après cette formulation de Segond, Jésus est ministre de deux choses :du sanctuaire et du tabernacle. Faux ! Car tabernacle est mis en apposition à sanctuaire. La bonne traduction est celle de la BFC et de la BS: "*Il accomplit le service du grand-prêtre dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans le véritable tabernacle (la tente véritable) dressé par le Seigneur.*"

Le lecteur qui connaît bien le livre de Job s'étonne de lire dans **Jacques 5.11** : "*Vous avez entendu parler de la patience de Job*" (Segond). Est-ce que Job serait vraiment un modèle de patience ? La BS est plus près de la vérité en disant : "*Vous avez entendu comment Job a supporté la souffrance*".

Dans **2 Pierre 3.4**, les moqueurs demandent : "*Où est la promesse de ton avènement ?*" (Segond). Ce n'est certainement pas ce que demandent les moqueurs, car ils savent bien que cette promesse se trouve dans la Bible. Leur question ressemble plutôt à celle de la BFC: "*Il a promis de venir n'est-ce-pas ? Eh bien, où est-il ?*" ou de la BS: "*Mais c'est pour quand ?*".

Prenons quelques versets de la Bible Segond au début de la deuxième épître de Pierre : Dans **2 Pierre 1.1**, Segond traduit : "*Simon Pierre... à ceux qui ont reçu en partage une foi du même prix que la nôtre par la justice de notre Dieu et du Sauveur Jésus-Christ*". D'après cette traduction nous ne savons pas ce que l'apôtre entend par "*la justice de Dieu*". Est-ce parce que Dieu est juste ou s'agit-il de la justice qui vient de lui et qu'il nous accorde par grâce ? La traduction est donc ambiguë. Mais il y a plus grave : le texte original ne dit pas

: "*par la justice de notre Dieu et du Sauveur Jésus-Christ*" mais "*par Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur*" (BS) ou "*notre Dieu et Sauveur*" (Col., BFC). Il est dommage qu'une version considérée comme littérale occulte ce témoignage clair à la divinité de Jésus-Christ. Quelques versets plus loin, Pierre continue : "*Faites tous vos efforts pour joindre à votre foi la vertu, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, à l'amour fraternel la charité*". Ce programme comporte 7 termes-clés dont la définition est importante si nous voulons bénéficier des bénédictions promises à ceux qui s'appliquent à les acquérir. Que signifient ces termes pour le lecteur moyen d'aujourd'hui ?

La vertu : Le dictionnaire la définit comme : 1. une disposition constante à faire le bien. 2. une qualité particulière (il n'a aucune vertu) 3. la chasteté féminine (attenter à la vertu d'une femme), 4. une qualité qui rend propre à produire certains effets : pouvoir, propriété (les vertus d'une plante) (Larousse).
Que signifiait le terme grec "*aretê*" utilisé par l'apôtre ? Homère l'utilisait pour la force des dieux et la démonstration de cette force (Il. 9.498). Appliqué aux hommes, il décrit la qualité des femmes (Homère Od. 2.206) ou le courage des hommes (Xénophon Anab. 1.4.8, cf. lat. virtus). Dans la Septante, il s'applique à la loyauté avec laquelle des hommes ont maintenu leur foi jusqu'au martyre (4 Macc 7.22, 9.8, 18, 10.10, 11.2, 17.12, 17) et il qualifie leur courage (2 Macc 15.17), leur virilité (4 Macc 17.23).
Dans **2 Pierre 1.5ss**, arétè se rapporte selon les uns à la loyauté de la foi (O. Bauernfeind TDNT I 460 s.), selon les autres à la bonne conduite des chrétiens (H. G. Link, A. Ringwald DNTT III 927). Dans l'un comme dans l'autre cas, on est loin du sens actuel du mot vertu. Peut-être Segond l'a-t-il utilisé avec le sens 11ème siècle de "courage, force physique, sagesse" ou celui du 12ème encore valable au 17ème siècle d'"énergie morale, force d'âme". La Colombe a peut être conservé le terme par fidélité à Segond. En tout cas, "la bonne conduite" (BFC) ou la "force de caractère" (BS) répondent mieux au sens du mot grec et sont donc plus fidèles.

La science : Il est clair que l'apôtre Pierre ne voulait pas parler du "savoir-faire que donnent les connaissances" ni des "arts ou pratiques" qui les nécessitent, ou de "l'ensemble des connaissances... obéissant à des lois et vérifiées par la méthode expérimentale." Ce sont les différents sens que nos contemporains mettent sous le mot science, des sens qui ne correspondent

nullement à celui du mot gnôsis au 1[er] siècle. C'est pourquoi Darby, la TOB et la Colombe l'ont remplacé comme la BFC et la BS par connaissance.

La tempérance est "la modération dans tous les plaisirs des sens... plus spécialement dans la consommation des boissons alcoolisées". A l'époque de Darby et de Segond, c'était peut-être encore la "vertu qui modère les désirs, les passions". Aujourd'hui, on ne connaît plus que le sens qui découle de l'expression : "société de tempérance" =" association pour combattre l'usage de l'alcool." Là encore les versions littérales orientent sur une piste totalement fausse. Les versions modernes (Colombe, TOB, Bible de Genève, BFC, BS) ont corrigé en "maîtrise de soi" qui répond parfaitement au sens de egkrateia (litt.: avoir la force en soi).

La patience c'est aujourd'hui essentiellement la qualité de celui qui sait attendre. Les mots ténacité, constance, endurance ou persévérance que l'on trouve dans les versions modernes rendent beaucoup mieux le sens de hupomonè.

La piété, nous l'avons déjà vu, évoque "les images de piété, les pratiques extérieures de la piété." Le dictionnaire donne comme synonyme : bondieuserie, et pour pieux : dévot, bigot. Nous voilà renseignés sur les associations qu'évoque ce mot dans l'esprit de nos contemporains. "*L'attachement à Dieu*" (BFC, BS) correspond au sens que ce mot a dans les Pastorales et dans 2 Pierre où il apparaît le plus souvent associé à l'idée de la foi qui se traduit par des actes.

La charité évoque les "ventes de charité," "faire la charité" à quelqu'un, les "Filles de la Charité". Le dictionnaire indique comme synonymes : assistance, bienfaisance, philanthropie, faire l'aumône ; ce sont peut-être là certaines expressions de notre amour-agapè pour les autres, mais l'amour dont parle l'apôtre Pierre va bien au-delà de ces seules manifestations extérieures.

Nous constatons donc que, pour 6 mots sur 7, la version Segond-qui reste pour beaucoup la version protestante "officielle" puisque la plus répandue-emploie des termes qui ont, pour nos contemporains, des sens différents de ceux des mots qu'employait l'auteur inspiré. Peut-on dans ce cas encore parler de traduction fidèle ?

Pour beaucoup d'autres mots, le sens voulu par les traducteurs ne correspond plus à ceux que lui donnent nos contemporains, c'est-à-dire aux

sens tel que les définissent nos dictionnaires actuels Un certain nombre de mots ont, pour nos contemporains, un sens différent de celui que les termes originaux ont dans le contexte biblique. Pour connaître le sens actuel d'un mot, il nous faut consulter un dictionnaire moderne reflétant l'usage courant.

Que signifie le nom : les saints

1. se dit d'une personne qui, par ses mérites et ses vertus, est reconnue, après sa mort, par l'Église catholique, comme digne d'un culte public.
2. Personne d'une piété, d'une bonté, d'une vie exemplaire.
3. Représentation, statue d'un saint... Ainsi disent les dictionnaires. Aucun de ces sens ne correspond à l'usage biblique du terme qui signifie simplement : "mis à part (pour Dieu)". Nous l'avons généralement rendu par "ceux qui appartiennent à Dieu". L'adjectif saint a été maintenu, le dictionnaire en donne la bonne définition : consacré à Dieu.

Le mot justice évoque les expressions : palais de justice, huissier de justice, passer en justice (= devant le tribunal), être traduit en justice, un repris de justice... Chaque fois que c'était possible, nous l'avons remplacé par l'adjectif juste dans une périphrase, parce qu'il prête moins à équivoque.

Parfait se dit d'"une personne ou d'une chose qui ne présente aucun défaut (synonymes : irréprochable, impeccable, absolu, total, idéal)". Tel n'est pas le sens biblique du mot ainsi traduit. Lorsque l'apôtre Paul dit : "*Nous prêchons une sagesse parmi les parfaits,*" il pensait aux chrétiens spirituellement mûrs. Il en est de même dans **Philémon 3.15** : "*Nous tous qui sommes parfaits...*" (quelle outrecuidance si l'on pense au sens habituel !) et dans **Jacques 1.4, 3.2**.

Impudicité, dans le sens courant, est synonyme d'indécence, obscénité, sans retenue. Dans la Bible, il désigne toute relation sexuelle hors mariage, ce qui se traduit dans les Bibles catholiques par fornication (différent de l'adultère, dans lequel au moins une personne mariée est impliquée). Ce terme, cependant, n'est plus usité dans le langage courant. Il faut donc utiliser toute une périphrase pour faire apparaître son véritable sens-ce qui, à notre époque, est important, car bien des personnes vivant dans une relation dénoncée par ce terme, ne se considèrent nullement comme impudiques dans le sens actuel du terme, donc absolument pas visées par les versets qui emploient ce mot.

Le mot arche désigne soit "une voûte en forme d'arc" soit l'arche de Noé. On comprend ces journalistes qui trouvaient incroyable que les prêtres juifs transportent l'arche (sous-entendu : de Noé) à travers le désert. L'expression "coffre sacré" employée par la BFC et la BS n'est pas sujette à équivoque.

Ancien est synonyme de vieux ou de "celui qui vous a précédé dans une fonction ou un travail : prendre conseil auprès d'un ancien". Dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, ce mot désigne les responsables du peuple d'Israël ou de l'Église. Le mot évêque a suivi l'évolution de cette fonction à travers les siècles. Actuellement, il se rapporte au "dignitaire de l'Église administrant un diocèse". Dans le Nouveau Testament, le mot a un sens très différent, puisqu'il y avait plusieurs évêques dans chaque Église (Philippiens 1.1) et qu'un certain nombre de passages établissent l'équivalence de cette fonction avec celle des anciens. Pour distinguer les endroits où le texte original emploie episkopos de ceux où figure le mot presbuteros, nous l'avons traduit par dirigeant.

Un docteur, dans la Bible, n'est pas un médecin mais un enseignant. Le mot confesser est automatiquement rapporté dans un pays à culture catholique à la pratique de la confession auriculaire à un prêtre. C'est pourquoi il nous a semblé préférable de traduire homologeô par avouer, reconnaître (le mot grec signifie étymologiquement : dire la même chose). Le nom confession se rapporte généralement à la profession de foi (**1 Timothée 6.12**).

Un mystère, c'est "ce qui n'est pas accessible à la connaissance, ce qui est incompréhensible, obscur, caché, inconnu". C'est juste le contraire de ce que signifie le terme biblique, car l'apôtre parle du mystère révélé à ceux qui appartiennent à Dieu, il voudrait que tous en prennent connaissance et le comprennent. En fait, il s'agit du "plan de Dieu tenu secret" pendant les siècles précédant le christianisme, mais dévoilé à présent.

Le mot science risque aussi d'induire en erreur ; la gnose était tout autre chose qu'une connaissance scientifique, c'étaient des spéculations irrationnelles affublées faussement de ce nom de "connaissance". C'est pourquoi dans **1 Timothée 6.21** c'est traduit par "*ce qu'on appelle 'la connaissance'* ".

Le cœur est, dans notre culture, le siège des sentiments (affaire de cœur, la presse du cœur, courrier du cœur), "siège de la tendresse et de l'affection"

(plus spécialement entre un homme et une femme). Dans la culture biblique, c'était une métaphore pour le centre vital de toute la personnalité, principalement de la volonté. Dans les traductions à équivalence fonctionnelle, le mot cœur a plutôt été réservé pour traduire les mots entrailles, ou reins, qui figuraient ce qui, chez nous, est symbolisé par le cœur.

Et l'on pourrait continuer par les mots interdit, chérubin, libation, holocauste, tempérance, maison (dans le sens de famille), désert...qui ont tous, dans la Bible un sens différent de celui du dictionnaire et de l'usage courant. Une traduction qui veut faire comprendre correctement le texte biblique se doit de remplacer ces termes par des mots ou des périphrases qui suggèrent la réalité exacte.

Les versions littérales ne sont donc plus exactes dans le sens défini plus haut, c'est-à-dire qu'elles ne disent plus aux lecteurs d'aujourd'hui ce que l'original disait aux premiers destinataires. Ce qui est vrai pour les mots l'est encore plus pour les expressions et les phrases comme les exemples cités dans le chapitre 4 l'ont montré. On pourrait y ajouter :

"Lier et délier" n'avait rien à voir avec des cordes ou des liens occultes. C'était une expression rabbinique utilisée pour dire : interdire et permettre. C'était aux interprètes de la Loi de définir ce qui était interdit et ce qui était permis, par exemple, le jour du sabbat.

Les fils des prophètes ne sont pas leurs enfants, mais leurs disciples, comme les fils de l'Orient ne sont pas les rejetons de quelque divinité mythique, mais tout simplement les Arabes qui vivaient à l'orient des Israélites. Une "corne de délivrance" n'est pas un trophée de guerre mais une puissance capable de sauver. Dans **Éphésiens 2.2**, "*le train de ce monde*" n'a rien à voir avec les chemins de fer (=" manière de vivre de ce monde") et "*le prince de la puissance de l'air*" n'est pas un émir arabe gouvernant l'aviation militaire de son pays (=" chef des puissances spirituelles mauvaises"). Les "*enfants de colère*" ne sont pas à confondre avec des enfants coléreux ni "*les fils de la rébellion*" avec les rejetons des révolutionnaires (=" des hommes rebelles à Dieu"). Pour ceux qui sont habitués depuis leur enfance à une traduction littérale, ces expressions n'ont sans doute plus rien de mystérieux parce qu'ils se sont familiarisés peu à peu avec elles, mais la Parole de Dieu ne serait-elle que pour eux ? Fils de David, une expression qui aurait pu se rapporter à tout descendant du roi David, était devenu une expression réservée au Messie

attendu, de même que Fils de l'homme ne se rapportait pas à n'importe quel humain mais à Celui que le prophète Daniel désignait par ces mots et qui n'était autre que l'Homme-Dieu dont tout Israélite pieux attendait la venue. Les expressions fille de Babylone, de Sion se rapportent en général aux villes elles-mêmes ou à leur population, personnifiées par les prophètes ; quant à fils, filles ou enfants d'Israël, il ne faut y voir rien d'autre que des Israélites. L'expression enfant de accompagnée de divers attributs (la lumière, les ténèbres, la colère, la perdition...) souligne le lien particulier qui unit une personne à la qualité ou au défaut signalé.

"*Chercher la face du Seigneur*" est une expression typiquement hébraïque (que l'on trouve aussi dans des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau : **Actes 15.17**, ou : chercher le Seigneur : **Actes 17.27, Romains 3.11**) qui se traduit le mieux par "*se tourner vers*" lui. Lorsque le Seigneur fait luire sa face sur quelqu'un, il lui est favorable, il lui accorde sa grâce.

"*Bénir l'Éternel*" n'a rien de commun avec la bénédiction que nous attendons de lui. Il faut retrouver dans le mot bénir la signification étymologique de bene-dicere, c'est-à-dire dire du bien, autrement dit : louer. C'est pourquoi l'expression : "*Bénissez l'Éternel*" est généralement traduite par "*Louez l'Éternel*" pour éviter l'équivoque que peut susciter l'emploi de bénir pour les deux sens très différents du mot. Dans bénissez le nom de l'Éternel, le mot nom disparaît souvent de la traduction. Pourquoi ? Parce que, dans la pensée hébraïque, le nom est la personne elle-même, sa nature, son essence. "*Le nom de l'Éternel est saint*" signifie que la sainteté est l'une des caractéristiques de Dieu. "*Bénir le nom de l'Éternel*" n'est pas simplement exalter son nom, mais toute sa personne, le louer, lui, pour ce qu'il est.

Les versions littérales traduisent **Éphésiens 2.20** : "*vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes*". D'après cela, il y aurait deux fondements : les apôtres et les prophètes. Mais est-ce que les apôtres sont le fondement de l'Église ? Dans **1 Corinthiens 3.10-11**, l'apôtre Paul dit qu'il a "*posé le fondement comme un sage architecte... Pour ce qui est du fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est déjà en place, c'est-à-dire Jésus-Christ*". Il ne faut donc pas traduire : "*le fondement des apôtres,*" mais : "*posé par les apôtres*". Quant aux prophètes, comme ils sont cités en deuxième lieu, on pense généralement qu'il s'agit des prophètes de la nouvelle alliance, c'est-à-dire ceux qui transmettaient des messages inspirés dans les Églises primitives. Cela pose un grave problème théologique : ces messages étaient-

ils aussi normatifs que la parole des apôtres ? Comment se fait-il alors qu'ils ne nous aient pas été transmis comme les lettres apostoliques ? En regardant cette expression d'un peu plus près, on s'aperçoit qu'il s'agit probablement d'un hendiadys c'est-à-dire d'une forme d'expression liant deux notions l'une à l'autre (comme dans **Romains 1.5** où Paul dit qu'il a reçu, non "*la grâce et l'apostolat*", mais "*la grâce d'être apôtre*"). L'Église est donc fondée sur "*le fondement posé par les apôtres (qui sont) prophètes*". Or, le mot prophète veut simplement dire : porte-parole. Les apôtres ont été les porte-parole du Christ après son départ ("*Qui vous écoute m'écoute*" leur avait promis le Maître). La bonne traduction de ce verset semble donc être la suivante : "*Dieu vous a intégrés à l'édifice qu'il construit sur le fondement posé par les apôtres, ses porte-parole, et dont Jésus-Christ lui-même est la pierre principale*". Cette traduction repose, non sur un transfert mécanique de la forme grecque, mais sur un effort d'analyse exégétique du texte qui tient compte de l'ensemble du contexte du Nouveau Testament.

"La fidélité, dit K.L. Barker, est comme une épée à double tranchant : elle va dans deux directions : il s'agit, d'une part, d'être fidèle à la langue originale, mais d'autre part aussi à la langue d'arrivée. Traduire un original clair et élégant dans un langage hermétique et lourd, c'est aussi être infidèle envers l'auteur que l'on traduit."

Claires ?

Une version claire évite l'absence de sens, l'ambiguïté et des formulations qui induisent en erreur.

"La meilleure traduction est celle où l'accessibilité est maximum et la distorsion minimum. La plus mauvaise, celle où l'accessibilité est minimum et la distorsion maximum." (W. Smalley). Or, sous ces deux rapports, les traductions littérales ne sont certainement pas les meilleures. D'abord parce qu'elles sont les moins accessibles au non-initié, ensuite parce que "la traduction à équivalence formelle est, contrairement à tout ce qu'on a pu dire ou croire, condamnée à l'infidélité" (J. C. Margot p. 73) - parce qu'elle crée des distorsions de sens et de style.

Dans 1 Timothée 5.3, Paul parle des veuves "qui sont véritablement veuves" (LSG). Que veut-il dire par là ? On est veuve ou on ne l'est pas, mais on ne peut pas l'être à moitié (à moins d'avoir eu deux maris). Les versions à

équivalence fonctionnelle font apparaître le sens que l'apôtre voulait donner à cette expression, soit dans le texte : "celles qui sont réellement privées de soutien" (BS), soit dans une note : "Il s'agit des veuves qui sont privées de tout appui familial" (BFC).

Les pronoms personnels et les adjectifs possessifs peuvent être ambigus. Lorsque nous lisons : "Etant allé un peu plus loin, il vit Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère" (Marc 1.19), nous nous demandons : est-ce que Jean était le frère de Jacques ou de Zébédée ? Grammaticalement, c'est de ce dernier, puisque c'est l'antécédent le plus proche. La BFC a levé l'ambiguïté en traduisant : "Il vit Jacques et son frère Jean, les fils de Zébédée"

Les versions littérales conservent souvent la forme grammaticale de l'original. Il peut être intéressant pour celui qui fait une étude détaillée d'un texte de savoir exactement comment certaines paroles ont été dites, mais en général, cela n'ajoute rien à la compréhension. Lorsque Dieu a fait sa promesse à Abraham, il a utilisé la forme hébraïque de l'affirmation certaine. L'auteur de l'épître aux Hébreux reproduit textuellement la citation de Genèse 22.17. Mais pour le lecteur francophone, la formulation : "Certes, en bénissant je te bénirai, et en multipliant je te multiplierai" (Hébreux 6.14, Darby) n'évoque pas une affirmation certaine ; elle dit plutôt : Lorsqu'il m'arrivera de bénir, je te bénirai (toi aussi), et lorsque je multiplierai (quoi ?) je te multiplierai (multiplier quelqu'un ? Bizarre !). Une traduction à équivalence fonctionnelle rend bien mieux la pensée biblique de cette promesse : "Je jure de te bénir et de t'accorder de nombreux descendants" (BFC), "Assurément, je te comblerai de bénédictions et je te donnerai une très nombreuse postérité" (BS).

Naturelles ?

Inutile de s'arrêter longuement sur ce point puisque les traducteurs des versions littérales avouent à l'occasion eux-mêmes que leur version sonne "plus hébreu que français" - ce qu'ils estiment être une qualité. Elle l'est sans doute pour qui aimerait savoir quelle est la structure de la phrase hébraïque ou grecque, mais pas pour qui aimerait comprendre le texte et avoir du plaisir à le lire. Elle ne l'est surtout pas pour ceux qui prennent pour la première fois contact avec la Bible.

Par exemple, bien des paroles des prophètes sont introduites par la formule

que Segond traduit par : "Ainsi parle l'Éternel," une expression qui ne manque pas de solennité et à laquelle nous sommes habitués si nous lisons la Bible depuis assez longtemps. Mais celui qui l'ouvre pour la première fois dira tout de suite : Ce n'est pas du français ; en français, le sujet précède généralement le verbe ; ensuite, parler ne convient pas pour introduire une citation, il s'applique plutôt à un entretien entre plusieurs personnes. Finalement, "Ainsi" ne se met pas en début de phrase pour spécifier le genre de parole que l'on va reproduire. La structure normale de la phrase serait : "L'Éternel parle ainsi" (ce qui fait immédiatement apparaître l'incongruité du verbe parler).

"Ainsi parle Yahvé" (Jérusalem) empire encore la situation par l'introduction d'un nom de divinité lointaine. "Ainsi dit Yahvé" (Chouraqui) n'apporte guère d'amélioration. "Oracle du Seigneur" (Maredsous) ou "Oracle de l'Éternel" (Col) est plus français, mais désastreux sur le plan de la connotation affective liée au mot oracle qui suggère tout de suite quelque chose de mystérieux et d'occulte (pour ne pas dire "mystérique": les oracles de la pythie de Delphes). Beaucoup plus simples et plus compréhensibles sont les formules de la BFC: "Voici ce que déclare le Seigneur" ou de la BS: "L'Éternel dit (ou : déclare) ceci :" et, à la fin d'une citation : "L'Éternel le déclare".

D. W. Burdick, l'un des traducteurs de la NIV dit qu' "une part de la traduction consiste à décider ce que le grec dit dans le Nouveau Testament et ce que dit l'hébreu dans l'Ancien Testament. Mais une autre part de la traduction a pour objet de dire la même chose en anglais. Et c'est cela le point crucial : le dire dans un anglais que les gens puissent bien comprendre. Nous avons été très, très préoccupés de traduire dans un anglais utilisé par le commun des mortels aujourd'hui." (cité Barnard 89 p. 109).

C. H. Kraft disait qu'une traduction littérale ressemblait à un pont qui ne va que jusqu'au milieu de la rivière.

7. Est-ce que la piété du traducteur garantit la qualité d'une traduction ?

Beaucoup de chrétiens sont attachés à une certaine version parce qu'ils ont foi dans la piété de celui qui l'a faite. La piété de quelqu'un et son attachement à la Parole garantissent certainement le sérieux avec lequel il a accompli sa tâche, mais elle est aussi peu garante de la qualité de sa traduction que celle

d'un artisan ne l'est de la perfection de son ouvrage. Pour qu'un artisan fasse du bon travail, qu'un médecin pose un bon diagnostic et donne des soins appropriés ou pour qu'un traducteur fasse une bonne traduction, il faut qu'ils soient compétents aussi bien que consciencieux. Or, la compétence est, d'une part, une question de formation, d'autre part, elle dépend des méthodes utilisées. Après la guerre, j'ai perdu une bonne partie de mes dents parce que je les ai confiées à un dentiste qui me soignait avec les méthodes qu'on lui avait enseignées un demi-siècle plus tôt. Et pourtant, quel brave homme ! Luther, Olivétan et Darby ne sont pas responsables des erreurs de leurs traductions ; ils ont employé les manuscrits à leur disposition en leur temps et les méthodes estimées les meilleures à leur époque. Leurs versions ont fait beaucoup de bien...en leur temps. Mais leur piété-qui n'est nullement à mettre en cause-ne nous garantit pas que leur traduction soit meilleure que celles qui sont faites aujourd'hui par des hommes compétents, travaillant en équipe, avec un égal respect de la Parole de Dieu. Notre piété filiale ne nous empêche certainement pas de nous servir d'un ordinateur sous prétexte que notre père, qui était un homme pieux, n'a jamais touché un tel instrument. Pourquoi alors ne transposerions-nous pas le même raisonnement sur le plan des versions bibliques ?

Beaucoup de chrétiens sont attachés à une certaine version parce qu'ils ont foi dans la piété de celui qui l'a faite. La piété de quelqu'un et son attachement à la Parole garantissent certainement le sérieux avec lequel il a accompli sa tâche, mais elle est aussi peu garante de la qualité de sa traduction que celle d'un artisan ne l'est de la perfection de son ouvrage. Pour qu'un artisan fasse du bon travail, qu'un médecin pose un bon diagnostic et donne des soins appropriés ou pour qu'un traducteur fasse une bonne traduction, il faut qu'ils soient compétents aussi bien que consciencieux. Or, la compétence est, d'une part, une question de formation, d'autre part, elle dépend des méthodes utilisées. Après la guerre, j'ai perdu une bonne partie de mes dents parce que je les ai confiées à un dentiste qui me soignait avec les méthodes qu'on lui avait enseignées un demi-siècle plus tôt. Et pourtant, quel brave homme ! Luther, Olivétan et Darby ne sont pas responsables des erreurs de leurs traductions ; ils ont employé les manuscrits à leur disposition en leur temps et les méthodes estimées les meilleures à leur époque. Leurs versions ont fait beaucoup de bien...en leur temps. Mais leur piété-qui n'est nullement à mettre en cause-ne nous garantit pas que leur traduction soit meilleure que celles qui sont faites aujourd'hui par des hommes compétents, travaillant en

équipe, avec un égal respect de la Parole de Dieu. Notre piété filiale ne nous empêche certainement pas de nous servir d'un ordinateur sous prétexte que notre père, qui était un homme pieux, n'a jamais touché un tel instrument. Pourquoi alors ne transposerions-nous pas le même raisonnement sur le plan des versions bibliques ?

8. La connaissance du grec et de l'hébreu garantit-elle une bonne traduction ?

Pour faire une bonne traduction, il paraît indispensable de bien connaître la langue de laquelle on traduit. En effet, bien des nuances échappent à celui qui n'a qu'une connaissance superficielle de la langue source. J'ai eu la chance de pouvoir relire les traductions allemandes et anglaises de certains de mes livres et d'y repérer mainte erreur, plus ou moins importante. Dans une phrase en allemand, il manquait simplement un nicht pour qu'elle soit correcte-ce qui donnait un sens exactement contraire à ce que je voulais dire. Un autre traducteur avait compris la formule "n'a pas dû" (dans une phrase comme "Paul n'a pas dû penser...") dans le sens : "n'était pas obligé de". Le grec et l'hébreu abondent en nuances de ce genre qu'il est indispensable de bien saisir pour faire une traduction exacte.

Cependant, une bonne connaissance de la langue de départ ne garantit nullement la qualité d'une traduction. Pour la seule traduction d'un de mes livres que j'ai faite moi-même en allemand, j'étais très heureux de pouvoir la faire relire par un ami ayant fait ses études en allemand. Depuis lors, j'adhère avec plus de conviction au principe qu'une traduction devrait seulement être confiée à des gens qui traduisent dans leur langue maternelle et qui sont en contact permanent avec la langue actuellement parlée et écrite dans leur pays.

C'est une condition nécessaire mais nullement suffisante, car il faut encore que le traducteur ait une bonne sensibilité littéraire et un bon style. Quelques-unes des meilleures traductions d'œuvres littéraires étrangères ont été faites par de grands écrivains français.

Actuellement, une bonne traduction se fait en quatre étapes :

1. Quelqu'un qui connaît bien les deux langues fait une traduction littérale exacte.

2. Quelqu'un qui ne connaît pas la langue de départ récrit entièrement le texte en bon français à partir de la première traduction.
3. Un autre traducteur compare le nouveau texte avec l'original.
4. Une ou plusieurs personnes relisent le texte pour lui apporter des améliorations stylistiques qui n'affectent pas le sens.

Pour la Bible, l'étape n 1 a été réalisée, non par un traducteur, mais par des centaines de traducteurs, réviseurs, exégètes et commentateurs. Toutes les nuances, toutes les virtualités du texte original ont été explorées et rendues dans les centaines de versions des principales langues européennes. Malheureusement, les versions littérales en restent à cette première étape.

Certains traducteurs modernes ont fait le pas suivant :Pierre de Beaumont en français, Kenneth Taylor en anglais, ont récrit le texte à partir d'une traduction littérale pour qu'il soit compréhensible par les Africains que côtoyait P. de Beaumont, ou par les enfants de K. Taylor. C'est également la démarche que j'ai suivie pour Parole Vivante en partant, non d'une seule version, mais de près d'une centaine pour le Nouveau Testament, d'une cinquantaine pour l'Ancien Testament. L'étape n°3 - indispensable - a été réalisée pour P. de Beaumont par le P. Lyonnet (le texte de la Bible signée P. de Beaumontest très différent de celui qui avait paru dans Aujourd'hui la Bible), pour K. Taylor par plusieurs exégètes, et pour moi par M. J. M. Nicole, cheville ouvrière de la version de la Colombe. Pour la BS, toute une équipe de spécialistes a entrepris la révision du texte et d'autres personnes encore ont assuré la quatrième étape.

Un tel travail d'équipe est devenu la règle pour toutes les traductions bibliques sérieuses à l'heure actuelle. Il assure une fiabilité et une qualité bien supérieures à celles d'une traduction faite par un homme seul, quelles que soient ses compétences en grec et en hébreu. On a dit que la version du chanoine Osty était la dernière traduction biblique faite par un seul homme-c'est sa gloire, mais aussi sa faiblesse. On pourrait y ajouter celle d'A. Chouraqui qui, outre le fait que ce n'est qu'une semi-traduction, porte dans tous les livres bibliques le cachet du traducteur plus que celui de l'auteur de ces livres.

La bonne connaissance des langues originales ne garantit donc nullement la qualité d'une version quelconque. Pour la Bible, d'autres facteurs encore entrent en jeu. Pour ne pas faire de faux-sens, il faut une connaissance

générale de l'ensemble de la Bible, sinon, comme le dit E.A. Nida, "on ne fait que transmettre son ignorance".

De plus, comme en littérature, un traducteur doit se trouver "en symbiose" avec l'auteur qu'il traduit pour bien rendre sa pensée. Ainsi, un traducteur de la Bible qui croit à son inspiration divine et qui accepte pour lui-même son message transformateur a plus de chances de faire une traduction fidèle que celui qui doute de cette inspiration et met l'authenticité de ses écrits en question. C'est la raison pour laquelle la Société biblique internationale qui a commandité la NIV a demandé à tous ses traducteurs de souscrire à une déclaration de foi. Nous avons vu qu'il n'y a pas de traduction sans interprétation : dans les passages difficiles, chaque traducteur cherche à rendre le texte tel qu'il l'a compris. Or, la compréhension du message biblique n'est pas la même, si l'on accepte l'ensemble des Écritures comme Parole de Dieu ou si l'on n'y voit que le reflet d'expériences religieuses même inspirées par l'Esprit divin.

"Tôt ou tard, dit R. K. Barnard, consciemment ou inconsciemment, la théologie du traducteur entre en jeu" (89 p. 55). R. Laird Harris, l'un des membres du groupe des traducteurs de la NIV disait que "tous les hommes qui ont travaillé à la traduction de la NIV croyaient que la Bible est vraie jusque dans le détail dans les manuscrits originaux, en science, en histoire comme dans toutes les matières qu'elle touche. La Bible dit que les choses spirituelles doivent être discernées de manière spirituelle. C'est pourquoi la meilleure traduction doit être faite par des gens qui sont bien disposés en faveur des Écritures et au message surnaturel qu'elles contiennent" (cité R. K. Barnard p. 101).

A compétence égale, il y a donc avantage, pour des évangéliques, à donner la préférence à une version faite par des traducteurs et des réviseurs évangéliques. Cela ne veut pas dire qu'un non-évangélique ne puisse pas faire une bonne traduction (L. Segond était un théologien libéral et sa traduction a été en bénédiction à de nombreux chrétiens, même évangéliques) mais ici et là, quelqu'un qui ne croit pas pleinement que "toute l'Écriture est inspirée de Dieu" laissera percer ses propres convictions. Ainsi la New English Bible traduit le texte de 2 Timothée 3.16 : "Every inspired Scripture has its use for..." (Toute Écriture inspirée a son utilité pour...). Seules différences avec les versions traditionnelles :l'absence de l'article défini (en anglais) devant le mot Écriture et de la mention de Dieu comme inspirateur (même dans la Revised

NEB, malgré le grec theopneustos); mais ces différences sont essentielles : dans l'un des cas, c'est presque un truisme : qu'un écrit inspiré a une certaine utilité; dans l'autre, c'est une déclaration fondamentale au sujet de l'inspiration divine de l'Écriture sainte. Et pourtant la compétence linguistique des traducteurs de la NEB ne saurait être mise en doute.

Conclusion

La différence principale entre les nombreuses versions, avons-nous dit au chapitre 4, provient des méthodes différentes de traduction appliquées à la Bible. Quelques variantes mineures relèvent des manuscrits sur lesquels les traducteurs ont travaillé, mais la plupart des versions françaises modernes - sauf Segond-ont pris comme texte de base les éditions critiques de l'Ancien et du Nouveau Testament établies à l'aide de l'ensemble des manuscrits bibliques actuellement disponibles.

Si tous les traducteurs s'accordent pour considérer une version comme bonne si elle est exacte, claire et naturelle, il faut cependant constater que tous ne mesurent pas ces trois qualités avec le même étalon et ne leur accordent pas la même importance relative. Pour les uns, une version est exacte, c'est-à-dire fidèle lorsqu'elle suit le plus près possible la forme de l'original, pour les autres, la traduction doit rendre avant tout le sens, quitte à bousculer la forme pour adapter le texte final au génie de la langue d'arrivée et à la compréhension du destinataire-type de leur public-cible. Pour les premiers, la clarté et le naturel semblent secondaires, pour les seconds, ils sont prioritaires.

Jaugée par ces trois critères, les versions littérales ne se révèlent en fin de compte ni exactes-c'est-à-dire fidèles au sens de l'original-ni claires, ni naturelles. Ni la piété du traducteur, ni ses compétences linguistiques ne garantissent la qualité d'une traduction. Ce qui compte davantage ce sont les dispositions de base à l'égard de la Parole de Dieu, la complémentarité des compétences au sein d'une équipe et surtout la méthode employée.

Les grands traducteurs du passé : ceux de la Septante, Jérôme, Luther, Tyndale, les auteurs de la King James et bien d'autres plus récents, ont tracé la voie de la bonne méthode en renonçant au mot à mot et en s'attachant à rendre le sens de l'original de la manière la plus compréhensible par leurs

contemporains. Les théoriciens de la méthode d'équivalence dynamique ou fonctionnelle n'ont fait que définir de manière plus systématique et plus scientifique les principes que ces pionniers avaient appliqués. Ce sont ces méthodes qu'il nous faut à présent examiner d'un peu plus près.

Chapitre 7
Les principes modernes de la traduction biblique

La base des principes modernes : les phrases-noyaux

Tant que la traduction se faisait entre les différentes langues européennes plus ou moins parentes les unes des autres, elle ne présentait pas de trop grandes difficultés ; même une traduction à équivalence formelle restait plus ou moins compréhensible. Lorsqu'il s'est agi de traduire la Bible dans des langues ayant des structures totalement différentes, le problème s'est singulièrement compliqué. C'est alors que l'on s'est aperçu qu'il était utile d'appliquer la distinction de la forme et du sens aux structures des phrases. La forme correspond à ce qu'on appelle la structure de surface. Ce sont les différentes structures grammaticales telles qu'on les rencontre dans n'importe quel texte. Selon la langue, ce sont des structures extrêmement variables. Le sens, par contre, correspond à ce qui est appelé la structure profonde.

La découverte qui a révolutionné tout l'art de traduire réside dans la constatation que la pensée, exprimée par des structures de surface extrêmement variables, pouvait se réduire à un petit nombre de phrases-noyaux permettant d'exprimer toutes les idées, même les plus complexes.

Comme nous l'avons vu, dans chaque langue, toutes les constructions grammaticales possibles (structure de surface) se ramènent à 6 à 12 espèces de phrases-noyaux. Il s'agit de phrases dont chacune possède une structure bien déterminée. En français, en allemand et en anglais toutes les idées peuvent s'exprimer par l'un des 8 noyaux-types suivants :

1. Jean court : un sujet et un verbe d'action (action intransitive).
2. Jean frappe Pierre : un sujet actif et un autre qui est récepteur de l'action (action transitive).
3. Jean donne une orange à Pierre :une action doublement transitive.
4. Jean est dans la maison : un complément circonstanciel de lieu, de

temps… (dans peut se remplacer par chez, avec…).

5. Jean est malade : une phrase descriptive, tout adjectif-attribut peut convenir.
6. Jean est un homme : exprime l'appartenance à un groupe.
7. Jean est cet homme : l'identité (dans cette phrase Jean et homme sont interchangeables).
8. Jean a un chapeau : la possession.

Les phrases-noyaux remplissent certaines conditions telles que :

- le sujet est actif (il n'existe pas de phrases-noyaux passives, les phrases 2 et 3 peuvent être transformées au niveau de la structure superficielle en phrases passives);
- les phrases doivent comporter un sujet. Ainsi une phrase telle que "Pierre a été frappé" (structure de surface) est réduite au niveau de la structure profonde, c'est-à-dire de la phrase-noyau, à : "Quelqu'un a frappé Pierre";
- les participants d'une action (sujets-objets) doivent être explicites. Donc des participants implicites ne sont pas admis (ex.: "l'amour de Dieu" s'exprime au niveau de la phrase-noyau soit par : "Dieu aime les hommes," soit par : "les hommes aiment Dieu"; voir ci-dessous);
- les événements doivent être exprimés par des verbes ;
- les phrases-noyaux doivent suivre l'ordre logique ou chronologique ;
- les phrases-noyaux ne comportent pas de figures de rhétorique.

Nous avons vu dans le chapitre 5 que des expressions à structure formelle identique pouvaient avoir des sens très différents. Si nous reprenions nos exemples donnés alors concernant les expressions de deux noms liés par de, nous constaterions qu'elles relèvent, en fait, des 8 noyaux différents :

- l'amour de Dieu : Dieu aime = type 1.
- la fondation du monde :Dieu a créé le monde = type 2.
- la promesse du Père :le Père promet quelque chose à quelqu'un= type 3.
- la mer de Galilée : elle est dans la Galilée = type 4.
- la parole de vérité : la parole est vraie = type 5.
- un des soldats :il fait partie des soldats = type 6.
- la terre de Judée :la terre est la Judée = type 7.
- les fils de Zébédée : Zébédée a des fils = type 8.

Ces noyaux de pensée sont relativement faciles à transférer d'une langue dans une autre par une série de petites phrases contenant toutes les informations renfermées dans le texte original.

Les trois étapes d'une traduction à équivalence fonctionnelle

La traduction à équivalence fonctionnelle, fondée sur ces principes, se fait en trois étapes :

1. L'analyse (ou exégèse) qui vise, à travers la structure superficielle du texte original, à retrouver les noyaux et les éléments du contenu ;
2. le transfert, c'est-à-dire la représentation de tous ces noyaux et de tous ces éléments par des noyaux et des éléments de la langue d'arrivée ; enfin
3. la restructuration, c'est-à-dire la rédaction à partir de ces éléments... du texte définitif (Ch. R. Taber : "Qu'est-ce qu'une traduction fidèle ?" All. bibl. universelle 1972).

La traduction à équivalence fonctionnelle fait donc le "détour" par la couche profonde, la sémantique ou le sens, parce que, dans toutes les races et toutes les nations, le cerveau humain a la même structure. Donc, en profondeur, au niveau des noyaux, toutes les langues se ressemblent, mais elles ont des règles de transformation différentes qui mènent à des structures superficielles différentes. Si l'on transfère un texte au niveau de ces structures superficielles, on risque fort de ne pas transférer le même sens. La démarche peut donc se schématiser de la manière suivante : de la structure superficielle de la langue A (langue de départ), on descend vers la structure profonde, commune à toutes les langues (les noyaux-types), d'où l'on remonte vers la structure superficielle de la langue B (langue d'arrivée).

Si nous reprenons notre image de l'iceberg (chapitre 4), nous nous souvenons que la forme, c'est-à-dire les mots, ne constituent que la partie supérieure et la partie moyenne de l'iceberg. Le sens se trouve plus bas. Pour trouver le sens des passages bibliques, on recourt à l'exégèse. Elle doit découvrir le sens que l'auteur inspiré voulait donner à son texte. Si nous passons directement du 2ème niveau de la langue-source (la structure formelle

du texte) au 2ème niveau de la langue d'arrivée, il y a bien correspondance formelle entre les deux langues, mais souvent le sens du texte échappe au lecteur de la traduction. Si nous prenons, par exemple, la traduction de 1 Thessaloniciens 4.4 dans la version Darby, nous lisons : "que chacun de vous sache posséder son propre vase en sainteté et en honneur". Les mots français correspondent parfaitement aux mots grecs, mais quelle est la signification de l'ordre de Paul ? De quel vase voulait-il parler ? Comment un vase peut-il être possédé "en sainteté et en honneur"? La formulation de Paul est ambiguë, il est vrai, et les traducteurs oscillent entre deux sens à donner à ce "vase": soit le corps, soit sa femme. Dans ce cas, la meilleure solution est de choisir l'une des traductions possibles en langage clair, celle qui paraît la plus plausible, d'après l'exégèse et les commentaires, et de renvoyer l'autre en note. Les traductions littérales rendent leurs lecteurs dépendants d'enseignants et de commentaires qui leur expliquent le sens de la Parole de Dieu. Mais ces derniers sont-ils toujours plus compétents qu'un bon traducteur ayant travaillé consciencieusement-ou mieux : qu'une équipe de traducteurs où figurent de bons exégètes, comme cela se fait presque partout à l'heure actuelle ?

Ce sont surtout les traducteurs de la Bible qui ont creusé cette question. Leurs recherches ont profité à tous les traducteurs. "La traduction comme science doit davantage à ceux qui ont traduit la Bible qu'à n'importe quel autre groupe de traducteurs" (E.H. Glassman, 81 p.12).

1. L'analyse

Si nous prenons le premier verset de l'épître aux Éphésiens, cela donne l'analyse suivante :

Paul, apôtre de Jésus-Christ :

Paul est apôtre (envoyé).

Jésus-Christ l'a envoyé.

par la volonté de Dieu :

Dieu a voulu qu'il soit apôtre.

aux saints qui sont à Éphèse (le mot saint exprime le lien d'appartenance à Dieu, donc, saints = ceux qui appartiennent à Dieu ; on peut aussi le traduire

par chrétien)

Paul salue les chrétiens (ou écrit aux chrétiens);

ces chrétiens sont à Éphèse.

et aux fidèles en Jésus-Christ

Ces chrétiens sont fidèles à Jésus-Christ ;

ou : ils croient en Jésus-Christ (le mot pistis, de la même racine que pistos, fidèle, a les deux sens).

Ensuite, on restructure ces petites phrases-noyaux pour en faire une phrase française normale : "Paul, apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, salue ceux qui, à Éphèse, appartiennent à Dieu et croient en Jésus-Christ."

L'analyse est l'étape la plus importante et la plus longue, car elle implique la compréhension exacte de ce qu'a voulu dire l'auteur. Nous avons heureusement un grand nombre d'aides à notre disposition :

1. les différentes traductions qui nous montrent comment les autres traducteurs ont compris ce passage ;
2. les lexiques et les dictionnaires qui nous donnent les différents sens des mots grecs et hébreux ;
3. les concordances grecques et hébraïques qui nous permettent de voir dans quels autres contextes le même mot est employé;
4. les commentaires qui expliquent le texte.

Les théoriciens de la traduction distinguent quatre catégories de mots : ceux qui désignent

1. des objets (personnes, choses ou entités) : Paul, apôtre, les chrétiens, Jésus-Christ...,
2. des événements (actions, processus) : la volonté, salue, qui croient, est (rappelons que, dans les phrases-noyaux, les événements sont toujours exprimés par des verbes),
3. des abstractions (qualités, quantités et degrés affectant les deux premières catégories) : céleste, saints et sans reproche, tout, avec surabondance, plein, vrai, ...; et
4. des mots relationnels établissant des connexions entre les trois catégories précédentes (de, en, à, que, devant...).

Dans l'hébreu et le grec, beaucoup d'actions et d'événements sont exprimés par des noms ; en français et en d'autres langues, il arrive souvent qu'il soit préférable ou obligatoire de les exprimer par des verbes. L'analyse identifie donc les noms qui désignent, en fait, des événements et le traducteur cherche, lors de la restructuration, à les formuler par des verbes. Comme nous l'avons vu, l'expression "l'amour de Dieu" (Romains 5.5) est ambiguë car elle peut désigner aussi bien l'amour de Dieu pour nous que celui qu'il nous inspire pour lui. "Dieu nous aime" ou "nous aimons Dieu" n'est plus ambigu. Ainsi, le traducteur fait sans cesse un va-et-vient entre les trois phases : analyse, transfert, restructuration.

L'analyse essaie aussi de relever les nuances indiquées par les subtilités grammaticales de l'original, par le temps des verbes, l'usage des prépositions et l'ordre des mots. Dans un texte aussi simple que Jean 1.1, il ne semble pas y avoir beaucoup de variantes de traductions possibles : "Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu". Nous 101 remarquons cependant que les majuscules de Parole et de Dieu sont déjà un choix et une interprétation du traducteur, car dans les anciens manuscrits, toutes les lettres étaient en majuscules (onciales), on ne peut donc pas savoir, sans interpréter, s'il faut écrire parole ou Parole, dieu ou Dieu.

Qu'est-ce que cette Parole qui était au commencement, étant avec Dieu et étant Dieu ? Le verset 14 répond clairement à cette question : "La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous"; cette Parole était le "Fils unique venu du Père," c'est-à-dire Jésus le Christ. Aucun exégète ne niera cette identification, mais pour le lecteur non prévenu, elle n'est pas du tout évidente, d'autant plus qu'en français "la Parole" est du féminin tandis que Jésus-Christ est du masculin. D'autre part, "la Parole" est ambigu. On sait que Goethe aimait se référer à ce verset parce qu'il y voyait la priorité de la parole sur l'action. Ailleurs, Jean appelle Jésus-Christ "la Parole de Dieu" (Apocalypse 19.13). C'est ce qui nous a amenés à traduire ainsi le début de ce verset dans la BS: "Au commencement était celui qui est la Parole de Dieu". Ces précisions n'ajoutent au texte aucune information non voulue par l'auteur et non comprise par les premiers lecteurs.

Une traduction strictement littérale de ce verset se lirait ainsi : "Dans commencement était la parole, et la parole était avec le dieu, et dieu était la parole". La première fois, dieu est précédé de l'article défini, ce qui, en grec, met l'accent sur la personnalité de Dieu : le Christ vivait en communion avec

la Personne de Dieu. La deuxième fois, Dieu apparaît sans article parce que c'est un nom propre (et non parce que la Parole "était dieu" comme le traduisent les Témoins de Jéhovah). De plus, l'ordre des mots, en grec, n'est pas l'ordre habituel : "Dieu était la Parole," mettant l'accent sur la nature de la Parole : sa divinité. Certaines versions ont tenté de faire apparaître ces nuances en traduisant : "La Parole habitait avec Dieu, et ce que Dieu était, la Parole l'était également" (New English Bible"), "la nature de la Parole était la même que celle de Dieu" (W. Barclay), "la Parole était face à face avec Dieu ; oui, la Parole était elle-même Dieu" (C. B. Williams).

D'autre part, le temps du verbe grec pour était implique un état constant, une existence continuelle dès le tout premier commencement c'est-à-dire dès la création du monde. C'est ce que les versions à équivalence dynamique ont essayé de rendre en traduisant : "Au commencement, lorsque Dieu créa le monde, la Parole existait déjà" (BFC), "Au commencement de toutes choses, la Parole existait déjà" (BFCR), "Lorsque le monde a commencé, la Parole était déjà là" (W. Barclay), "Quand tout a commencé, la Parole était déjà" (New English Bible).

Ainsi dans un verset apparemment aussi simple, les version littérales sont, elles aussi, obligées de choisir entre différentes options d'interprétation et d'ajouter des précisions, mais ce ne sont pas elles qui rendent le plus fidèlement les diverses nuances de l'original.

La même structure superficielle peut cacher des sens différents. Par exemple, dans 2 Corinthiens 5.14, l'expression "l'amour du Christ" peut se rapporter à l'amour du Christ pour moi ou à l'amour que je lui porte. Traduit littéralement, Galates 2.20 parle de "la foi du Fils de Dieu". Cette expression a inspiré toute une thèse de doctorat (Pistis Theou) où l'auteur démontrait que nous ne sommes pas sauvés par notre foi en Christ, mais par sa foi à lui , notre foi n'a donc aucun rôle à jouer dans notre salut. Mais le contexte général du Nouveau Testament s'inscrit en faux contre cette thèse et il faut bien traduire le passage de l'épître aux Galates : "je vis maintenant dans la foi au Fils de Dieu qui, par amour pour moi, s'est livré à la mort".

Dans Romains 1.1, Paul parle de "l'évangile de Dieu" et dans 2 Corinthiens 10.14 de "l'évangile du Christ": ces deux structures tout à fait identiques peuvent facilement mener à la conclusion que leur sens est le même-ce qui n'est pas le cas. "L'évangile de Dieu" désigne la Bonne Nouvelle qui vient de

Dieu, 102 alors que "l'évangile du Christ" se rapporte à la Bonne Nouvelle qui concerne le Christ. Sous une même structure superficielle, les noyaux sont différents.

Implicite-explicite

L'analyse fait aussi apparaître un certain nombre de notions implicites dans le texte, comprises par ses premiers destinataires, mais qui ne le sont plus nécessairement par les lecteurs actuels.

Quand, par exemple, nous lisons le mot loi, toute une série de notions se présentent à notre esprit : loi civile, loi physique, principe... Ces différents sens se retrouvent dans l'Écriture, mais généralement, il s'agit de la loi de Moïse ou des cinq premiers livres de la Bible. Le lecteur moderne a besoin d'en être informé, soit par l'additif "de Moïse" soit par une majuscule devant le mot Loi précédé d'un astérisque renvoyant au Lexique.

Les Hébreux évitaient toujours de prononcer le nom propre de Dieu par obéissance au 3ème commandement-qui, d'ailleurs, signifiait autre chose : qu'il ne fallait pas manquer à une promesse appuyée d'un serment au nom de Dieu. Ils avaient trouvé un moyen élégant de suggérer l'action de Dieu sans prononcer son nom : c'était la voix passive. Au lieu de dire : "Dieu vous bénira," ils disaient : "Vous serez bénis". Pour le lecteur actuel, le sujet "Dieu" sous-entendu n'est pas évident. Il faut donc l'ajouter dans la traduction. "Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde" (Matthieu 5.7) doit se traduire : "car Dieu leur fera miséricorde" ou, en français actuel : "Heureux ceux qui témoignent de la bonté, car Dieu sera bon pour eux" (BS). "Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés" -> "car Dieu les consolera". Le futur remplissait la même fonction que la voix passive ("l'avenir est à Dieu") : "Heureux les débonnaires, car ils hériteront la terre" -> "Heureux ceux qui sont humbles, car Dieu leur donnera la terre en héritage."

De tels renseignements implicites sont clairement contenus dans le message original, bien qu'ils ne soient pas explicitement exprimés, car pour les premiers destinataires, ils étaient évidents.

Lorsqu'il est dit que les faux prophètes "viennent à vous en vêtements de brebis" (Matthieu 7.15), le lecteur moderne peut penser : en habits faits de peau de mouton (donc ces faux prophètes sont riches). C'est une fausse piste.

La BFC oriente sur la bonne interprétation en traduisant : "en se donnant l'apparence de moutons" ou la BS: "ils se donnent l'apparence d'agneaux". L'expression "fruits de la terre" (Genèse 4.3) était bien comprise des Hébreux. Le lecteur moderne peut la restreindre à ce que l'on appelle des fruits (strictement parlant, seules les cacahuètes répondraient à cette définition); "produits de la terre" (BFC, BS) est plus exact.

L'association "publicains et pécheurs" (Matthieu 9.10) évoquait des réalités concrètes au premier siècle. Pour nous, il vaut mieux préciser : "collecteurs d'impôts et gens de mauvaise réputation" (BFC), "et pécheurs notoires" (BS) ou "collecteurs de taxes et gens aux mœurs douteuses" (PV).

Qu'évoque pour le lecteur d'aujourd'hui l'expression "navires de Tarsis" (1 Rois 22.49)? Normalement, il pense que ces navires ont été faits à Tarsis. Fausse conclusion ! Il s'agissait de bateaux pouvant aller jusqu'à Tarsis, à l'autre extrémité de la Méditerranée-mais qui n'y allaient pas nécessairement. Il est donc plus juste de traduire "de grands bateaux" (BFC) ou "des navires au long cours" (BS).

Les textes bibliques contiennent aussi toute une série d'informations culturelles immédiatement comprises par les contemporains. Toutes les valeurs des monnaies (drachme, denier, pite, mine), des longueurs (palme, empan, coudée, brasse, stade, chemin de sabbat), des capacités (log, bath, épha, omer, homer, hin, kor), des poids (guéra, sicle, mine) et de la mesure du temps (la troisième heure, la deuxième veille de la nuit) étaient aussi familières aux destinataires des écrits originaux 103 que le sont nos unités métriques ou monétaires aujourd'hui. Pour nous, "une pièce d'or" nous parle plus qu'une "mine," et un "lingot" plus qu'un "talent". Savoir que le "denier" était le salaire normal d'une journée de travail donne un sens plus concret à certaines paraboles.

"Jouer de la flûte" (Matthieu 11.17) dit moins que "jouer un air de danse sur la flûte" (BFC). Pourquoi le propriétaire de la vigne a-t-il fait construire "une tour" (Matthieu 21.33)? L'information implicite doit être explicitée pour les lecteurs actuels : "une tour de garde" (BFC), "une tour pour la surveiller (la vigne)" (BS).

Lorsque Jésus a dit qu'il ne sera pas enlevé "un seul iota" de la Loi (Matthieu 5.18), tout Juif comprenait l'allusion. Pour le lecteur moderne, il vaut mieux traduire : "la plus petite lettre de la Loi". Les Juifs savaient aussi ce

qu'étaient les "phylactères" (Matthieu 23.5) Aujourd'hui, il faut préciser : "pour les paroles sacrées qu'ils portent au front ou au bras, ils ont des étuis particulièrement grands" (BFC) ou qu'il s'agit de "petits coffrets à versets qu'ils portent pendant la prière" (BS).

Pourquoi, pour ceux qui sont "jetés dans la géhenne," "leur ver ne meurt point" (Marc 9.48)? Les Juifs comprenaient l'allusion de Jésus car ils connaissaient la prophétie d'Esaïe Esaïe 66.24, le dernier verset du livre, qui évoquait le sort de ceux qui se sont "rebellés contre l'Éternel" et auxquels Dieu prédit que "leur ver ne mourra point et leur feu ne s'éteindra point" (LSG). Le lecteur moderne ne dispose généralement plus de cette information. Il faut donc préciser : "les vers rongeurs" (BS) ou "les vers qui rongent les corps" (BFC) et indiquer la référence de l'Ancien Testament où le lecteur pourra se rendre compte que Jésus faisait une citation.

Tous les peuples soumis à Rome comprenaient la parole de Jésus : "Si quelqu'un te force à faire un mille" (Matthieu 5.41). Ils savaient qu' un soldat romain pouvait réquisitionner n'importe quel passant pour l'obliger à porter son paquetage sur "un mille" - mais pas plus. Pour nous, il faut l'expliquer ou l'expliciter dans la traduction : "Si un représentant de l'autorité t'oblige à porter une charge sur un kilomètre" (BFC), "Si quelqu'un vient te réquisitionner pour t'obliger à lui porter un fardeau sur un kilomètre" (PV), "Si quelqu'un t'oblige à faire mille pas, fais-en deux mille avec lui" (BFCR).

Pour le Français qui a étudié ses classiques, le mot Jourdain évoque le personnage de Molière qui faisait de la prose sans en être conscient. C'est pourquoi certaines versions traduisent "la rivière du Jourdain" et la BS le précède d'un astérisque qui renvoie à l'explication dans le glossaire.

Parfois, les informations implicites sont trop importantes pour pouvoir être intégrées à la traduction. Dans ce cas, il faut recourir aux notes. Par exemple, dans Matthieu 10.12, Jésus recommande aux disciples qu'il envoie en mission de saluer les occupants d'une maison en disant : "Que la paix soit avec vous". La note nous informe que ce n'était pas une nouvelle formule que Jésus apprenait ainsi aux siens, mais que c'était la "salutation juive habituelle." Au v.14, il leur demande de "secouer la poussière de leurs pieds" si on ne les recevait pas dans une maison ou une localité. On s'attendrait plutôt à ce qu'ils la secouent en entrant dans la maison pour ne pas la salir. La note figurant dans la BS nous renseigne sur le sens de ce geste symbolique : "Pour

signifier qu'ils ne voulaient plus rien avoir de commun avec cette ville".

Jésus poursuit en disant que "Sodome et Gomorrhe seront traitées avec moins de rigueur que les habitants de ces lieux-là". Tous ses auditeurs comprenaient l'allusion. Pour le Français moyen, peu familier avec les récits bibliques, il n'est pas inutile qu'une note précise qu'il s'agit de "deux villes frappées par le jugement de Dieu. Leur histoire est racontée dans Genèse 18.1-19.38."

Dans Matthieu 11.3, les envoyés de Jean-Baptiste demandent à Jésus : "Es-tu celui qui devait venir ?" Formule énigmatique, que la note éclaire : "C'est-à-dire : 'Es-tu le Messie attendu, promis par les prophètes ?'"

Il y a aussi, dans chaque langue, des informations implicites dont nous ne sommes pas toujours conscients. Lorsque nous lisons : "Allez dire à ce renard (Hérode)," nous décodons automatiquement : "à cet homme rusé". Mais certains auteurs prétendent que, dans l'Antiquité, le renard symbolisait, non la ruse, mais la cruauté (cf. So 2.15). En Occident, c'est surtout le Roman de Renart qui a associé fortement le renard à l'idée de ruse. En Amérique du Sud, par contre, renard signifie "dévoyé sexuel". Là encore, une note peut préciser le sens.

Avant de traduire, il faut donc faire tout un travail d'exégèse qui, pour certains versets, peut durer des heures. Personnellement, j'ai mis une trentaine d'années pour explorer les différentes manières dont le texte était traduit dans une centaine de versions. Le texte de synthèse qui en est résulté a été revu par plusieurs spécialistes du grec et de l'hébreu. Ensuite nous nous sommes rencontrés en petit comité pour discuter le produit final de ces différentes études et confronter nos interprétations et les manières de rendre la pensée de l'auteur sacré. La table était remplie de dictionnaires, commentaires, manuels de traducteurs. Puis le texte élaboré en commun a été soumis pour avis à d'autres spécialistes, professeurs de Nouveau Testament ou d'Ancien Testament dans une faculté de théologie.

2. Le transfert

Le transfert se fait au niveau des noyaux. Si toutes les langues s'écrivaient par des idéogrammes (comme les hiéroglyphes ou l'écriture chinoise), c'est-à-dire si elles représentaient les réalités et les idées par de petits dessins, il n'y

aurait aucune difficulté pour lire un message dans n'importe quelle langue de départ ou d'arrivée. C'est la raison principale qui a fait garder en Chine l'écriture idéographique car, comme il y a des multitudes de langues différentes dans le Céleste Empire, une écriture alphabétique ne serait lisible que dans un secteur très restreint. Les idéogrammes, par contre, peuvent se lire dans n'importe quelle langue comme nos chiffres et nos symboles : 1,2,3, CO, CO2, H...Les noyaux-types ressemblent un peu aux idéogrammes-ils pourraient du moins se traduire par des formules simples, faciles à transférer d'une langue dans une autre.

Lors du transfert, le traducteur doit constamment penser, d'une part au sens de l'expression dans la langue-source, d'autre part à celui qu' une traduction littérale peut avoir dans la langue d'arrivée. Dans différentes langues, les traducteurs ont eu des surprises désagréables en traduisant littéralement les expressions bibliques. En transférant le Cantique des cantiques en tonga, ils se sont aperçus que lorsque le bien-aimé dit à la Sulamite que ses "yeux sont des colombes," il l'accusait, en fait, d'être ivre ou de pratiquer de la sorcellerie, car là-bas, les colombes domestiques ont des yeux rouges, or ce sont les ivrognes et les sorcières qui ont de tels yeux. Lorsqu'il compare ses cheveux à un troupeau de chèvres, il lui refusait la féminité, car, dans cette culture, les chèvres sont symboles de virilité. Dans une tribu indienne d'Amérique du Sud, en lisant l'expression : "Saul, respirant la menace..." on a compris que Saul était un magicien qui exhalait un charme capable de tuer ses adversaires.

Même en français, le transfert littéral peut engendrer des faux sens. "Respirer la menace" n'est pas une expression française. Lorsque l'hébreu emploie le mot père, il s'agit souvent d'un ancêtre plus ou moins lointain. De même, dans la Bible, le mot fils a un sens plus étendu qu'en français. Il s'emploie aussi dans un sens figuré inconnu en français : "fils de la géhenne, de la perdition..."

Dans Am 2, Moab risque d'être pris pour le nom d'une personne - ce qu'il était à l'origine pour désigner l'ancêtre du peuple-mais ici, il s'agit de toute une nation. Il faut donc ajouter : "le peuple de Moab". "J'envoie un feu" est ambigu. Les plus spirituels parmi les lecteurs penseront au feu du Saint-Esprit. "Je vais détruire par le feu" ou "je mettrai le feu" lève l'ambiguïté. "Je ne lui ferai pas retour" (Chouraqui) est un hébraïsme incompréhensible en français. Son sens est : "Je le punirai sûrement" ou, plus exactement : "Je ne

reviendrai pas sur l'arrêt que j'ai pris" (BS). Au chapitre 4, lorsque le prophète invective les "vaches de Basan," il ne s'en prend pas aux paisibles ruminants, mais aux femmes de Samarie. Une note, au moins, est nécessaire pour éviter les contresens. Il ne s'agit pas, dans une traduction à équivalence fonctionnelle, de faire réagir nécessairement les lecteurs actuels comme les auditeurs des prophètes - cela est impossible puisqu'ils ne sont pas dans la même situation - mais du moins de faire comprendre comment les premiers auditeurs ont dû réagir.

3. La restructuration

Il y a différentes sortes de textes. Les linguistes distinguent des textes informatifs qui disent simplement ce qui s'est passé, des textes expressifs où l'auteur dit ce qu'il pense et qu'il ressent, et des textes opératifs destinés à influencer le lecteur. Le traducteur doit donc s'assurer en premier lieu de la fonction du texte à traduire. Pour les textes informatifs, il adoptera une forme simple, objective, prosaïque, car l'important c'est le contenu. Pour des textes expressifs, le style sera plus élaboré, les textes poétiques auront besoin d'une forme artistique, adaptée à la personnalité de l'auteur. Les textes opératifs devront transmettre l'appel du texte original d'une manière adaptée à la culture du lecteur. Le traducteur devra cependant se souvenir que tous les textes bibliques, qu'ils soient informatifs ou expressifs, ont en même temps une fonction opérative. La question qu'il devra se poser sera donc toujours : Quelle formulation permettra le mieux au lecteur d'actualiser ce texte et de saisir l'appel qu'il lui adresse.

Il ne faut pas viser la seule compréhension intellectuelle, mais toute la personnalité-y compris ses aspects émotionnels et volitifs.

Lors de la restructuration, il faudra parfois changer le mode d'expression, par exemple, passer de la voix passive à la voix active. "C'est Jean que le prophète Esaïe a annoncé en disant :..." (BS) est tout aussi clair et beaucoup moins lourd que : "Car c'est ici celui dont il a été parlé par Esaïe, le prophète" (Darby). Souvent, comme nous l'avons vu, l'hébreu utilisait la voix passive pour éviter de prononcer le nom de Dieu. L'apôtre Paul a gardé cette habitude d'utiliser la voix passive lorsqu'il voulait parler d'une action de Dieu. Ce sous-entendu n'est plus du tout évident pour les lecteurs modernes pour qui il faut rétablir le nom de Dieu afin de rendre exactement la pensée de l'apôtre. Au

lieu de "que vous soyez fortifiés à tous égards par sa puissance glorieuse" (Colossiens 1.11, LSG), il vaut mieux traduire : "Dieu vous fortifiera pleinement..." (BS).

Parfois, il faudra aussi réorganiser l'ordre chronologique des événements pour que le lecteur le comprenne. Par exemple, dans Apocalypse 5.2, l'ordre des actions ne correspond pas à celui des mots qui les décrivent : "Qui est digne d'ouvrir le livre et d'en rompre les sceaux" (Col), car pour ouvrir un livre, c'est-à-dire un rouleau, il fallait d'abord briser les cachets qui le scellaient. C'est pourquoi la BFC a traduit : "Qui est digne de briser les sceaux et d'ouvrir le livre ?" Dans Luc 19.12-13, "un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain pour se faire investir de l'autorité royale et revenir ensuite. Il appela dix de ses serviteurs, leur donna dix mines et leur dit..." (LSG). D'après cette version, on ne sait pas à quel moment l'homme a appelé ses serviteurs. C'est pourquoi la BFC précise au début du v. 13 : "Avant de partir, il appela..." et la BS dit au v.12 : "Un homme de famille noble était sur le point de partir...il convoqua".

Dans Marc 6.16-18, l'évangéliste énumère une quinzaine de faits dans un ordre différent de l'ordre chronologique. Pour que le lecteur comprenne l'enchaînement et les retours en arrière, il faut soit jouer sur les temps des verbes (Hérode qui entendait cela se disait...En effet, Hérode avait fait arrêter Jean...car Jean disait...), soit combiner ces versets et énumérer les différents faits dans leur ordre chronologique.

Dans d'autres cas, c'est l'ordre logique qu'il peut sembler utile de rétablir. Hébreux 4.6 dit : "Or, puisqu'il est encore réservé à quelques-uns d'y entrer (dans le repos), et que ceux à qui la promesse a été faite n'y sont pas entrés à cause de leur désobéissance, Dieu fixe de nouveau un jour..." La BFC regroupe les deux faits selon l'ordre logique et chronologique : "Ceux qui avaient été les premiers à entendre la Bonne Nouvelle ne sont pas entrés dans ce repos parce qu'ils n'ont pas cru. Par conséquent il est encore possible pour d'autres d'y entrer". La BS, s'appuyant sur la citation que l'auteur vient de faire, commence par dire : "Il demeure donc établi que certains doivent entrer dans ce repos. Or, ceux qui ont les premiers entendu cette Bonne Nouvelle n'y sont pas entrés parce qu'ils ont désobéi à Dieu, c'est pourquoi Dieu fixe de nouveau un jour..." Dans ce cas, l'ordre logique est indiqué par des mots de liaison établissant la manière dont les événements sont liés entre eux.

Ces regroupements logiques et chronologiques s'imposent parfois davantage encore dans l'Ancien Testament où il est quelquefois nécessaire de restructurer plusieurs versets et de les mettre ensemble (souvenons-nous que la division en versets n'est pas inspirée et ne faisait pas partie des originaux, puisqu'elle n'a été faite qu'au 16ème siècle).

Une autre modification indispensable en passant du grec ou de l'hébreu en français est la coupure des longues phrases en unités plus courtes, mieux assimilables par l'homme moderne, habitué au style journalistique. Dans l'original - et dans la version Darby - Éphésiens 1.3-14 est une seule phrase. Segond l'a découpé en 5 phrases, la BFC et la BS en 13. Les liens logiques entre les différents éléments de la phrase sont maintenus dans les versions modernes par des particules de liaison : car, puisque, afin que, parce que, ainsi, pour que...Ainsi, aucun élément de la pensée inspirée n'est perdu, et le texte se lit plus aisément.

Dans une bonne traduction, certaines règles de la traduction à équivalence formelle sont maintenues : lorsque le même mot hébreu ou grec apparaît dans le même contexte, il n'y a aucune raison de changer de terme en français. Cela est particulièrement important dans les évangiles synoptiques : parfois, dans les récits ou les discours parallèles, les deux ou les trois évangélistes emploient les mêmes mots, parfois ils reformulent avec des mots différents. Il est important, dans le premier cas, que la traduction utilise également les mêmes termes, dans le deuxième cas, qu'elle essaie de trouver un synonyme. Il se peut que l'auteur ait utilisé deux termes différents pour de simples raisons stylistiques, pour éviter la répétition, mais il y a davantage de chances pour qu'il ait eu des raisons plus sérieuses-car les auteurs anciens n'étaient pas aussi sensibles que nous-surtout que les Français-aux répétitions ; même si nous ne comprenons pas leurs raisons, il faut les respecter.

Lorsqu'on emploie l'expression : "traduction à équivalence dynamique," on veut dire que le texte actuel devrait susciter chez le lecteur les mêmes réactions émotives que le texte primitif chez ses premiers lecteurs. Ces réactions sont suscitées essentiellement par le style et par l'emploi d'un certain vocabulaire. Des interjections (Non ! Jamais !) et d'autres expressions (Loin de là ! Assurément pas !) ainsi que les points d'exclamation et d'interrogation donnent le ton d'un texte. Un vocabulaire imagé évoque la poésie. Mais le traducteur devra toujours se souvenir que les procédés stylistiques pour indiquer l'intensité de l'émotion ne sont pas les mêmes dans

les différentes langues.

Les participes sont une caractéristique du grec biblique, mais pas du français ; nous les utilisons beaucoup plus rarement. Une traduction littérale qui rend tous les participes par des participes est donc condamnée à faire du mauvais français.

La Bible contient beaucoup de genres littéraires : prose, poésie, récits, lettres, hymnes, sentences, etc. Chaque genre a son style particulier dont une bonne traduction doit essayer de tenir compte.

La restructuration du texte doit se faire dans le style le plus naturel de la langue d'arrivée en tenant compte des particularités du texte de départ. Nous avons déjà vu qu'il est possible de changer la forme d'une expression sans changer son sens ("Jean a frappé Pierre sur la tête"). Cette phrase, mise à la voix passive ("Pierre a été frappé par Jean sur la tête" ou "sur la tête par Jean"), ou divisée en deux phrases reste identique quant au sens. Le traducteur devra chercher la forme qui convient le mieux au mode d'expression habituel de la langue réceptrice, au parler de la personne qui s'exprime et au style de l'ensemble du texte. La Bible contient beaucoup de phrases passif. Or, les manuels de stylistique française nous disent que, dans certains cas, la phrase passive n'est pas habituelle en français et qu'il vaut mieux la transformer en phrase active.

L'ordre des mots est souvent différent dans deux langues. Littéralement, Emmanuel signifie "avec nous Dieu," mais même les versions littérales le rendent par "Dieu avec nous".

On a remarqué que la syntaxe des phrases changeait avec le niveau d'éducation : les gens simples emploient beaucoup de verbes, plus leur niveau de culture s'élève, plus ils transforment les verbes en noms. Les écrivains, ayant généralement bénéficié d'une éducation assez poussée, ont tendance à employer plus de noms que de verbes, même pour exprimer des idées verbales - c'est-à-dire des événements. Lorsqu'on cherche, sous les structures superficielles, les structures profondes au niveau des noyaux, on trouve souvent des événements, donc des idées qui s'expriment mieux par des verbes que par des noms.

Dans Marc 1.4, Segond suit la structure de la phrase de Marc en traduisant : "Jean parut, baptisant dans le désert, en prêchant le baptême de repentance pour la rémission des péchés." Dans cette phrase, il y a trois verbes et cinq

noms. En fait, les quatre derniers noms se rapportent à des événements, pas à des objets : Jean baptisait, les gens se repentaient, Dieu leur pardonnait (remettait) ce que les gens avaient commis en péchant. Les idées exprimées dans ce verset sont plus faciles à comprendre lorsqu'on emploie des verbes au lieu de noms lors de la restructuration : "Jean parut dans le désert ; il baptisait et lançait cet appel : Changez de comportement, faites-vous baptiser et Dieu pardonnera vos péchés" (BFC).

"L'équivalence dans le sens et la forme ne peut pas toujours être maintenue - par exemple dans les poèmes acrostiches de l'Ancien Testament, pour citer un exemple extrême (comme le Psaumes 119). Dans ces cas, le sens doit avoir priorité sur la forme stylistique" (E.A. Nida 64 p. 20).

Nous avons vu que G. Mounin demandait qu'une bonne traduction préserve "les équivalences rhétoriques, stylistiques et poétiques d'un texte". Max-Alain Chevallier écrivait : "L'idéal du traducteur est de percevoir, puis de rendre en français les quatre valeurs que les linguistes reconnaissent au langage : valeur de communication de base ou d'information, valeur logique, valeur affective et valeur esthétique." (L'exégèse du Nouveau Testament Genève 1984 p.37). Parmi ces quatre valeurs, la valeur esthétique est sans doute celle que la plupart des traductions à équivalence formelle ont eu le plus de mal à respecter, à cause de leur souci de littéralisme. Le Dieu qui a revêtu de beauté la plus humble fleur des champs a aussi voulu que sa Parole reflète quelque peu sa splendeur infiniment variée. Renato Poggioli disait : "Dans toute œuvre artistique, 108 la beauté est le degré le plus élevé de la fidélité, tandis que la laideur est synonyme de l'infidélité ou de la trahison" (R. A. Brower 1959 p. 143 cité Margot p. 31). Or, bien des pages de la Bible sont de véritables œuvres d'art et la manière dont elles sont traduites dans certaines versions frise la profanation.

L'aspect esthétique du teste biblique concerne le style, la présentation et la traduction de la poésie.

Le style

"L'équivalence fonctionnelle implique la matière et la manière, le contenu et la forme, elle vise à faire sentir au lecteur actuel aussi bien que comprendre intellectuellement ce que l'auteur sentait et voulait communiquer" (C. D. Linton, 91 p.19). Il faut donc que la signification et l'impact de la traduction

sur le récepteur soient aussi proches que possible de ceux que le message avait sur les premiers récepteurs.

Un contenu précieux présenté dans un mauvais style ressemble à un cadeau de valeur enveloppé dans du papier journal. Certes, c'est le contenu qui importe, mais la réaction des lecteurs sera différente suivant qu'il s'agit d'un bon ou d'un mauvais style. Cet aspect est particulièrement important si l'on veut faire lire la parole de Dieu à des gens qui ne sont pas encore chrétiens. Si le style est cahoteux, ou même truffé de fautes de français, ils se détourneront vite de leur lecture en se disant que si les traducteurs n'ont pas su se donner la peine d'écrire en bon français, cela ne vaut pas non plus la peine de s'efforcer de lire leur prose.

"Le style, écrit E.A. Nida, est un aspect important de la qualité d'une traduction. En fait, l'excellence du style contribue probablement plus à faire accepter une traduction que n'importe quel autre facteur." Il donne l'exemple de la English Revised Version et de l'American Standard Version qui étaient des traductions beaucoup plus exactes que la King James Version, "mais leur style était si maladroit et si lourd que ni l'une ni l'autre de ces versions n'a reçu le type d'accueil qu'elles méritaient" (Cah. de trad. bibl. 11/1988 p.12).

"L'exactitude, dit J. Steck, l'un des traducteurs de la NIV, est très importante. Mais la communication l'est tout autant. Est-ce que la traduction communique ? Est-ce qu'elle invite le lecteur à lire ? Et cela est essentiellement une question de style" (cité Barnard, 89 p. 110). Il donne aussi comme preuve la American Standard Bible de 1901 qui était une excellente traduction, mais son style était si lourd et si pénible que personne ne l'a utilisée.

D'après les enquêtes faites auprès des lecteurs de la Bible, le fait qu'une Bible soit acceptée "semble dépendre davantage du style que du contenu. Si les mots ne sont pas choisis et arrangés de manière satisfaisante, les lecteurs ne sont pas attirés par le message qu'ils transmettent. La forme du message a une influence décisive sur l'acceptation d'une version" (De Waard - Nida p.13).

Le style d'un écrit influence notre lecture de son contenu et nos réactions envers lui. Lorsque vous voyez une poésie, vous la lisez comme poésie, vous l'interprétez selon les lois de la poésie, c'est-à-dire que vous ne prenez pas à la lettre les images et les déclarations qu'elle contient. Si quelqu'un transformait un récit historique (David et Goliath, les miracles de Jésus, les

Actes), en poème, on ressentirait certainement cela comme une infidélité, car cela ôterait à ces récits une part de leur crédibilité. Mais faire le contraire, transformer des poèmes en prose, n'est pas une infidélité moindre, car un autre genre littéraire suscite d'autres attentes, d'autres réactions chez le lecteur.

Taber et Nida déclarent : "Il faut essayer d'écrire dans un style qui sera l'équivalent dynamique de chaque passage de l'original. En particulier, il faut éviter de donner à la Bible un aspect technique et lourd qui lui est étranger. La poésie doit avoir l'air poétique et non didactique ; les lettres doivent ressembler à des lettres et non à des traités philosophiques" (71 p.116).

A cela, il faut ajouter les différences quant au niveau de langage. Nida parle du contraste entre le style très simple de Marc et le grec élaboré de 1 Pierre, ou entre l'hébreu terre à terre des Chroniques et le langage sublime du livre de Job. Là aussi, la traduction doit refléter ces différences formelles, soit par un style dépouillé, dans un cas, soit, ailleurs, par des éléments mettant en valeur l'expressivité du texte original.

La présentation

La présentation de la Bible et de son contenu a une grande importance pour l'homme d'aujourd'hui. Autrefois, on regardait en priorité à l'aspect économique : puisque la Bible est un livre volumineux, il fallait condenser son contenu sur le moins de pages possible ; le texte se suivait sans espaces inutiles, sur deux colonnes du début à la fin, imprimé en petits caractères, poésie et prose confondues. Seuls ceux qui connaissent la valeur d'une certaine version présentée ainsi ont encore le courage d'acheter une telle Bible.

Si nous voulons atteindre "l'homme de la rue" avec la Parole de Dieu, il faut la présenter d'une manière attrayante, comme il a l'habitude de voir présenté un texte de valeur. La répartition du texte en deux colonnes s'impose pour une Bible entière si l'on ne veut pas faire des volumes de 3000 pages avec des lignes trop longues pour une lecture aisée, mais beaucoup de Nouveaux Testaments s'impriment actuellement sur une colonne comme les livres ordinaires.

Il est surtout important de présenter la poésie comme poésie et non

comme prose. "C'est une grande misère lorsque des traducteurs rendent de belles poésies de telle façon qu'on les lit comme des généalogies" (B. Sheenan).

La poésie

"La poésie possède en propre quelque chose de plus intense, de plus condensé, de sorte que l'évocation de la réalité qu'elle enfermait dans le mot pouvait prétendre à un plus haut degré de vérité" (G. von Rad : Israël et la sagesse Genève 1971 p.64).

"Les éléments les plus profonds et les plus durables sont le rythme et les images...le rythme est ressenti de manière plus instinctive que les images. La poésie la plus ancienne, y compris la poésie hébraïque, s'est développée en liaison étroite avec la musique...Le rythme se sent surtout par la lecture orale, non par la lecture silencieuse" (C. D. Linton, 91 p.31).

"On sait, dit Jean-Marc Babut, que l'impact d'un texte poétique tient autant à sa forme qu'à son contenu. En d'autres termes, un texte poétique ne peut être bien rendu que par une traduction poétique. Le problème se pose surtout pour l'Ancien Testament. La difficulté tient au fait que les normes de la poésie hébraïque n'ont guère de point commun avec celles de la poésie française : on ne trouve ni vers à nombre constant de pieds, ni rimes...Par contre , on trouve un balancement de tournures parallèles entre les deux parties d'un même verset, et surtout un rythme qui résulte de regroupements de mots accentués...Ce type de rythme est absolument impossible à rendre en français...Il faut alors que le traducteur trouve un autre rythme, qui convienne au français et s'accorde aussi au type de poésie traduit" (Cahiers de traduction biblique 1/1983 p.9-10).

En français, la poésie se distingue de la prose par une langue choisie (pas de mots ou d'expressions trop "prosaïques"), par l'emploi d'images et de métaphores, par un langage rythmé 110 et souvent par des rimes (sauf dans les vers libres). Les psaumes ont souvent été traduits en vers rimés ; les plus célèbres sont les psaumes de Clément Marot au 16ème siècle. Mais tous ces essais sont des paraphrases plus ou moins éloignées du texte, car la rime enferme l'expression dans un carcan trop étroit pour que l'on puisse rester fidèle à l'original. Par contre, les trois autres éléments sont facilement

transposables en français. Le rythme, en particulier, donne à la poésie un cachet musical qui suggère d'emblée la poésie par le retour régulier de temps forts et de temps faibles. "Sans vouloir imiter les procédés rythmiques de l'hébreu, écrit J. C. Margot, le traducteur peut s'efforcer de soigner spécialement le rythme du texte français, le balancement de la phrase" (79 p.319).

En principe, chaque vers devrait contenir une unité de pensée. Si l'on voulait transcrire un texte biblique en vers égaux de 6, 8 ou 12 pieds, on serait fatalement amené à ajouter ou retrancher des mots par ci par là. Mais le rythme d'une poésie n'est pas perturbé si l'on alterne des vers de 6 pieds avec d'autres de 4, 8 ou même 10 pieds, pourvu que l'on reste dans le rythme pair. On peut de même alterner des vers de 3, 5, 7 et 9 pieds. Un rythme plus difficile à manier, mais qui convient à certains psaumes, est celui qui fait alterner une syllabe accentuée avec deux syllabes plus brèves, ce qui donne des vers de 4, 7 ou 10 pieds :

Cé lébrez **l'E**ternel **car** il est **bon**,

car son a **mour**

dure à tou **jours**. (Psaumes 107.1 BS cf. même rythme : Psaumes 99)

C'est ce que nous avons tenté de faire pour la BS dans les psaumes et les autres passages poétiques de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans les psaumes, nous avons adopté des rythmes différents suivant le contenu du psaume. Le rythme le plus usuel est le mètre pair où toutes les syllabes paires sont légèrement accentuées : 1 **2** 3 **4** 5 **6** (Voir Psaumes 20.1-6, 42$) ou 1 **2** 3 **4** 5 **6** 7 **8** (Psaumes 66). Parfois, il y a alternance entre ces deux formes rythmiques (Psaumes 27.1-2).

Dans d'autres psaumes, nous trouvons un rythme impair avec accentuation des syllabes impaires : **1** 2 **3** 4 **5** (Psaumes 99.1-3, Psaumes 139.1-4) ou **1** 2 **3** 4 **5** 6 **7** (Psaumes 19, Psaumes 122). Dans le Psaumes 89, il y a une alternance régulière de vers de 5 pieds et de vers de 7 pieds ; dans Job 40.1-41.34, les vers de 4 et de 6 pieds alternent.

Le rythme **1** 2 3 **4** donne un mouvement plus rapide (Psaumes 47, Psaumes 97) comme le rythme **1** 2 3 **4** 5 6 **7** (Psaumes 65, Psaumes 68).Dans les psaumes narratifs, retraçant l'histoire d'Israël ou décrivant l'action de Dieu dans la création, les vers de 10 pieds avec accentuation d'une syllabe sur deux

sont particulièrement appropriés-mais leur lecture orale demande quelque exercice pour que le rythme apparaisse : **1** 2 3 **4** 5 6 **7** 8 9 **10** (Psaumes 78, Psaumes 104, Ps107).

Critiques de la traduction à équivalence fonctionnelle

Les critiques de la traduction à équivalence fonctionnelle émanent de différents côtés. Il y a ceux qui n'ont pas compris la théorie et qui confondent une traduction faite selon ces principes avec toutes les traductions non littérales. D'autres refusent par principe tout ce qui change le texte traditionnel-comme ce fut le cas pour toutes les nouvelles versions du passé (Jérôme, Luther, King James, Segond, etc.). Ce sont ceux qui réagissent comme les traditionalistes devant la nouveauté que Jésus venait apporter en disant : "Le vieux est bon." (Luc 5.39). D'autres encore traitent toutes les versions qui ne sont pas strictement littérales de "paraphrases" (en donnant un 111 sens péjoratif à ce mot). Ils pensent que ce principe permet aux traducteurs de substituer leurs opinions personnelles au texte de la Bible.

W. Smalley résume les principales attaques subies par les traductions faites selon ce principe :

1. Les traducteurs sont considérés comme trop libéraux ou trop conservateurs.
2. Dans certains passages, la nouvelle version ne suit pas la formulation de l'ancienne.
3. Certains mots de la langue d'arrivée doivent être utilisés pour certains concepts théologiques (repentance, justification, sanctification, sang...).
4. La traduction semble exclure certaines interprétations ou positions théologiques chères à l'attaquant. 5. Le niveau de langage est trop littéraire ou pas assez, trop ou pas assez savant, familier, ecclésiastique... (pp.168s.).

Une autre objection-rarement formulée - a été exprimée dans une rencontre pastorale. E.A. Nida prétend qu'un certain comité d'ecclésiastiques a refusé la traduction d'une forme syntaxique grecque par une expression claire dans la langue dans laquelle on était en train de traduire la Bible en disant que "si les laïcs comprennent si facilement la Bible, qu'est-ce que les prédicateurs peuvent bien avoir encore à faire ?" (75 p. 265-266).

Toutes ces critiques rejoignent celles qui ont été opposées autrefois aux versions que l'on défend aujourd'hui contre les nouvelles traductions. La sagesse populaire indique la bonne ligne de conduite : "Bien faire et laisser dire" (ou : "laisser braire" !). L'une des meilleures réponses à ces critiques est la réaction du public, principalement du public non chrétien, à ces versions. Le nombre d'exemplaires vendus de ces nouvelles versions dans différents pays dépasse de loin ceux des versions traditionnelles. Pourquoi les gens préfèrent-ils ces versions ? Parce qu'ils les comprennent alors que les autres leur paraissent hermétiques.

L'existence même de la Bible, Parole de Dieu, dans un langage humain, est un aspect de l'incarnation, et le refus d'un message biblique compréhensible est une manière de refuser le fait que Dieu veut atteindre l'homme là où il est et se rendre proche de lui, lui parler dans sa langue d'aujourd'hui (Dios llega al hombre = Dieu parle aux hommes : titre du Nouveau Testament en langue courante en Amérique du Sud). Il s'agit donc finalement d'un problème spirituel, d'une attitude pharisaïque, qui demande aux gens d'apprendre d'abord le patois de Canaan pour pouvoir se rapprocher de Dieu-comme les pharisiens exigeaient toutes sortes d'œuvres pour que l'homme puisse être agréé par Dieu.

"Dieu a tant aimé les hommes" qu'il leur a donné sa Parole dans une langue qu'ils puissent comprendre. Dire aujourd'hui "la vérité dans l'amour" (Éphésiens 4.15), c'est aimer suffisamment nos contemporains pour faire l'effort de nous mettre à leur place-comme le Christ s'est mis à notre place-afin de trouver les mots et la syntaxe les plus appropriés pour leur faire saisir le message d'amour que Dieu leur adresse.

La théorie de l'équivalence fonctionnelle (ou : de "l'équivalence la plus naturelle") a produit à travers le monde toute une génération de nouvelles versions plus accessibles que les précédentes, avec moins de distorsions de sens. "Elle a empêché la Bible de devenir une relique sacrée poussiéreuse" (W. Smalley). Les principaux organismes s'occupant de traductions bibliques : l'Alliance biblique universelle, la Société internationale de linguistique et la Société biblique internationale, travaillent selon ces principes.

Chapitre 8
Quelques caractéristiques de la traduction à équivalence fonctionnelle

Par quoi, pratiquement, une version à équivalence fonctionnelle se distingue-t-elle d'une version à équivalence formelle ?

Les traductions à équivalence fonctionnelle déroutent souvent le lecteur habitué aux versions à équivalence formelle parce qu'il n'y retrouve pas les mots familiers, les expressions bibliques traditionnelles et que, même à l'intérieur des versets, l'ordre des idées est parfois différent ou l'on trouve deux ou trois versets regroupés. Pourquoi tous ces changements ?

Par quoi, pratiquement, une version à équivalence fonctionnelle se distingue-t-elle d'une version à équivalence formelle ?

Les traductions à équivalence fonctionnelle déroutent souvent le lecteur habitué aux versions à équivalence formelle parce qu'il n'y retrouve pas les mots familiers, les expressions bibliques traditionnelles et que, même à l'intérieur des versets, l'ordre des idées est parfois différent ou l'on trouve deux ou trois versets regroupés. Pourquoi tous ces changements ?

Pourquoi la Bible est-elle difficile pour le non-initié ?

Une partie de la difficulté provient du fait que beaucoup de mots de la Bible ne correspondent à aucune réalité dans l'expérience de ses lecteurs. Pour que le lecteur habitué au vocabulaire biblique puisse se mettre quelque peu dans la peau de celui qui prend pour la première fois la Bible en mains, voici un paragraphe pris au hasard dans un manuel expliquant le fonctionnement d'un logiciel de traitement de texte : "Il n'est pas nécessaire de sélectionner l'ensemble d'un paragraphe pour le mettre en forme (le justifier ou le centrer); il suffit de positionner le point d'insertion à l'intérieur du paragraphe. Si vous imbriquez un paragraphe, le logiciel met ce paragraphe en retrait d'une distance égale à la largeur de la tabulation par défaut, qui s'ajoute à celle de

tout retrait déjà en place." Le lecteur non familiarisé avec le jargon informatique aura autant de mal à comprendre de quoi il s'agit que le commun des mortels avec un paragraphe d'une épître de Paul bourré de mots comme "justification (un mot qu'il connaît de l'informatique, mais cette connaissance ne l'aidera pas beaucoup), sanctification, chair, loi, prophètes..."

D'autre part, il y a, dans les évangiles, des expressions araméennes que les traducteurs attachés à la forme n'ont pas osé traduire. Que signifie, par exemple, l'expression "dire Raca à son frère" (Matthieu 5.22)? Personne ne se sent visé par l'avertissement de Jésus car il ne viendrait à l'idée d'aucun de nous d'appeler son frère "Raca". Lui dire "Imbécile" comme le traduisent la BFC et la BS risque davantage d'être dans nos cordes (voir aussi la note de la BS), d'autres versions vont jusqu'à "idiot," "bon à rien," "tête de linotte". Faut-il garder le mot boisseau qui n'évoque plus rien de concret actuellement. "Une mesure à grains" (BS) ou même "un seau" (BFC) font suffisamment comprendre la pensée de Jésus dans Matthieu 5.15.

Une autre difficulté provient du style calqué sur la syntaxe grecque ancienne. Supposez que vous lisiez ou que vous entendiez pour la première fois une phrase comme celle qui suit : "Ainsi donc, 113 mes amis, puisque nous avons, au moyen de l'ordinateur de telle marque, une nouvelle entrée dans l'informatique par les méthodes modernes et efficaces que cette marque a inaugurée pour nous au travers des micro-processeurs, c'est-à-dire de son innovation, et puisque nous avons un informaticien capable nommé dans la succursale de Paris, engageons-nous avec un intérêt sincère, dans la plénitude de la confiance, les esprits débarrassés d'une néfaste hésitation et le cœur rempli d'une attente bienveillante." Arriveriez-vous à retenir toutes les informations contenues dans une telle phrase ? Il y a peu de chances. Pourtant c'est exactement la structure de Hébreux 10.19-22 dans la version Segond : même nombre de mots, même nature des mots et même syntaxe.

Comparez et imaginez ce qu'un non-initié peut comprendre dans une telle phrase : "Ainsi donc, frères, puisque nous avons au moyen du sang de Jésus, une libre entrée dans le sanctuaire par la route nouvelle et vivante qu'il a inaugurée pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair, et puisque nous avons un souverain sacrificateur établi sur la maison de Dieu, approchons-nous avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi, les coeurs purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'une eau pure." La BFC et la BS ont subdivisé cette longue phrase en 4 phrases ayant chacune une

unité de pensée, ce qui facilite grandement la compréhension de l'ensemble.

Les mots

Un grand nombre de mots de nos versions courantes ont pris, au cours du temps, des sens différents. Pour la grande majorité de nos contemporains, ces mots, soit n'ont plus de sens parce qu'on ne les emploie plus-ou très rarement, soit évoquent une réalité différente de ce qu'évoquaient pour les premiers lecteurs les termes employés par les auteurs bibliques.

Mots dont le sens est différent du sens biblique

Nous avons vu dans le chapitre 6 que certains mots utilisés par les versions littérales ont, dans le français actuel, un sens différent de celui des termes bibliques qu'ils traduisent (les saints, la justice, l'impudicité, l'arche, un ancien, le mystère, confesser, parfait...). Dans une traduction à équivalence fonctionnelle, il faut les remplacer par des mots qui évoquent, pour nos contemporains, des réalités aussi proches que possible de celles qui se rattachaient aux termes bibliques au 1er siècle.

Mots peu usités

Un certain nombre de termes employés dans les versions habituelles ne font pas partie du vocabulaire usuel du Français moyen : transgression, entendement, anathème, exhorter, irrépréhensible, lapider, centenier, flétrissure... Ces mots devraient être remplacés par des synonymes plus familiers aux lecteurs d'aujourd'hui.

D'autres mots relèvent du "patois de Canaan" ou langage ecclésiastique étranger à la plupart des lecteurs d'aujourd'hui auxquels nous aimerions recommander la lecture de la Bible. Entre parenthèses figurent des mots ou des expressions par lesquels nous les avons remplacés dans la BS: iniquité (injustice, mal), miséricorde (bonté), convoitises (mauvais désirs, désirs de notre propre nature, passions humaines), sanctification (vie de plus en plus sainte, vivre dans la sainteté, d'une manière sainte), imputer à justice (porter au crédit de, déclarer juste).

Le mot justifier ne s'emploie plus qu'en typographie pour aligner à droite,

un sens qui n'a rien à voir avec le sens biblique du terme. Du point de vue théologique, deux possibilités de traduction se présentent : considérer comme juste et déclarer juste. La deuxième va plus loin que la première, elle fait partie du vocabulaire juridique : un juge déclare un coupable innocent lorsque aucune preuve de sa culpabilité n'a pu être apportée. C'est une déclaration qui ne relève pas seulement de l'impression personnelle de quelqu'un qui considère un autre comme innocent, c'est 114 un jugement officiel qui a force de loi et que personne n'est en droit de contester. Dieu nous déclare justes parce que Jésus a satisfait à toutes les exigences de sa justice à notre place. C'est pourquoi, généralement, le mot justifié est remplacé par déclaré juste, sauf pour éviter la répétition dans un contexte où le sens du mot justifié a été expliqué antérieurement.

Certains mots chers aux lecteurs familiers de la Bible ont aussi été éliminés des versions modernes parce qu'ils ne sont plus compris par nos contemporains. En voici quelques-uns :

Propitiatoire : N'est plus mentionné dans le Dictionnaire Larousse du français contemporain. A été remplacé par "destiné à expier nos péchés" (Romains 3.25), avec renvoi au lexique pour expier et note détaillée faisant allusion au couvercle du coffre sacré aspergé de sang par le grand-prêtre le Grand jour du pardon (Lévitique 16).

Rédemption : Seul le sens religieux est encore indiqué dans le dictionnaire. Il n'existe donc aucun emploi profane du mot qui permette d'en comprendre le sens-alors que le mot apolutrôsis (rachat d'un esclave au moyen d'une rançon) était d'un usage quotidien dans la Grèce du 1er siècle. A été remplacé par délivrance ou libération (de préférence à rachat qui attire trop l'attention sur le prix de la libération) et accompagné d'une note parlant du rachat d'un esclave ou d'un prisonnier au moyen d'une rançon.

Piété et impiété : Pas d'entrée dans le Dictionnaire du français contemporain. Il renvoie à pieux où il donne comme exemples d'emplois de piété : "les pratiques extérieures de la piété, des images de piété, la piété envers les morts (= le culte des morts)." Impiété : "mépris des choses religieuses." Ces définitions et ces exemples orientent sur une fausse piste et donnent aux mots un sens très différent du sens biblique des termes originaux. Piété a été remplacé par "attachement à Dieu," impiété : remplacé dans Romains 1.18 par : "les hommes qui n'honorent pas Dieu et ne

respectent pas sa volonté" ; dans 2 Timothée 2.16, "avanceront dans l'impiété" a été remplacé par "s'éloigneront toujours plus de Dieu". Un impie : mot absent du vocabulaire courant. Remplacé dans Romains 4.5 et Romains 5.6 ("celui qui justifie l'impie") par "Dieu déclare justes les pécheurs". Dans 1 Timothée 1.9, où Segond a "les impies et les pécheurs," la BS met "les gens qui méprisent Dieu et les pécheurs". Dans Jude 15 : "ceux qui ne respectent pas Dieu".

Repentance : L'abandon de ce terme nous a été vivement reproché par certains opposants à la traduction à équivalence fonctionnelle. Pourquoi avons-nous éliminé un mot si fondamental de la piété du Nouveau Testament ? Serait-ce parce que l'on n'aime plus parler de repentance ? Parce qu'on veut édulcorer le message biblique ?

La réalité est tout autre. J'ai eu la curiosité de voir ce que disent tous les dictionnaires que nous avons à la bibliothèque de l'Institut Emmaüs au mot repentance.

Dans 7 d'entre eux, le mot ne figure plus. Dans d'autres, il n'y a pas d'entrée sous repentance, le mot se trouve sous "repentir (se)". Dans le Larousse de la langue française (lexis) il figure avec la mention : Class (ique) : repentir, regret dans le dictionnaire des synonymes (Bordas), sous repentir avec la mention : ancien. Dans le dictionnaire des synonymes de Larousse, nous le trouvons sous Repentir tout à la fin, après remords, regret, résipiscence, attrition, contrition, componction, avec la note : "est peu usité".

Le Petit Robert porte : "vieilli ou littéraire : souvenir douloureux, regret de ses fautes. Voir repentir". Par contre, le mot se trouve dans le Dictionnaire d'ancien français (D'Hauterive) avec la mention "12ème à 14ème siècle" et les définitions :

1. Repentir.
2. Pénitence.
3. Dédit.

Le dictionnaire du français classique (Larousse) le contient également avec l'explication : repentir, regret, mais il porte en plus l'indication que selon le dictionnaire de l'Académie française de 1694, il était déjà considéré comme vieilli.

Le Dictionnaire latin-français des auteurs chrétiens de A. Blaise donne pour repentance sous 1. repentir, regret, une citation de Tertullien (sur Marc 2.24) qui dit qu' "en grec, ce mot composé, metanoia, n'implique pas la reconnaissance d'une faute, mais le fait qu'on a changé d'avis". Sous 2. nous trouvons pénitence ; exemple Matthieu 3.8 fructum dignum paenitentiae Actes 2.38 paenitentiam agite (dans la Vulgate). Comme exemple de pénitences, il donne : la confession à Dieu, les jeûnes, se jeter aux genoux d'un prêtre, d'un martyr, se rouler dans la cendre, n'être admis qu'à la prière, non à l'eucharistie. C'est là effectivement que nous trouvons l'origine de notre mot repentance : pour traduire metanoia, Jérôme a pris paenitentia.

Est-ce que ce mot paenitentia avait du moins à l'époque le même sens que metanoia pour les contemporains de Jérôme ? E. Amann continue : "Tertullien a fait remarquer que, dans la langue classique, le sens moral du mot paenitentia n'apparaît guère... Le sentiment exprimé est par exemple celui de l'agriculteur qui se repent de n'avoir pas semé à l'époque propice, du commerçant qui a manqué une bonne affaire".

Alors pourquoi Jérôme a-t-il choisi ce mot ? Parce que, dès le 3ème siècle, il y avait une doctrine de la pénitence qui a remplacé la notion biblique de la metanoia. "Aux 3ème et 4ème siècles, les traités sur la pénitence se multiplient dans l'Église (De Paenitentia de Tertullien, d'Ambroise). Par quels moyens se fait cette pénitence ? Par "l'humble aveu de ses fautes, soit à Dieu, soit aux hommes, la mortification du cœur et du corps, l'aumône, des macérations diverses, de bonnes œuvres (E. Amann, Dictionnaire de théol. cath. T. 12.1, col. 722-748). Dès le 3ème siècle, nous nous trouvons devant une "pratique pénitentielle organisée" comprenant :

1. confession devant l'évêque (ou son représentant)
2. satisfaction : macérations que s'impose le pénitent dans la vie courante, humiliations publiques (le pénitent est couvert d'un cilice, souillé de cendres...),
3. réconciliation (avec Dieu et avec l'Église) (Id. col. 749, 834). Jérôme lui-même (344-420) a défendu le pouvoir d'absolution des prêtres, pouvoir des clés pour ouvrir le royaume de Dieu (Epist. XIV.8 Dictionnaire de théol. cath., Tome 8.1, col. 982-983).

Si, par contre, nous nous tournons vers le N.T., nous constatons que ses

auteurs se sont distancés de la Septante (qui n'emploie qu'une fois l mot metanoia, Proverbes 14.15) en recourant au verbe metanoeô de préférence à epistrephô pour "souligner que c'est plutôt la pensée et la volonté qui sont impliqués... que toute la vie doit être changée et amenée dans une nouvelle relation avec Dieu" (Goetzmann dans Colin Brown Dictionary of NT Theol.).

Dans les épîtres de Paul (qui emploient rarement metanoia et metanoeô: 6 fois en tout), il est question d'être une nouvelle création, de revêtir l'homme nouveau. Dans Jean, il est parlé de la 116 vie nouvelle en Christ, de la nouvelle naissance, de passer de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière (Id. Ibid.).

Dans la BS, metanoia est traduit par changer de vie. Le premier emploi est accompagné d'une note : "Autres traductions : repentez-vous ou changez d'attitude ou changez de comportement. Les autres fois, un astérisque renvoie au Lexique où il est dit : "Cette expression traduit un verbe grec se rapportant à une réorientation radicale de tout l'être, qui résulte en un changement de la façon de vivre (Actes 26.20). Ce mot, qui est aussi traduit par changer d'attitude ou changer de comportement, est rendu dans beaucoup de Bibles par se repentir. " Par cette traduction et ces précisions, on est donc nettement plus fidèle au sens biblique du terme qu'en prenant le mot repentance qui, d'après tous les dictionnaires qui le contiennent encore, n'exprime qu'un regret, un retour sur le passé.

Dans une lettre à Staupitz, Luther écrivait le 30 mai 1518 : "Autrefois, il n'y avait dans toute la Bible pas de terme plus amer pour moi que celui de pénitence. Aujourd'hui, aucune parole n'a de son plus doux et plus agréable." Comment Luther en est-il venu à cette nouvelle attitude ? Le doyen A. Lamorte nous l'explique : "Luther n'était pas un helléniste. Mais un spécialiste lui a expliqué le sens du terme grec metanoia, et il a compris que ce terme signifie conversion, repentance, transformation de la volonté, et n'a aucun rapport avec l'expression latine de la Vulgate : "faites pénitence," expression qu'il avait connue jusqu'alors, et qui l'avait maintenu dans l'erreur d'après laquelle la vie chrétienne serait une série d'actes tout matériels et physiques." (s.d. p.51).

Mots qui ont des sens différents suivant le contexte

Certains mots grecs ont des sens différents suivant le contexte dans lequel ils se trouvent. Il ne serait donc pas juste de les traduire par le même mot français dans ces contextes. Tels sont, par exemple, les mots foi, sagesse,

juger, bénir, sanctification, loi, chair. Prenons quelques exemples d'emplois de ces mots.

Les deux sens du mot juger ont embarrassé plus d'un chrétien. D'un côté, Jésus dit : "Ne jugez point, afin que vous ne soyez pas jugés (Matthieu 7.1), et de l' autre, Paul écrit aux Corinthiens : "L'homme spirituel juge de tout et il n'est lui-même jugé par personne" (1 Corinthiens 2.15). Le traducteur qui n'a pas voulu interpréter en laisse tout le soin au lecteur désarçonné. Faut-il s'étonner de ce que plus d'un chercheur sincère ait mis la Bible de côté en disant qu'elle est "pleine de contradictions"? Pourtant, il serait facile d'éviter ces obstacles en tenant compte des sens différents du mot grec sur la palette sémantique et de traduire comme le fait la BFC qui garde juger mais ajoute comme complément dans Matthieu 7 : "les autres". La BS traduit le premier passage ainsi : "Ne vous posez pas en juges d'autrui," ce qui a un sens très différent.

Sanctification : "Christ est devenu pour nous justification, sanctification et rédemption" (1 Corinthiens 1.30) est traduit dans la BS par : "en Christ se trouvent pour nous l'acquittement, la purification et la libération du péché." Dans 2 Thessaloniciens 2.13, le sens du mot est très différent : "Dieu vous a choisis par la sanctification de l'Esprit". Ici le mot a son sens étymologique de "mis à part," consacré à Dieu. "L'action de l'Esprit vous a consacrés à Dieu" (cf. 1 Pierre 1.2).

Loi, chair : Au début de Romains 8, Paul emploie plusieurs fois les mots loi et chair. Segond traduit ce passage ainsi : "2 La loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. 3 Car, chose impossible à la loi, parce que la chair la rendait sans force, Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant son Fils dans une chair semblable à celle du péché, 4 et cela afin que la justice de la loi soit accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit."

Dans ces quelques versets, ces deux mots ont des sens très différents. La première fois que l'apôtre emploie le mot loi, c'est dans le sens d'une loi "physique," d'un principe qui régit le monde spirituel. Le mot loi convient. Dans les versets 3 et 4, la loi désigne celle de l'Ancien Testament, la Loi de Moïse. Ailleurs, le même mot peut se rapporter à la loi civile, celle de Rome. Une traduction qui se veut compréhensible doit faire sentir la différence entre ces différents emplois.

Il en est de même du mot chair qui, la première fois (au v.3), désigne notre propre nature pécheresse ; quelques mots plus loin, lorsqu'il est question de la chair dans laquelle Dieu a envoyé Jésus, il s'agit de la nature humaine (sans qu'il soit question de péché). Au v.4, Paul revient au premier sens du terme. Ailleurs, ce même mot grec (sarx) a des sens encore différents, comme nous l'avons vu au chapitre 4.

Rendre ces différents sens par le même mot français, c'est induire le lecteur en erreur, car la plupart de ces sens ne correspondent pas à ceux qu'indiquent les dictionnaires français. Une traduction à équivalence fonctionnelle peut rendre ces mots par des termes ou des expressions variables suivant le sens qu'ils ont dans le contexte. Ainsi, le passage cité plus haut dans Romains 8.2-4 se lit dans la BS: "La loi de l'Esprit qui nous donne la vie dans l'union avec Jésus-Christ m'a libéré de la loi du péché et de la mort. Car ce que la Loi était incapable de faire, parce que notre propre nature la rendait impuissante, Dieu l'a fait : il a envoyé son Fils avec une nature semblable à celle des hommes pécheurs et il l'a offert en sacrifice pour le péché, condamnant ainsi le péché qui est dans la nature humaine. Il l'a fait pour que la juste exigence de la Loi soit pleinement satisfaite en nous qui vivons, non plus selon notre propre nature, mais selon l'Esprit". Lorsque le mot loi se rapporte à celle de Moïse, il s'écrit toujours avec majuscule, de plus, chaque fois que le mot loi apparaît, un astérisque renvoie au Lexique où les différents sens sont expliqués. Il serait encore préférable, chaque fois qu'il s'agit de la Loi de l'Ancien Testament, d'ajouter de Moïse, quitte à mettre ces mots entre parenthèses (car l'un des principes de la traduction à équivalence fonctionnelle dit qu'à cause de la lecture publique, il ne faut pas distinguer des mots uniquement par la marque d'une majuscule).

Ce ne sont là que quelques exemples de l'attention que le traducteur doit constamment porter au contexte pour décider si le mot français qui traduit habituellement le terme original convient au sens de ce terme dans ce contexte-là.

Le problème se complique encore lorsque, pour deux mots grecs différents, le traducteur emploie un même mot français qui a, ailleurs, un sens différent. C'est le cas du mot justification. Dans Romains 4.25, Segond traduit correctement : "Christ est ressuscité pour notre justification (dikaiôsis)," mais dans 2 Corinthiens 7.11, l'apôtre utilise un autre mot (apologia) que Segond traduit aussi par justification ("Quelle justification votre tristesse n'a-t-elle pas

produit"). Cette justification n'a rien à voir avec celle que produit la repentance devant Dieu, c'est la tristesse d'avoir peiné l'apôtre ; elle s'est manifestée par un empressement auprès de lui. "Voyez quelles excuses vous avez présentées" (BS).

Les expressions

Chaque langue possède une panoplie d'expressions dont le sens global est différent de celui de ses composantes ou même de ce que l'expression traduite littéralement suggère. "Donner gloire à Dieu" nous fait penser à "le louer, le glorifier, chanter sa gloire..." Dans le contexte juif, cela signifiait simplement : dire la vérité. Ainsi, lorsque les chefs des Juifs demandaient à l'aveugle-né de "donner gloire à Dieu" (Jean 9.24), ils ne voulaient nullement l'engager à chanter les louanges de Dieu pour sa guérison, mais ils lui demandaient de dire ce qu'ils considéraient comme étant la 118 vérité, c'est-à-dire de déclarer que Jésus était un pécheur. La BS traduit : " Honore Dieu en disant la vérité".

"Ceindre les reins" était une image tirée de la vie quotidienne : dans la maison, il faisait généralement chaud et l'on laissait flotter librement sa tunique autour de soi. Mais lorsqu'on s'apprêtait à travailler ou à sortir, on nouait une ceinture autour des reins, de sorte que l'expression a pris le sens figuré de "se mettre au travail" ou "s'apprêter à agir".

Nous avons également vu dans le chapitre 6 que des expressions comme lier et délier, les fils des prophètes, la fille de Babylone, bénir l'Éternel, chercher sa face... avaient des sens très différents de ce qu'elles suggèrent au lecteur francophone d'aujourd'hui.

Restructurations et reformulations

Parfois, il faut reformuler l'ensemble d'un verset pour le rendre plus compréhensible.

Dans 2 Corinthiens 7.1, Segond traduit : "Purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit en achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu". La Col a compris que le mot sanctification risquait de poser des problèmes et a remplacé par "en développant jusqu'à son terme la sainteté dans la crainte de Dieu". Mais d'autres mots et d'autres pensées qu'ils

suggèrent risquent de faire problème. Qu'est-ce que la souillure ? La chair dont il est question, est-ce notre nature pécheresse ? Mais peut-on la sanctifier ou en purifier la souillure ? La mention de la crainte de Dieu veut-elle nous suggérer que la peur du châtiment divin doit inspirer nos efforts de sanctification ? Pouvons-nous achever notre sanctification ou même développer la sainteté jusqu'à son terme ?

Les traductions à équivalence fonctionnelle de ce verset sont plus compréhensibles : "Purifions-nous de tout ce qui salit le corps ou l'âme et efforçons-nous d'être parfaitement saints en vivant dans le respect de Dieu" (BFC), "de tout ce qui salit le corps et l'esprit pour mener ainsi une vie pleinement consacrée au Seigneur dans le respect de Dieu" (BS).

Nous avons déjà signalé la traduction strictement littérale de 1 Pierre 3.21. La traduction des versets précédents dans une version à équivalence formelle n'aide pas beaucoup plus le lecteur à comprendre ce passage difficile : "Christ a été mis à mort quant à la chair, rendu vivant quant à l'Esprit, dans lequel aussi il est allé prêcher aux esprits en prison, qui autrefois avaient été incrédules, lorsque la patience de Dieu se prolongeait, aux jours de Noé, pendant la construction de l'arche, dans laquelle un petit nombre de personnes, c'est-à-dire huit, furent sauvées à travers l'eau".

Les problèmes que pose cette traduction sont nombreux. Quel est le sens du mot chair ici parmi les huit sens que nous avons relevés au chapitre 4 ? Qui sont ces "esprits en prison"? L'interprétation habituelle de ce verset y voit une allusion à la doctrine de la "descente aux enfers" du Christ, entre Vendredi saint et Pâques. Mais cette doctrine est apparue assez tardivement dans l'Église et n'a pas d'appuis scripturaires bien solides. Elle est généralement interprétée dans le sens d'une prédication de Christ à ceux qui n'avaient pas entendu son message ou d'une proclamation de sa seigneurie. Mais ce n'est pas ce que dit ce texte. Il parle d'une prédication aux esprits "qui autrefois avaient été rebelles," donc qui déjà avaient entendu le message de la grâce, mais l'avaient refusé. Parmi ces rebelles, ce sont ceux du temps précédant le déluge qui auraient été choisis pour entendre cette prédication. Pourquoi eux ?

La formulation de la BS repose sur une interprétation du texte, mais une interprétation appuyée sur l'exégèse d'un grand nombre de théologiens évangéliques. Dans 1.11, parlant des prophètes de l'ancienne alliance, Pierre

disait que "l'Esprit du Christ était en eux," dans 2 Pierre 1.21 que "c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu". Dans 2 Pierre 2.5, il appelle Noé un "prédicateur de la justice". C'est donc en plein accord avec la pensée de Pierre que l'on peut traduire : "Par cet Esprit, il (le Christ) avait déjà prêché...alors que Dieu faisait preuve de patience pendant que Noé construisait l'arche". A qui l'Esprit du Christ avait-il prêché ? "Aux hommes maintenant prisonniers du séjour des morts qui autrefois s'étaient montrés rebelles". Une note donne comme autre traduction possible : "c'est alors (ou ainsi) qu'il est allé proclamer sa victoire aux esprits célestes en prison."

Aucune de ces traductions ne contredit, comme les versions littérales, la déclaration de Hébreux 9.27 : "Le sort de tout homme est de mourir une seule fois-après quoi il est jugé par Dieu"; elles s'harmonisent, au contraire, avec les autres déclarations de la Parole de Dieu.

Connotations affectives

Des mots qui n'ont pas de sens en eux-mêmes ont cependant souvent une connotation affective, positive ou négative. Personne ne sait ce que signifie Abracadabra, mais tout le monde comprend immédiatement qu'il s'agit de magie et se voit transporté à l'heureux temps où, enfant, il entendait des histoires pleines de merveilles. "Mon cher" et "chéri" ont peut-être le même sens-mais pas la même connotation affective. Si vous en doutez, essayez de substituer le second au premier en vous adressant à l'un de vos collègues ! L'expression "bien-aimés," que nous trouvons souvent dans les versions classiques des lettres de Paul, peut être comprise comme équivoque.

Il en est de même sur le plan négatif. Si je dis : "Femme" à une personne féminine, elle ne le prendra certainement pas pour un terme d'affection. Cela a beau avoir été le cas au temps de Jésus en Palestine (Jean 2.4, 19.26), le lecteur-et surtout la lectrice-d'aujourd'hui ne le percevra plus ainsi. E.A. Nida dit que le mot "femme" impliquait à la fois le respect et l'affection. "En fait, utiliser le mot 'femme' était plus affectueux que si Jésus avait employé le mot plus formel de 'mère'. Cela peut nous sembler incroyable, mais nous ne devrions jamais commettre l'erreur fatale de juger les autres langues par les normes de la nôtre." Donc, pour rendre correctement la connotation affective originale du mot "femme," il ne faut surtout pas utiliser ce mot français qui a

une tout autre connotation. Plusieurs versions laissent simplement tomber l'appellation (TEV, NIV, LB, BS).

Certaines expressions sont indissolublement liées à un certain genre littéraire indépendamment de leur sens littéral. On pourrait traduire le début de bien des récits bibliques par "Il était une fois". Le traducteur conscient de la connotation de cette expression l'évitera soigneusement, même si elle correspondait exactement aux mots originaux, sinon le récit sera pris pour un conte.

Les mots maison et foyer ont des sens très voisins, mais leur connotation affective est très différente, les sentiments évoqués par le mot foyer sont bien plus riches que ceux que suscite le mot maison.

Dans le même ordre d'idées, un traducteur qui pense à ses lecteurs d'aujourd'hui ne se permettra plus de farcir le texte biblique de termes qui ont pris un sens péjoratif ou équivoque (les entrailles, la verge, baiser...). Parler à Abraham de son fils tant attendu comme de "celui qui sortira de tes entrailles" fait plutôt incongru. Lorsque la version de la Pléiade fait dire aux Israélites s'adressant à Moïse et Aaron : "Vous avez rendu notre odeur infecte aux yeux de Pharaon en mettant dans leur main l'épée pour nous tuer" (Exode 5.21), nous avons là ce que les stylistes appellent un exemple typique de "métaphore heurtée et brisée" (J. C. Margot).

C'est l'une des raisons qui nous a fait choisir, pour la BS le mot "l'Éternel" plutôt que Yahvé. D'abord, parce que les Juifs ne prononçaient jamais ce nom ; ils le remplaçaient par Adonaï (le Seigneur). Ensuite, comme le note J. C. Margot : "Yahvé connote l'idée d'une divinité étrangère, lointaine, appartenant à l'époque primitive, ou encore un certain pédantisme de la part de ceux qui l'utilisent" (p.113).

Il en est de même de l'expression "les Juifs" dans l'évangile de Jean qui désigne régulièrement les adversaires de Jésus. En l'employant telle quelle, on risque facilement de faire taxer les auteurs du Nouveau Testament d'antisémitisme. Il vaut donc mieux donner une précision que ne donne pas le texte original, mais qui était dans l'esprit de l'auteur : les chefs des Juifs ou les autorités juives.

On pourrait classer aussi dans ce chapitre ce qui a été dit au chapitre 5 des euphémismes.

Niveau de langage

Pour que le style paraisse naturel, il faut qu'il soit aussi adapté aux personnes qui parlent. Un petit garçon ne parle pas comme un lettré, ni un paysan comme "un personnage du grand siècle". C'est J. C. Margot qui emploie cette expression en citant l'invective d'un des frères de David : "Je connais ton insolence et la malice de ton cœur" (1S 17.28 Jérus.) "ta présomption" (Osty). "Je te connais bien, moi, petit prétentieux" (BFC, BS) paraît mieux adapté au personnage.

Dans Actes 23.20-21 (LSG), le neveu de Paul s'adresse au tribun en ces termes : "Les Juifs ont convenu de te prier d'amener Paul demain devant le sanhédrin, comme si tu devais t'enquérir de lui plus exactement. Ne les écoute pas, car plus de quarante d'entre eux lui dressent un guet-apens, et se sont engagés avec des imprécations contre eux-mêmes, à ne rien manger ni boire jusqu'à ce qu'ils l'aient tué; maintenant, ils sont prêts et n'attendent plus que ton consentement". Un académicien ne s'exprimerait pas mieux ! Mais est-il naturel qu'un petit garçon parle ainsi ? Ne vaut-il pas mieux le laisser s'exprimer comme quelqu'un de son âge : "Les Juifs ont convenu de te demander de leur amener Paul, demain, au Grand-Conseil. Ils disent qu'ils veulent examiner son cas de plus près. Mais surtout, ne te laisse pas prendre. Ils sont à plus de quarante qui préparent un guet-apens contre lui. Ils ont juré de ne rien manger ni boire avant de l'avoir tué. Tout est prêt. Ils n'attendent plus que ton accord." (BS).

Toutes ces adaptations pour rendre la Bible compréhensible à nos contemporains demandent un effort considérable. "Heureusement, la lecture de la Bible est plus simple que sa traduction. Luther avait raison : Après coup, on ne remarque plus les cailloux et les blocs (qui bouchaient le chemin) - du moins on l'espère" (W. Smalley p.60).

Conclusion

Les premiers chrétiens utilisaient la version de la Septante% XE "Septante" % dans leur évangélisation, car c'était une version bien compréhensible par leurs concitoyens. Au 13ème siècle, les Vaudois ont traduit le Nouveau Testament dans la langue de leurs contemporaiens ; leurs colporteurs l'introduisaient clandestinement dans les châteaux et les maisons

bourgeoises où la Parole de Dieu convertissait des milliers d'hommes et de femmes. Au 16ème siècle, la Bible de Luther% XE "Luther" % et les Nouveaux Testaments "à la française," traduis dans la langue du siècle, ont fait plus pour les progrès de la Réforme que les sermons des Réformateurs. Au 19ème siècle, les colporteurs (qui aimaient s'appeler "co-porteurs" parce qu'ils portaient la Parole avec le Christ) des Sociétés bibliques ont répandu les Saintes Écritures dans les villes et les campagnes de France. Les rapports annuels de ces sociétés relatent de nombreuses conversions dues à la seule lecture de la Bible.

Les Écritures saintes sont un merveilleux outil d'évangélisation-à condition de parler la langue de ceux qui les reçoivent. Les versions des siècles passés ont accompli un travail merveilleux parce qu'elles étaient adaptées à la langue de leurs contemporains. Si nous voulons que nos Bibles atteignent nos voisins déchristianisés, nous devrons la leur présenter dans un langage qu'ils comprennent, sans archaïsmes, mots théologiques ou rares et vocabulaire dont le sens ne correspond plus à celui des termes bibliques. Nos contemporains sont aussi habitués à un style correct, voire alerte et élégant, ils sont sensibles aux connotations affectives des mots et des expressions et au niveau de langage des locuteurs.

C'est pour répondre à toutes ces exigences que les traducteurs des différentes versions à équivalence fonctionnelle ont entrepris de retraduire la Parole de Dieu-non par souci d'originalité, comme on le leur a parfois reproché. Les chrétiens qui ont eu la chance de connaître la Parole de Dieu depuis leur enfance ou qui se sont peu à peu initiés au langage ésotérique d'une version littérale devraient penser à tous ceux qui n'ont pas eu les mêmes privilèges qu'eux, essayer de se mettre à leur place et imaginer sous quelle forme ils aimeraient qu'on leur présente le message biblique s'ils étaient encore à la recherche la vérité. Jésus a dit : "Faites pour les autres tous ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous" (Matthieu 7.12). Telle est la motivation profonde des milliers de traducteurs à travers le monde qui traduisent ou retraduisent la Parole de Dieu selon les méthodes d'équivalence fonctionnelle afin qu'elle puisse continuer à apporter aux hommes et aux femmes de notre temps le message de vie.

Troisième section
Le choix d'une version

Chapitre 9
Comment choisir une version ?

Dans le labyrinthe des versions

La multiplicité des versions bibliques dans plusieurs langues européennes (français, allemand, anglais) est un véritable labyrinthe pour le profane qui commence à s'intéresser à la Bible. Elle l'est même pour le chrétien chevronné qui se demande ce qui distingue une version de l'autre et comment choisir celle qui lui donnera le plus de garantie de reproduire la pensée de Dieu inspirée aux auteurs sacrés. Une libraire bénévole qui aide de temps en temps dans une librairie évangélique me disait son embarras pour conseiller les acheteurs d'une Bible. C'est à eux tous que ce chapitre voudrait donner quelques conseils pratiques.

Nous avons vu, dans le chapitre 4, que le grand nombre de versions dans une même langue était à la fois un témoignage de la valeur du texte traduit et une richesse pour les utilisateurs. Comme déjà S. Augustin l'avait reconnu, une version en explique une autre ; ce qui est obscur dans l'une apparaît plus clairement dans une deuxième ; une troisième rend le texte encore plus limpide. La comparaison de près d'une centaine de versions différentes en français, allemand et anglais m'a passionné pendant plus d'un demi-siècle.

En 1939, j'avais commencé par faire une sorte de "synopse" de différentes versions. Avec les années, le nombre des versions a considérablement augmenté et les techniques de comparaison se sont améliorées. Peu à peu, les caractéristiques de chaque traduction se dégageaient.

Les spécialistes de la critique textuelle qui comparent les manuscrits de la Bible affectent chacun d'entre eux d'un certain coefficient de fiabilité. S'il s'agit d'un parchemin du 4ème siècle, on peut lui faire davantage confiance qu'à un

texte en minuscules du 11ème ou du 13ème siècle. Ainsi les différentes versions ont progressivement imposé leurs qualités - et leurs défauts. Lorsqu'une variante apparaissait dans l'une des "grandes" versions (Col, T. O. B., Jérusalem, Bible du Centenaire...), je savais qu'il fallait la considérer avec plus de sérieux que si je la lisais dans la traduction du P. Thivollier ou dans J. Zinck. Mais, généralement, les "grandes" versions restaient aussi très timides lorsqu'il s'agissait de sortir des sentiers battus pour donner un sens à des passages difficiles. C'est là que les versions plus modernes apportaient leur précieuse contribution (surtout les versions allemandes et anglaises de Pfäffling, Stage, Albrecht, Menge, Moffatt, Weymouth, Phillips, F. F. Bruce, Berkeley, New English Bible, Amplified Bible). Quelques années plus tard sont apparues les traductions à équivalence fonctionnelle (Good News Bible, BFC, Gute Nachricht Bibel) qui aidaient encore davantage à la compréhension du texte.

Ainsi, ce grand nombre de versions a été, pour moi du moins, une source d'enrichissement qui m'a permis de pénétrer davantage dans le texte biblique que beaucoup de commentaires. A force de lire et de relire le même passage plusieurs dizaines de fois, avec chaque fois des nuances légèrement différentes, on parvient à s'approprier la pensée de l'auteur et à distinguer ce qui est essentiel et certain-c'est-à-dire ce qui est commun à toutes les versions-de ce qui est aléatoire-et finalement plus ou moins accessoire.

Les besoins divers des lecteurs

Nous avons vu, dans le chapitre 4, qu'une des raisons de la multiplicité des versions dans les grandes langues du monde est la diversité des besoins de ceux qui lisent la Bible. L'une des questions essentielles qu'un traducteur de la Bible se pose actuellement est : "Pour qui est-ce que je traduis ?" La question "Quelle est la meilleure version" doit être complétée par "pour tel groupe de personnes" ou "pour telle utilisation".

Pour certains lecteurs, le français est une deuxième langue qu'ils ne maîtrisent pas encore bien. Tout ce qui dépasse le "français élémentaire" ou "fondamental" est de l'hébreu pour eux. S'ils trouvent trop de mots inconnus dans un texte, cela les décourage. Ils ont besoin d'un texte très simple, sans vocabulaire recherché ni subtilités grammaticales, qui leur fasse comprendre à leur niveau les vérités essentielles de l'Ecriture-sans toutefois les déformer

par une simplification à outrance. La Good News Bible, dit B. Sheehan, a comme ambition de parler le langage d'un enfant de douze ans ou d'une personne dont l'anglais est la seconde langue (WV p.29).

Les versions en français fondamental ont été spécialement conçues pour ce type de public. En attendant que toute la Bible soit traduite selon ces principes, la Bible en français courant est également adaptée aux besoins de cette catégorie de lecteurs. Au départ, elle avait même été conçue en priorité pour ceux dont le français était la seconde langue. C'est pourquoi certains mots qui ne font pas partie du vocabulaire usuel ne sont pas utilisés dans cette version.

Les enfants ont aussi besoin d'un texte simple. Les versions citées ci-dessus leur conviennent bien-en attendant d'avoir, comme en anglais, une Bible ou un Nouveau Testament pour enfants (cf. Ledyard Children's New Life New Testament).

On devrait ajouter ici tous les adultes "fonctionnellement analphabètes," c'est-à-dire des personnes qui ont appris à lire, mais ne pratiquent plus qu'une lecture réduite à sa plus simple expression (sous-titres des images, "bulles" des bandes dessinées, éventuellement manchettes des journaux). Tous ces gens ont aussi besoin de phrases courtes et d'une syntaxe très simple.

Il y a les non-croyants intéressés et les nouveaux convertis qui prennent pour la première fois contact avec les Saintes Écritures. Il leur faut un texte facile à lire, en bon français, qui ne les rebute pas par des aspérités de style et des incongruités grammaticales ou lexicologiques. Certains non-chrétiens ont simplement le désir de faire connaissance avec l'un des grands textes de la littérature mondiale sans la connaissance duquel il leur est difficile de comprendre une bonne partie de notre littérature et des œuvres d'art du passé. Ce sont des lecteurs assez éclectiques habitués à la différenciation des genres littéraires (poésie, genre narratif, aphorismes, essais...) et à une présentation typographique soignée.

Les traductions à équivalence fonctionnelle (BFC, BS) conviennent bien à cette catégorie de public. La Bible du Semeur a été conçue spécialement dans la perspective de non-croyants et de jeunes convertis désireux de prendre contact avec le texte biblique. Mais, comme pour la Bible en français courant, beaucoup de croyants, même chevronnés, s'y réfèrent parce qu'ils voudraient

comprendre un texte trop difficile pour eux dans les versions littérales. La Bible de Bethléem, éditée par les Editions Fleurus-Tardy, contient le texte de la Bible du Semeur plus celui des livres apocryphes (ou deutérocanoniques). Parole vivante a aussi été beaucoup utilisée dans ces deux perspectives : premier contact et compréhension des passages difficiles. Plusieurs chrétiens de longue date m'ont dit : "Lorsque je ne comprends pas un texte dans ma Bible habituelle, je prends Parole vivante et le sens s'éclaire."

"Je connais beaucoup de gens," nous dit D.A. Carson, "qui ont commencé à lire la Bible avec intérêt et zèle après avoir découvert la Living Bible. Beaucoup d'entre eux ont laissé cette version de côté lorsqu'ils se sont engagés dans une étude biblique sérieuse. Mais le fait demeure que la Living Bible fut pour eux la première étape" (79 p.84).

Les chrétiens ont l'habitude de réserver chaque jour un temps pour la prière et la lecture de l'Écriture. Ce n'est pas un temps d'étude de la Bible, mais de méditation, c'est-à-dire de réflexion personnelle sur le texte biblique en cherchant à l'appliquer à la vie de tous les jours. Pour cela aussi, une traduction à équivalence fonctionnelle convient parfaitement, car on ne veut pas faire de longues recherches pour trouver le sens du texte ou devoir consulter un dictionnaire biblique pour définir des mots inhabituels. On désire comprendre ce que Dieu veut nous dire par sa Parole, donc on a besoin d'une traduction orientée vers le sens.

Avec les années, à force de s'habituer à la pensée biblique, on pourra se tourner vers une version plus littérale. Même pour notre méditation personnelle, il est bon de changer de temps en temps de version pour découvrir de nouveaux aspects d'un texte que l'on croyait connaître. Dans notre version familière, notre subconscient connaît le texte par cœur. Les mots s'appellent d'eux-mêmes et l'esprit ne pénètre plus jusqu'au sens. Dans une nouvelle version, des mots nouveaux attirent notre attention sur un aspect différent de la vérité que nous sommes en train de méditer, des nuances inattendues éveillent notre intérêt et stimulent notre louange ou notre requête.

Certains chrétiens ont l'habitude de lire toute la Bible chaque année. S'ils la lisent chaque fois dans une autre version, ce sera chaque fois, dans une certaine mesure, comme s'ils la lisaient pour la première fois.

La chance des nouvelles versions, dit J. Boyer, consiste à se laisser

surprendre par un texte connu, à réaliser que la Parole de Dieu dit autre chose que ce qu'on avait cru ; les mots prennent un nouvel impact, une force et une précision nouvelles. René Pache avait l'habitude, chaque fois qu'il relisait la Bible pour sa méditation personnelle, d'acheter une nouvelle Bible, car il ne voulait pas que les mots et les passages déjà soulignés entraînent sa méditation automatiquement dans les vieilles ornières.

Pour l'étude biblique, on a besoin de savoir exactement ce que dit le texte original : quels mots emploie-t-il ? S'agit-il du même terme que dans tel autre passage ? Comment se présente la structure de la phrase dans l'original ? A toutes ces question, une traduction à équivalence formelle répond le mieux. Selon son arrière-plan religieux, on s'orientera vers la Bible à la Colombe (version protestante), la Traduction œcuménique de la Bible (inter-confessionnelle) ou une version catholique (Bible de Jérusalem, Version de Maredsous, Votre Bible, Osty...). La Bible de Pierre de Beaumont se situe à mi-chemin entre une version à équivalence formelle et une traduction à équivalence fonctionnelle.

Pour la lecture publique, il est bon de choisir une version bien compréhensible par toutes les catégories d'auditeurs. Les versions modernes ont en principe tenu compte des questions d'euphonie pour éviter des associations choquantes ou ambiguës.

Et les versions très littérales ?

Nous n'avons mentionné jusqu'ici ni la version Darby ni la Bible de Chouraqui. Elles ne figurent pas parmi des versions que l'on pourrait recommander à des gens qui désirent faire connaissance avec la Bible ou à des chrétiens de fraîche date parce qu'elles ne permettent souvent pas de comprendre le sens du texte biblique.

La version Darby garde ses adeptes dans les milieux qui l'utilisent depuis plus d'un siècle, en grande partie par piété envers les ancêtres qui la leur ont transmise et y ont trouvé leur nourriture spirituelle. A force de la lire, le texte leur est devenu familier et s'est gravé dans leur mémoire. Comme la Bible est son meilleur commentaire et que, dans ces milieux, on la lisait souvent trois fois par jour, la pensée biblique a fini par être comprise, même dans une version non orientée vers le sens. Que, dans le détail, tous les passages bibliques aient été compris dans cette version et que ses utilisateurs aient été

préservés des contresens que la formulation suggère, c'est douteux. D'ailleurs, la plupart de ceux qui sont attachés à cette version et qui sont sérieusement préoccupés de comprendre la Parole de Dieu ont au moins une autre version à leur disposition qu'ils consultent lorsque la leur est par trop hermétique.

Le cas de la Bible Chouraqui est très différent. André Chouraqui, élevé dans une communauté juive d'Afrique du Nord, en contact avec des musulmans et des chrétiens, est animé d'un grand désir d'unir tous les croyants des religions monothéistes. Il a traduit les Ecrits de la Bible juive, le Coran et le Nouveau Testament.

Chouraqui part du fait que la plupart des auteurs du Nouveau Testament étaient des Juifs, par conséquent, leur œuvre fait partie du patrimoine juif. Il ne faudrait donc pas le traduire directement du grec, dans les catégories de la pensée grecque, mais le retraduire d'abord en hébreu et le traduire à partir de ce substratum hébraïque. Pour lui, Jésus est un Hébreu pur sang, un prophète parmi d'autres, qui n'a rien avancé qui n'ait été dit par les prophètes de l'Ancien Testament. Il s'est dit messie-comme beaucoup d'autres ; il n'était pas le seul à dénoncer des travers juifs ou à s'opposer au Temple. Il a été crucifié parce qu'il s'est dit roi d'Israël ; il a donc commis un crime de lèse-majesté envers Tibère ; et Caïphe, qui tremblait pour son poste, a donné raison aux Romains. Mais le schisme chrétiens-Juifs est un malentendu. Donc le Nouveau Testament appartient, comme le reste de la Bible, aux Juifs, c'est même "l'une des plus belles fleurs de l'arbre hébraïque" (Retour aux racines p. 131).

Un deuxième point positif est l'enthousiasme avec lequel le traducteur a fait son travail. Dans son livre Retour aux racines (Paris, Ed. du Centurion 1981), il a plusieurs phrases avec lesquelles je pourrais parfaitement m'identifier : "On ne peut pas être traducteur de la Bible sans être en état d'émerveillement" (p. 109). "Même si ma traduction n'avait jamais été publiée et était restée dans mes tiroirs, la joie que j'ai eue de cette œuvre m'aurait amplement payé des peines qu'elle m'a données en son enfantement d'amour" (p. 130). "Cela fait une vie entière que je lis quotidiennement la Bible, j'ai dû la traduire au moins cinq ou six fois ; je l'ai relue des milliers de fois, et chaque fois que j'ouvre le livre qui est là, j'ai le sentiment de découvrir ce texte pour la première fois. Cette expérience est la même pour nous tous, amants de la Bible" (p. 228).

Un troisième aspect positif est le renouvellement de toute la phraséologie biblique : un souffle neuf passe sur des passages bien connus. Dans la préface de Parole vivante, je parlais d'une taie qui recouvre ces passages pour les lecteurs familiers des Saintes Écritures. Chouraqui déchire souvent violemment cette taie et injecte dans le texte biblique un sang neuf qui secoue notre léthargie liturgique et nous oblige à repenser le contenu avec des mots nouveaux (par ex. les psaumes 1 ou 23, le Notre Père, Matthieu 6.10). Il ne craint pas les néologismes et les expressions inusitées : "Je dissous mon berceau dans mes larmes, mon œil se mite d'irritation, énucléé par tous mes oppresseurs" (Psaumes 6.7,8), "Vers toi, IHVH (Adonaï), je porte mon être ; Elohaï, en toi, je m'assure, je ne blêmis pas...mais les traîtres blêmissent de vide...enroute-moi dans ta vérité" (Psaumes 25.3,5). Néologismes ou archaïsmes ? "Fais-les pâturer, porte-les jusqu'en pérennité" (Psaumes 28.9), il parle de la sacralité, de la "descente au pourrissoir," "le soir, il nuite en pleurs" (30.6,10), la targe, la grume, n'arde pas avec les faiseurs de forfaiture (37.1); les carents, les haineux, payeurs du malheur nous spolient, tu annihiles tous ceux qui loin de toi putassent (73.27). Ce qu'on peut dire, 126 en tout cas, c'est que Chouraqui n'a pas choisi la voie de la facilité comme beaucoup de traducteurs qui, à quelques mots près, se sont contentés de répéter ce que leurs prédécesseurs avaient dit, au point que l'on peut se demander quelle est la raison d'être de leur version. Qui reconnaît la formulation traditionnelle sous des expressions comme : "blottis en toi, ils se désaltèrent aux crèmes de ta maison, tu les abreuves au torrent de tes suavités. Oui, la nappe de vie est avec toi. Attire ton chérissement vers ceux qui te pénètrent" (Psaumes 36.9-10), "La proximité d'Elohim est pour moi le bien" (73.28).

L'envers de la médaille est que ce souci d'originalité-il dirait certainement : de fidélité à la pensée hébraïque-fait souvent choisir à Chouraqui des expressions qui voilent la compréhension du texte plus qu'elles ne l'éclairent : "Mémorise tes matrices, IHVH, tes chérissements" (Psaumes 25.6); "Il enroute les humbles au jugement" (v.9), "Oui, tu me puises, IHVH" (30.2). "Sois pour moi...maison de trappes pour me sauver" (31.3). "En marche, celui dont la carence est portée" (32.1). "Pâture avec adhérence" (37.2) Faire acception de personnes devient "porter les faces de quelqu'un," se souvenir : "porter la tête de quelqu'un". Quel lecteur, même familier de la Bible, comprend les phrases suivantes (signalées par D. Barrios) : Iehouda trimarde encore avec El ; ils adhèrent aux sacralités" (Os 12.1). "Tu as fait merveille, conseils du lointain, adhérence, adhésion. Oui, tu as mis la ville en galgal" (Es

25.1,2). "Vous ne donnerez pas de griffure en votre chair pour un être" (Lv 19.28). "Dans le manque et la malefin bréhaigne, ils ont déserté au reg" (Jb 30.3). Ou ces béatitudes : "En marche, les humiliés du souffle, en marche les matriciels. Oui, ils seront matriciés !

"La version Chouraqui est une excellente traduction pour qui connaît sa Bible par cœur, qui, dès qu'il commence à lire un passage, répète instinctivement tous les mots qui vont suivre. Sa version nous bouscule, secoue notre apathie, nous fait repenser le message de la Parole de Dieu en des termes neufs."

Mais cette Bible, dit Dominique Barrios dans un article non publié, par-delà la séduction ou l'agacement, pose un problème fondamental qui est celui de la traduction. A. Chouraqui est tombé dans trois pièges :

1. Le piège de la littéralité. Traduction littérale = traduction fidèle. C'est une confusion courante. Comme si le 'mot à mot' rendait mieux le sens d'un texte. C'est impossible et au sens strict : insensé. Traduire les mots ne suffit pas pour transmettre le sens des phrases. Une traduction mot à mot se condamne à égarer en chemin une grande partie du sens, car elle reste prisonnière des mots.
2. Le piège de l'étymologisme (c'est-à-dire de l'an-historicité). Une langue est inscrite dans une histoire. Elle change. Elle vit. Cela est vrai de l'hébreu et du français. Le sens d'un mot est celui que lui a donné l'usage et que précise un contexte particulier. Ce n'est ni le sens de sa racine, ni un sens absolu donné une fois pour toutes. Constamment, André Chouraqui se réfère au sens étymologique (des mots hébreux, araméens ou grecs, et des mots français ou de ceux qu'il crée : glébeux, matricier...). Il n'écrit ni le français de l'Académie ni celui de la rue. Il affiche un souverain mépris pour le français tel qu'on le parle, ce qui est lourd de conséquences pour l'un des principes fondamentaux de toute traduction, qui est de s'adresser à des auditeurs ou des lecteurs réels, à des gens dont l'intelligence est façonnée (et limitée) par leur langue et leur culture. Traduire n'est pas un acte désincarné, intemporel. C'est un acte de communication...La relation ne pourra s'établir qu'à condition d'en respecter les règles. Si André Chouraqui veut faire saisir à des hommes et à des femmes parlant français en 1985 la pensée d'hommes et de femmes parlant hébreu il y a 2 500 ans, il ne peut le faire en créant une

langue intermédiaire que personne n'a jamais parlée ni ne parlera jamais. En fait, il interdit la 127 communication qu'il souhaitait établir. Nous sommes là hors de la réalité de la langue et donc hors de la traduction.

3. Le piège de la visibilité. Le premier devoir d'un traducteur est de se faire oublier. Imaginerait-on une anthologie de la littérature française en langue étrangère où Ronsard, Victor Hugo, Proust et Claudel se trouveraient traduits de la même manière ? Or, c'est bien ce que nous trouvons dans la traduction d'André Chouraqui. Il a créé un style, mais c'est le sien, immédiatement reconnaissable. Il s'impose à nous comme un écran placé devant celui de Qohélet, d'Isaïe ou de Jérémie, de Job ou de tant d'autres écrivains qui ont laissé leur marque dans la littérature biblique. Ils écrivaient différemment. Aucun n'écrivait comme André Chouraqui. On ne dit pas la même chose en ajoutant des images poétiques à un texte prosaïque, en s'exprimant de façon inhabituelle là où l'auteur parlait comme tout le monde, en étant obscur quand le texte était limpide. Ce n'est pas notre Bible, celle qui s'adresse à nous aujourd'hui dans notre langue, pour nous communiquer une Parole de vie.

Ces remarques sont dures, mais elles sont pertinentes. Nous les avons reproduites en détail parce qu'elles posent tout le problème de la traduction, en particulier celui de la traduction littérale que tant de gens confondent encore avec une "traduction fidèle".

A vous de choisir

Pour donner une idée de la manière dont différentes versions rendent les textes, prenons quelques versets du Nouveau Testament dans différentes traductions. Dans la première ligne, vous trouverez des versions littérales, dans la deuxième, des versions classiques, semi-littérales et dans la troisième, des versions à équivalence fonctionnelle, puis quelques nuances relevées dans d'autres versions.

Choisir une version

Luc 1.28

Versions littérales

LSG : L'ange entra chez elle et dit : Je te salue, toi à qui une grâce a été faite. Le Seigneur est avec toi.

Darby : Et l'ange étant entré auprès d'elle, dit : Je te salue, toi que (Dieu) fait jouir de sa faveur ! Le Seigneur est avec toi ; tu es bénie entre les femmes.

Chouraqui : Le messager entre chez elle et lui dit : Dilection, ô toi, pleine de dilection, l'Adôn avec toi.

Versions semi-littérales

Col : Il entra chez elle et dit : Je te salue, toi à qui une grâce a été faite. Le Seigneur est avec toi.

TOB: L'ange entra auprès d'elle et lui dit : "Sois joyeuse, toi qui as la faveur de Dieu, le Seigneur est avec toi".

Jérusalem : (1955) : Il entra chez elle et lui dit : Salut, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi.

Note : Ou : "Réjouis-toi, toi qui as été et qui demeures remplie de grâce (ou de faveur divine)."

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF: L'ange entra chez elle et lui dit : Réjouis-toi ! Le Seigneur Dieu t'a montré son amour d'une manière particulière. Il est avec toi

BFC: L'ange entra chez elle et lui dit : Réjouis-toi, le Seigneur t'a accordé une grâce particulière, il est avec toi.

BFCR: une grande faveur.

BS: L'ange entra chez elle et lui dit : Réjouis-toi, toi à qui Dieu a accordé sa faveur : le Seigneur est avec toi.

Autres versions

Maredsous : Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec

vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.

Card. Liénart : Salut, remplie de grâce.

Lausanne : Joie te soit.

Soeur Jeanne d'Arc : Grâce sur toi, comblée de grâce, le Seigneur avec toi.

PV: Réjouis-toi, le Seigneur est avec toi et te comble de grâce (ou : tu es reçue en grâce).

Pléïade : Réjouis-toi, gracieuse !

Bible du Centenaire : Je te salue, toi l'objet de la grâce (divine), le Seigneur soit avec toi (ou : est avec toi, le verbe est sous-entendu en gr.).

P. de Beaumont : Réjouis-toi, toi, l'Aimée de Dieu, le Seigneur est avec toi.

H. Pernot : È favorisée.

Synodale : Je te salue, toi qui as été comblée de grâces.

Osty : Salut, comblée de grâce !

Remarques : Un certain nombre de manuscrits ont ajouté ici une partie du v. 42 ("tu es bénie entre toutes les femmes"). Seuls Ostervald et Crampon, Darby et Maredsous ont conservé cette variante qui vient du TR et a été reconnue inauthentique. C'est pourquoi toutes les versions modernes l'ont supprimée. "Pleine de grâce" est dû à la Vulgate. Crampon et Maredsous l'ont maintenu, sans doute, par respect pour la prière traditionnelle de l'Église catholique.

Romains 3.28

Versions littérales

LSG : Car nous pensons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.

Darby : Car nous concluons que l'homme est justifié par (la) foi ; sans œuvres de loi.

Chouraqui : Aussi nous estimons que l'homme est justifié par l'adhésion, sans les œuvres de la tora.

Versions semi-littérales

Col : Car nous comptons que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.

TOB: Nous estimons en effet que l'homme est justifié par la foi indépendamment des œuvres de la loi.

Jérusalem : Car nous estimons que l'homme est justifié par la foi sans la pratique de la loi.

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF: Oui, nous pensons ceci : les êtres humains sont rendus justes parce qu'ils croient, et non parce qu'ils font ce que la foi demande.

BFC: Car nous estimons qu'un homme (BFCR: un être humain) est rendu juste devant Dieu à cause de sa foi et non parce qu'il obéit à ce que la loi ordonne. (BFCR: qu'il obéirait en tout à la loi).

BS: Voici donc ce que nous affirmons : l'homme est déclaré juste par la foi sans qu'il ait à accomplir les œuvres qu'exige la Loi.

Autres versions

Le Maîstre de Sacy : Car nous devons reconnaître que l'homme est justifié par la foi dans les œuvres de la loi.

Buzy : La conclusion est donc que l'homme est justifié par la foi sans les œuvres de la loi.

Bible du Centenaire : et non par les œuvres légales.

Crampon : Car nous tenons pour certain que l'homme est justifié par la foi, à l'exclusion des œuvres de la loi.

P. de Beaumont : Nous estimons en effet que l'homme est rendu juste par la foi, indépendamment de l'observance de la loi.

Remarques : Dans ce verset capital, pas de différences notables dans l'affirmation de la justification par la foi (sauf une faute d'impression malencontreuse dans l'édition 1990 de la version De Sacy (Laffont), les

anciennes éditions portent bien : sans les œuvres de la loi).

Romains 8.5

Versions littérales

LSG : Ceux en effet qui vivent selon la chair 'affectionnent aux choses de la chair... (= Crampon) Darby : Ceux qui sont selon (la) chair ont leurs pensées aux choses de la chair.

Chouraqui : Oui, ceux de la chair tendent vers ce qui est de la chair, et ceux de souffle...

Versions semi-littérales

Col.: ...ont les tendances de la chair

TOB: En effet, sous l'empire de la chair, on tend à ce qui est charnel...

Jérusalem : ... désirent ce qui est charnel ;

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF: En effet, ceux qui suivent leur façon de voir obéissent à leurs désirs humains, mais ceux qui suivent l'Esprit Saint obéissent à ce que l'Esprit désire.

BFC: Ceux qui vivent selon leur propre nature se préoccupent de ce que cette nature demande.

BFCR: Se préoccupent de ses désirs.

BS: Ceux qui vivent selon la nature pécheresse tendent vers ce qui est conforme à cette nature.

Autres versions

Osty : pensent aux choses de la chair.

Synodale : ... suivent les impulsions de la chair.

Bible du Centenaire : Ceux dont la nature est charnelle suivent les suggestions de la chair.

De Sacy : Ceux qui sont charnels aiment et goûtent les choses de la chair.

Pléïade : Ceux de la chair tendent à ce qui est de la chair.

P. de Beaumont : Ceux que domine la chair tendent vers le charnel.

PV: ...Sous l'empire de la chair, on tend à ce qui est charnel...

Romains 8.20-21

Versions littérales

LSG : La création a été soumise à la vanité-non de son gré mais à cause de celui qui l'y a soumise, - avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

Darby : Car la création a été assujettie à la vanité (non de sa volonté mais à cause de celui qui l'a assujettie) dans l'espérance que la création elle-même aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour (jouir de) la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

Chouraqui : Oui, la création, assujettie à la vanité, non de son plein gré, mais par celui qui l'y a assujettie, garde espoir. Car la création sera elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour la liberté de la gloire des enfants d'Elohim.

Versions semi-littérales

Col : (v. 20 = Segond) v. 21 : avec une espérance : cette même création sera libérée de la servitude de la corruption pour avoir part...

TOB: livrée au pouvoir du néant, non de son propre gré, mais par l'autorité de celui qui l'y a livrée-elle garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de la servitude de la corruption pour avoir part à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.

Jérusalem : Si elle fut assujettie à la vanité-non qu'elle l'eût voulu, mais à

cause de celui qui l'y a soumise, c'est avec l'espérance d'être elle aussi libérée de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu.

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF: Ce monde est tombé sous le pouvoir de forces qui n'ont aucune valeur. Ce n'est pas lui qui a voulu cela, mais c'est Dieu qui l'a mis sous ce pouvoir. Pourtant, il y a encore de l'espoir pour ce monde. Lui aussi, il sera libéré des forces qui le détruisent et qui le rendent esclave. Alors il participera à la liberté et à la gloire des enfants de Dieu.

BFC: Car le monde (BFCR: la création) est tombé sous le pouvoir (de forces) de ce qui ne mène à rien, non parce qu'il l'a voulu lui-même, mais parce que Dieu l'y a soumis. Il y a toutefois une espérance : c'est que le monde (la création) lui-même sera libéré un jour du pouvoir destructeur qui le tient en esclavage et qu'il aura part à la glorieuse liberté des enfants de Dieu.

BS: Car la création a été soumise au pouvoir de la fragilité; cela ne s'est pas produit de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise. Il lui a toutefois donné une espérance : c'est que la création elle-même sera délivrée de la puissance de destruction qui l'asservit pour accéder à la liberté que les enfants de Dieu connaîtront dans la gloire.

Note : Cette expression reprend le mot clé de l'Ecclésiaste qui est rendu dans diverses traductions par : de qui est vain, dérisoire, futile, passager, frustrant, précaire, etc.

Autres versions

De Sacy : avec espérance d'être délivrées (les créatures) de cet asservissement à la corruption...

Osty : libérée de l'esclavage de la corruption en vue de la glorieuse liberté...

Buzy : pour participer à la liberté...

Pléïade : libérée de l'esclavage de la destruction.

Bible du Centenaire : La nature a été soumise à (des puissances de) néant... la nature elle-même sera délivrée de son asservissement aux (puissances de)

mort et parviendra à la liberté glorieuse...

P. de Beaumont : assujettie par la volonté du Créateur... pour entrer dans la liberté glorieuse des fils de Dieu

PV: Car jusqu'à ce jour, la création, livrée au pouvoir du néant, tourne à vide : tout dépérit et meurt. Elle n'est pour rien dans cet état de choses ; contre son gré, sans aucune faute de sa part, mais par solidarité avec celui qui a failli, elle vit une existence sans but. Elle garde néanmoins un espoir : elle aussi sera délivrée un jour de son asservissement aux puissances de mort : la tyrannie des perpétuels changements et les décadences inéluctables cesseront, et elle connaîtra la liberté dont les enfants de Dieu glorifiés jouiront.

Tite 3.5

Versions littérales

LSG : Il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit...

Darby : Il nous sauva, non sur le principe d'œuvres (accomplies) en justice, que nous, nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde, par le lavage de la régénération et le renouvellement de l'Esprit Saint.

Chouraqui : ... non par des œuvres que nous aurions faites en justice, mais selon sa merci, par le bain de régénération et le renouvellement dans le souffle du sacré.

Versions semi-littérales

Col.: ... non parce que nous aurions fait des œuvres de justice, mais en vertu de sa propre miséricorde-par le bain de la régénération et le renouveau du Saint-Esprit.

TOB: Il nous a sauvés, non en vertu d'œuvres que nous aurions accomplies nous-mêmes dans la justice, mais en vertu de la miséricorde par le bain de la nouvelle naissance et de la rénovation que produit l'Esprit-Saint.

Jérusalem : Il ne s'est pas occupé des œuvres de justice que nous avions pu

accomplir, mais, poussé par sa seule miséricorde, il nous a sauvés par le bain de la régénération et de la rénovation en l'Esprit-Saint.

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF: Et il nous a sauvés, non pas à cause des actions justes que nous avons pu faire, mais parce qu'il a eu pitié de nous. C'est par l'eau qu'il nous a sauvés, et à travers cette eau, l'Esprit Saint nous fait naître à nouveau et nous donne une vie nouvelle.

BFC: Il nous a sauvés, non point parce que nous aurions accompli des œuvres justes, mais parce qu'il a eu pitié de nous. Il nous a sauvés par le bain au travers duquel le Saint-Esprit nous accorde la nouvelle naissance et la vie nouvelle.

BFCR: Il nous a sauvés et fait naître à une vie nouvelle au travers de l'eau du baptême et par le Saint-Esprit.

BS: Il nous a sauvés. S'il l'a fait, ce n'est pas parce que nous avons accompli des actes conformes à ce qui est juste. Non. Il nous a sauvés parce qu'il a eu pitié de nous, en nous faisant passer par le bain purificateur de la nouvelle naissance, c'est-à-dire en nous renouvelant par le Saint-Esprit.

Autres versions

Buzy : le baptême de régénération.

Bible du Centenaire : Il n'a pas regardé si nous avions accompli des œuvres de justice : s'inspirant de sa miséricorde, il nous a sauvés par le bain de la régénération et par le renouvellement que produit l'Esprit Saint.

Osty : ce n'est pas d'après les œuvres que nous avions faites en (notre justice)...

Sacy : par l'eau de la renaissance...

Pléïade : non pas d'après les œuvres qu'avec justice nous avions faites... par un bain de régénération et de renouvellement, par l'Esprit Saint.

Crampon : par le bain de la régénération et en nous renouvelant par le Saint-Esprit.

Synodale : au moyen de la purification qui régénère et du renouveau produit par le Saint-Esprit.

P. de Beaumont : C'est par miséricorde qu'il nous a sauvés, et non pas en récompense des actes méritoires que nous aurions accomplis par nous-mêmes. C'est par l'eau du baptême et l'Esprit-Saint qu'il nous a régénérés et renouvelés.

PV: Ce ne sont certes ni nos mérites ni notre moralité qui ont poussé Dieu à intervenir. Il n'a pas regardé si nous avions accompli les œuvres exigées par sa justice, mais, s'inspirant de sa seule miséricorde, il nous a sauvés par le bain purificateur de la nouvelle naissance et par la puissance de rénovation du Saint-Esprit.

Remarques : Sur l'aspect négatif, la plupart des versions s'accordent. Légère nuance : pas à cause des œuvres de justice que nous aurions faites ou que nous avions faites (Osty, Pléïade). Dans la formulation du moyen de salut, la doctrine sacramentaliste pointe l'oreille dans la plupart des versions (le plus clairement dans P. de Beaumont), alors qu'il n'est pas question littéralement du baptême et que la deuxième partie de la phrase (le renouvellement du Saint-Esprit) ne saurait contredire la première (voir A. Kuen. Le Baptême hier et aujourd'hui p.138-139). Les versions littérales et semi-littérales (LSG, Darby, Chouraqui, Col, TOB, Jérusalem, la Bible du Centenaire, de la Pléïade, Crampon, Synodale) font mieux ressortir la pensée de Paul que les versions à équivalence fonctionnelle-sauf la BS.

1 Pierre 4.10

Versions littérales

LSG : Comme de bons dispensateurs des diverses grâces de Dieu, que chacun de vous mette au service des autres le don qu'il a reçu.

Darby : Suivant que chacun de vous a reçu quelque don de grâce, employez-le les uns pour les autres, comme bons dispensateurs de la grâce variée de Dieu.

Chouraqui : Chacun selon le charisme qu'il a reçu, utilisez-le pour vous en bons serviteurs de la dilection multiple d'Elohim.

Versions semi-littérales

Col.: Puisque chacun a reçu un don, mettez-le au service des autres en bons intendants de la grâce si diverse de Dieu.

TOB: Mettez-vous, chacun selon le don qu'il a reçu, au service les uns des autres, comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu, variée en ses effets.

Jérusalem : Chacun selon la grâce reçue, mettez-vous au service les uns des autres, comme de bons intendants d'une multiple grâce de Dieu.

Versions à équivalence fonctionnelle

NTFF Mettez-vous au service des autres, selon le don que chacun a reçu. Soyez comme de bons serviteurs qui prennent soin des bienfaits variés de Dieu.

BFC: Que chacun de vous, comme un bon administrateur des dons de Dieu, utilise pour le bien des autres le don particulier qu'il a reçu de Dieu.

BFCR: Vous serez ainsi de bons administrateurs des multiples dons divins.

BS: Chacun de vous a reçu de Dieu un don particulier : qu'il le mette au service des autres comme un bon gérant de la grâce infiniment variée de Dieu.

Autres versions

Sacy : Que chacun de vous rende service aux autres...

Bible du Centenaire : En bons administrateurs de la grâce divine, si variée en ses faveurs, aidez-vous mutuellement en vous faisant part du don que chacun a reçu.

Pléïade : Dévouez-vous les uns aux autres.

Synodale : Que chacun de vous emploie au service des autres... comme doivent le faire de bons administrateurs...

P. de Beaumont : Comme de bons administrateurs des faveurs de Dieu, mettez-vous chacun au service de tous selon les dons reçus sous tous leurs

aspects.

PV: Chacun de vous a reçu de Dieu un don particulier : qu'il l'utilise pour le bien des autres et le mette à leur service, comme il convient à de bons gérants de la grâce infiniment variée de Dieu.

Remarques : La pensée ne présente guère de différences entre les versions, mais la formulation est très variée, témoignant de la richesse de notre langue pour reformuler les mêmes idées avec des tournures et des mots variés.

Complémentarité

Toutes ces versions ont donc leur raison d'être. Leur diversité, qui concentre en un faible volume une somme considérable de recherches et de connaissances, est, pour le chrétien, une source inépuisable d'enrichissement spirituel. Collectionner des versions différentes est aussi passionnant que faire une collection de timbres ou de papillons-et certainement plus stimulant sur le plan spirituel. Lorsqu'un passage biblique paraît obscur, il suffit souvent de le relire dans plusieurs versions de genres différents pour qu'il s'éclaire.

Chaque traduction a ses avantages et ses inconvénients. Aucune d'elles n'est parfaite. Les traductions littérales sont, du point de vue de la forme, plus proches des originaux, mais difficilement compréhensibles. Les versions modernes sont souvent influencées par la critique libérale ou par des points de vue dogmatiques non-évangéliques (régénération baptismale, sacramentalisme) - apparaissant principalement dans les notes. La meilleure solution consiste à posséder une version dont on fera sa Bible - indispensable pour mémoriser des versets et pour retrouver facilement un passage-et à consulter un certain nombre d'autres traductions lorsque l'on veut étudier un texte plus à fond.

"A notre avis, disait le doyen A. Lamorte, le lecteur sérieux de la Bible doit se servir simultanément de deux ou trois versions" (s. d. p. 51). " Aucune version de la Bible ne pourra jamais être considérée comme définitive" (Kubo-Specht, 75 p. 200). "Une seule version ne peut plus être suffisante pour les besoins actuels" (p. 201). C'est la solution que la plupart des spécialistes recommandent. Ce fut la conclusion d'un colloque de traducteurs de la Bible : puisque aucune version n'est parfaite, il faut conjuguer leurs points forts et neutraliser leurs faiblesses réciproques.

A. S. Duthie recommande aussi aux Églises de posséder un exemplaire de chacune des 21 versions anglaises qu'il met en tête de liste de sa classification pour que les membres et les visiteurs puissent les comparer entre elles avant d'en acheter certaines. "Ce serait une grave erreur, dit-il, si vous-même ou n'importe quel chrétien se limitait toujours à une seule version. Car, quelque bonne que soit une traduction, elle ne peut jamais être parfaite toujours, en rendant correctement le sens original-car il y a les différences entre les manuscrits, les incertitudes quant au sens de l'original ou l'incapacité de nos langues modernes d'exprimer de façon adéquate certaines subtilités" du grec ou de l'hébreu (p. 114).

Toutes les formulations de certaines Bibles ne nous conviendront sans doute pas. Si certaines versions rendent "repentez-vous" par "faites pénitence" et d'autres par "changez de vie," nous serons sans doute désorientés au premier abord. En cherchant la raison de ces variantes, cela nous apprendra certainement plus qu'en mettant cette Bible de côté comme "mauvaise traduction".

Kurt Weber dit à la fin d'un livre consacré aux différentes traductions bibliques allemandes : "Gardons-nous de nous perdre dans des questions qui ne sont pas déterminantes pour le salut. Gardons-nous de combattre d'une manière légaliste et pusillanime pour ou contre une certaine traduction biblique. Des enfants de Dieu ont une vocation plus haute et des devoirs plus importants" (p. 210).

Alan S. Duthie se prononce dans le même sens en conclusion de son livre sur les 43 versions anglaises de la Bible et les 66 versions du Nouveau Testament : "Est-il honnête de condamner une 136 traduction biblique simplement parce que l'un des traducteurs était catholique ou unitarien ? Ou parce que tous n'ont pas signé une déclaration de foi relative à l'inerrance biblique ? Ou parce que la Bible n'a pas été traduite sur le "texte reçu" ou le "texte majoritaire"? Ou parce que l'on n'a pas traduit littéralement mot par mot ? ...Ou pour l'une des raisons opposées à celles énumérées ? Aucune de ces considérations, prise isolément ou ensemble avec d'autres, ne devrait empêcher quiconque de prendre dûment en considération une traduction biblique pour ses mérites propres - qui sont multiples. Certains théologiens qui ont fait des recensions de versions bibliques ont écrit des livres, des articles ou des brochures, dans le dessein manifeste de démontrer que la véritable raison d'être de cette traduction est de pervertir ou d'abolir une

certaine vérité chrétienne. Il est évident qu'il s'agit là d'une représentation absolument fausse de la réalité, comme une analyse impartiale de n'importe quelle traduction le révélerait. Bien qu'une doctrine chrétienne spécifique puisse ne pas apparaître de façon aussi évidente dans chaque verset considéré de chaque traduction, la raison des divergences est généralement d'ordre textuel ou dépendante des principes de traduction, mais non pas théologique. En tout cas, chaque doctrine fondamentale peut être établie à partir de n'importe quelle traduction prise dans son ensemble...Aucune version biblique n'est si mauvaise qu'il faille la condamner en un tour de main" (pp. 112-113).

Le Professeur Lamorte disait : "D'une façon générale, les traducteurs des textes sacrés ont suffisamment compris la grandeur de leur tâche pour s'essayer à rendre le plus fidèlement possible le sens de l'original" (s. d. p. 7).

Je ne puis que souscrire à ces déclarations après avoir pratiqué pendant de nombreuses années des traductions protestantes, catholiques et juives. Si l'on prend certaines anciennes versions catholiques, on découvrira sans doute quelques passages où la doctrine semble avoir commandé la traduction, mais dans les traductions modernes, un effort considérable d'objectivité a été fait et l'on peut recommander sans réserve l'une ou l'autre de ces versions. Les réserves portent moins sur le texte lui-même que sur les notes. Certaines Bibles catholiques essaient encore de conforter les lecteurs dans la foi qui leur a été transmise par l'Église lorsque des déclarations bibliques risquent de leur poser des questions, mais dans l'ensemble, le danger vient plutôt des vues libérales qui se sont infiltrées aussi bien dans l'Église catholique que dans les milieux théologiques protestants. Les notes de la TOB complète ne sont certainement pas à recommander à un jeune croyant, bien qu'un chrétien affermi puisse tirer profit de beaucoup d'entre elles. Quant aux objections aux principes de la traduction à équivalence fonctionnelle, nous y avons répondu en détail dans les chapitres précédents. Les attaques lancées contre ces traductions proviennent généralement d'une méconnaissance des principes mis en œuvre ou d'un attachement religieux au texte traditionnel.

E.A. Nida dit à ce sujet : "Dans des périodes de transition (comme aujourd'hui), il y a toujours des gens dévots qui résistent vigoureusement à toute révision des Écritures. Cette résistance n'a rien d'étonnant. Ceux qui ont acquis une certaine connaissance de la foi chrétienne au travers d'un certain moyen de communication ne voient pas pourquoi d'autres ne pourraient pas

en faire autant... Un halo de sainteté entoure certaines phrases. Leur foi est liée à une certaine exégèse plutôt qu'au Seigneur vivant" (Message and Mission pp. 204-205). Et il ajoute : "Aujourd'hui, où nous sommes de nouveau dans une période de transition, certaines personnes se demandent sérieusement, parmi les différentes versions certainement exactes des Écritures, laquelle elles devraient utiliser. La seule réponse valable à cette question est : 'Celle qui communique le plus effectivement la vérité au groupe concerné'... L'essentiel est que nous ne nous trouvions pas engagés dans une controverse au sujet de la forme du message au point de passer à côté de la compréhension du contenu" (p. 205).

Conclusion

Le lecteur intelligent saura profiter des avantages de chaque type de version, en reconnaissant le caractère limité de chacune d'elles. F. Delforge termine son livre sur La Bible en France en disant que "la traduction de la Bible en français, comme dans toutes les autres langues, appartient à cette catégorie d'activité humaine dont Virgile disait qu'elle reste "en suspens" (Enéide IV 88). Même si l'effort de traduction demeure continu et persévérant, ce sera toujours un travail en chantier. La traduction de la Bible restera une œuvre inachevée... Mais 'la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre' (Beaumarchais)" (91 p. 304).

Si le Seigneur ne revient pas bientôt, d'autres versions verront certainement le jour, car notre langue, comme toutes les langues vivantes, continuera à évoluer à un rythme accéléré. Jamais on n'arrivera à se contenter de la "dernière traduction" (même la plus "à la page"), car entre-temps, la langue aura de nouveau changé et les techniques de traduction se seront encore améliorées.

Les sciences archéologiques, linguistiques et exégétiques progresseront encore, la critique textuelle dégagera des manuscrits des conclusions de plus en plus sûres, les besoins des lecteurs se diversifieront encore davantage et les méthodes s'affineront. Loin de déplorer cette diversité, le chrétien devrait se réjouir de voir tant d'efforts déployés pour mettre entre toutes les mains la Parole de Dieu adaptée à la compréhension des différentes catégories de lecteurs et sous des formes diverses répondant aux différentes conceptions de la fidélité. Celui qui veut approfondir son contenu saura mettre cette diversité

à profit pour sonder sous toutes ses facettes cette "Parole vivante et permanente de Dieu," et remercier le Seigneur pour sa richesse et pour les milliers de serviteurs de la Parole qui nous ont permis de disposer de ce trésor sans prix.

Bibliographie

What Bible can you trust ? Broadman, Nashville Tenn. 1974.

The Bible Translator Quarterly U. B. S. Amsterdam 1950 ss.

The book of a Thousand Tongues rev. ed. United Bible Soc., 1972.

Scriptures of the World. in 1946 languages United Bible Soc., 1991.

Bible Translator. London, United Bible Societies, 1950-1957.

Cahiers de traduction biblique Paris 1983 ss. Soc. Bibl. Ackroyd P. R. (Ed.) The History of the Bible Vol I: From the Beginning to Jerome. Vol II: The West from the Fathers to the Reformation. Vol. III: The West from the Reformation to the Present Day. Cambridge Univ. Press 1963-1980.

Amorgathe J. R. - La Bible de tous les temps Vol. 6 : Le Grand Siècle et la Bible, Paris, Beauchêne 1989.

Baesecke G. - Die Sprache der Lutherbibel und wir Halle Niemeyer 1932.

Barker K. L. -(Ed.) The NIV: the Making of a Contemporary Translation International Bible Society, Colorado Springs 1991. YHWH Sabaoth : The Lord Almighty in Barker 91 pp. 106-110.

Barnard R. K. - God's Word in our Language (The Story of the New International Version) International Bible Society, Colorado Springs 1989.

Barnwell K. - Manuel de traduction biblique Cours d'introduction aux principes de traduction, Soc. Intern. de Linguistique (BP 46 F 26902 Valence Cedex 9) 1990. (Adaptation de Introduction to Semantics and Translation SIL, Horsleys Green, High Wycombe, Bucks. HP 14 3XL England 2 1980).

Bedouelle G. - La Bible de tous les temps Vol. 5 : Le temps des réformes Roussel B. et la Bible, Paris, Beauchêne 1989.

Beegle D. M. - God's Word into English Grand Rapids, Eerdmans 1960.

Beekman J. - Callow J. - Translating the Word of God Grand Rapids , Zondervan 1989.

Belaval Y. - La Bible de tous les temps Vol. 7 : Le siècle des Bourel D.

Lumières et la Bible, Paris, Beauchêne, 1986.

Berger S. - Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du Moyen-Age Paris 1893. La Bible française au Moyen-Age Genève Slatkine Reprints 1967.

Bogaert P.-M. - Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen-Age à nos jours. Paris, Brepols, 1991.

Bonnard J. - Traductions de la Bible en vers français au Moyen-Age, Genève, Slatkine Reprints 1967.

Bonnardière A. M. - La Bible de tous les temps Vol. 3 : Saint Augustin et la Bible, Paris, Beauchêne 1986.

Bowker J. - The Targums and Rabbinic Literature. An Introduction to Jewish Interpretations of Scripture. Cambridge University Press, 1969.

Bratcher RG-Marginal Notes for the NT (Helps for translators). United Bible Societies, London, New York, Stuttgart, 1980. Marginal Notes for the OT (Helps for translators). United Bible Societies, London, New-York, Stuttgart, 1980.

Brown K. I. - A Critical Evaluation of the Text of the King James Bible Allen Park, Detroit 1975.

Bruce F. F. - The English Bible : A History of Translations New York, Oxford University Press 1970.

Bruegger S. - Die deutschen Bibelübersetzungen des 20. Jahrhunderts im sprachwissenschaftlichen Vergleich Bern-Frankfurt-New-York, P. Lang 1983.

Carson D.A. - The King James Version Debate. A Plea for Realism. Baker, Grand Rapids, 1990.

Casalis G. - Colloque de Noyon. Olivétan traducteur de la B. Roussel Bible. Paris, Cerf, 1987.

Charles R. H.- The Apocrypha and Pseudepigrapha of the Old Testament Oxford Univ. Press 1913.

Clair C. - Word Abiding. The Story of the English Bible Watford, Bruce & Gawthorn 1963.

Colwell E. C. - What is the Best New Testament ? Univ. of Chicago Press

1952.

Cross F. M. - Shemaryahu T. Qumran and the History of the Biblical Text Cambridge, Mass. Harvard Univ. Press, 1975.

Daiches D. - The King James Version of the English Bible Univ. of Chicago Press 1941.

Delforge F. - La Bible en France et dans la francophonie (Histoire, Traduction, Diffusion) Paris-Villiers-le-Bel, Publisud, Société bibl. franç. 1991.

Dennett H. - A Guide to Modern Versions of the New Testament : How to Understand and to Use them Chicago Moody Press 1965. Graphic Guide to Modern Versions of the NT. London, Bagster & Sons Ltd, 1965.

De Waard J. - Gleiche Übersetzungsprobleme über zwei Jahrtausende-am Beispiel der Septuaginta in Meurer 78 pp. 63-70.

Dorival G. et al. - La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien Paris Cerf, CNRS, 1988.

Dufour J. P. - Traduction et innovation. Recherches sur la traduction de la Bible, version autorisée par le roi Jacques Ed. Auteur 1983.

Duthie A. S. - Bible Translations and How to Choose between them Exeter, Paternoster Press 1985.

Earle R. - The Rationale for an Eclectic New Testament in Barker 91 pp. 53-57.

Ewert D. - From Ancient Tablets to Modern Translations Grand Rapids, Zondervan 1983.

Fick U. - Interkonfessionnelle Zusammenarbeit bei der Übersetzung der Bibel in Meurer 78 pp.190-197.

Fontaine J. - Pietri C-La Bible de tous les temps Vol. 2 : Le monde latin antique et la Bible, Paris, Beauchêne 1985.

Fricke K. D. Dem Volk aufs Maul schauen - Bemerkungen zu Luthers Verdeutschungsgrundsätzen Meurer 78 pp. 98-110.

Fuchs O. - ôFür wen übersetzen wir ? ö in Gnilka-Rüger 85 pp. 84ss.

Fuller D. O. - Which Bible ? Grand Rapids International Publications, Michigan, Grip 1970.

Gibaud H. (Ed.) - Les problèmes d'expression dans la traduction biblique (Colloque du 7- 8.11.1986) Angers, Univ. Cath. de l'Ouest 1988.

Glassman E.H. - The Translation Debate. What makes a Translation good ? Intervarsity Press, Downers Grove 1981.

Gnilka J. - Rüger H. P.- Die Übersetzung der Bibel : Aufgabe der Theologie Bielifeld Lutherverlag 1985.

Goddard B. L. - The Footnoting System in Barker 91 pp. 34-44.

Goodspeed E. J. - Problems of New Testament Translation Univ. of Chicago Press 1945. The Translators to the Reader Univ. of Chicago Press 1935.

Grant F. C. - Translating the Bible Greenwich Conn. Seabury Press 1961.

Harrison F. - The Bible in Britain. Thomas Nelson & Sons Ltd, London, Paris, 1949.

Haug H. Gedanken zu den Überlegungen von H. R. Müller-Schwefe aus der Sicht eines Bibelübersetzers in Meurer 78 pp. 133-140.

Herne F. S. - How the Bible came to us London, Sunday School Union 1905.

Hulst A. et al. - Old Testament Translation Problems. Helps for Translators. Leiden, Brill, United Bible Soc. 1960.

Kalland E. S. - How the Hebrew and Aramaic Old Testament Text Was Established in Barker 91 pp. 45-52.

Kassühlke R. - Übersetzen-das Unmögliche möglich machen in Meurer 78 pp. 19-62.

Kenyon F. - Our Bible and the Ancient Manuscripts London, Eyre & Spottiswood 1958.

Knox R. - Trials of a Translator New-York, Sheed & Ward 1949.

Kohlenberger J. R. - Words about the Word. A Guide to choosing and using your Bible. Zondervan, Grand Rapids1987.

Köpf U. - Hieronymus als Bibelübersetzer Meurer 78 pp. 71-89.

Krüger G. A.- Remarques sur la version de la Bible de M. Louis Segond Paris 1881.

Kubo S. - Specht W. -So Many Versions ? Twentieth Century English Versions

of the Bible Grand Rapids, Zondervan 1974.

Lamorte A. - Problèmes des versions françaises de la Bible Marseille, Voix de l'Évangile s. d.

Lange J. - Grosse Bibelübersetzer vor kleinen Problemen in Meurer 78 pp. 111-114.

Levi P. - The English Bible from Wycliff to William Barnes Grand Rapids, Eerdmans 1974

Lewis J. P. - The English Bible from KJV to NIV Grand Rapids, Baker 1982.

Lightfoot J. - On a fresh Revision of the English NT , London, Macmillan 1891.

Linton C. D. The Importance of Literary Style in Bible Translation Today in Barker 91 pp. 15-33.

Loewen J. A. - La pratique de la traduction Exercices pour la formation des traducteurs de la Bible, Alliance bibl. univers. Londres, Paris, New-York, Stuttgart s. d.

Lombard E. - Notre Bible et notre langue. A propos d'une remarque de Ph. Godet , Saint-Aubin, Beroche 1946.

Lortsch D. - Histoire de la Bible française, Perle Emmaüs St Légier, 1984. A propos des Apocryphes de l'A.T.. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé S. A., 1917.

MacGregor G. - The Bible in the Making New-York, Lippincott 1959.

Margot J. C. - Traduire sans trahir. La théorie de la traduction et son application aux textes bibliques. Lausanne, Paris, L'Âge d'Homme, 1979.

May H. G. - Our English Bible in the Making Philadelphia, Westminster 1952.

Metzger B. M. - The Text of the New Testament Oxford Clarendon Press 19682 (1981) Theories of Translation Process BSa 150 (4-6. 1993).

Meurer S. (Ed.) - Eine Bibel, viele Übersetzungen : Not oder Notwendigkeit ? Stuttgart, Evangelisches Bibelwerk, Deutsche Bibelstiftung 1978.

Meurer S. - Die Übersetzungsstrategie des Weltbundes der Bibelgesellschaften in Meurer 78 pp. 173-189.

Michaelis W. - Übersetzungen, Konkordanzen und Konkordante Übersetzungen des Neuen Testaments Basel 1947.

Mondesert C. - La Bible de tous les temps Vol. 1 : Le monde grec ancien et la Bible, Paris, Beauchêne 1984.

Moule C. F. D. - The Language of the New Testament Cambridge Univ. Press 1952.

Muir W. - Our Grand Old Bible (being the Story of the Authorized Version of the English Bible, told for the Tercentenary Celebration,) London, Morgan and Scott, 1911.

Müller-Schwefe H. R. - Überlegungen zur Übersetzung der Bibel in Meurer 78 pp.115-132.

Murray I. Which Version ? A Continuing Debate Banner of Truth N 157 (1976) pp. 24-36

Nida E.A. : Tranlation or Paraphrase The Bible Translator 6.1950.

Message and Mission Harper & Bro, New-York 1960.

Toward a Science of Translating Leiden, Brill 1964.

Comment traduire la Bible ? All. Bibl. Univ., Paris 1967.

God's Word in Man's Language South Pasadena, W. Carey Libr. 1973 (Harper & Row 1952, rev. 1966).

Language, Structure and Translation Stanford, Stanford University Press 1975.

Good News for Everyone : How to use the Good News Bible Waco, Waco Word Books 1977.

Gott spricht viele Sprachen Stuttgart 1966. From Hebrew and Greek into English in ***What Bible can you trust ?

Einige Grundsätze heutiger Bibelübersetzung in Meurer 78 pp. 11-18.

Bibletranslating. An Analysis of Principles and Procedures with Special Reference to aboriginal Languages. New-York, American Bible Society, 1947

Gott spricht viele Sprachen... Der dramatische Bericht von der Übersetzung der Bibel für alle Völker. Evang. Missionsverlag Stuttgart, 1968.

Nida E.A.- Taber C. R. -The Theory and Practice of Translation Leiden Brill 1969. From one Language to Another Nashville, Nelson 1986.

Palmer E.H. - Isn't the King James Version Good Enough ? in Barker 91 pp. 142-156.

Patridge A. C. - English Biblical Translation London, A. Deutsch 1973.

Peacock H. F. - Weltbund der Bibelgesellschaften und Wycliff Bibelübersetzer in Meurer 78 pp.198-202.

Phillips J.B. - Ring of Thruth : a Translator's Testimony Hodder and Stoughton, London, 1967.

Prettloch R. - Die Revision der Lutherbibel in wortgeschichtlicher Sicht Goeppingen, Kümmerle 1986.

Reiss K. - ôWas heisst übersetzen ? ö in Gnilka-Rüger 85 pp. 33-47.

Riche R. - La Bible de tous les temps Vol. 4 : Le Moyen-Age et Lobrichon G. la Bible, Paris, Beauchêne 1984.

Roberts B. J. - The Old Testament Text and Versions Cardiff, Univ. of Wales Press 1951.

Robertson E.H. - The New Translations of the Bible Naperville Ill. Allenson 1959.

Robinson H. W. - The Bible in its Ancient and English Versions Oxford Univ. Press 1940, 1954.

Sauer-Geppert W. I. - Die heute geläufigen Bibelübersetzungen in Meurer 78 pp. 141-172.

Savart C. J. N. - Aletti-La Bible de tous les temps Vol. 8 : Le monde contemporain et la Bible, Paris, Beauchêne 1985.

Schildt J. - Martin Luther und die deutsche Bibel, Eisenach, Wartburg-Stiftung, 1983.

Schroeder R. - Les traductions catholiques et protestantes du N.T. concordent-elles ? Strasbourg, Auteur, 1988.

Schwarz W. - Principles and Problems of Biblical Translation Cambridge Univ. Press 1955.

Scott W. - Story of our English Bible London, Pickering & Inglis s. d.

Sheehan B. (WV) -Which Version Now ? Carey Publ. Haywards Heath Sussex s. d.

Smalley W. - Translation as Mission Bible translation in the Modern Missionary Movement, Macon Georgia, Mercer Univ. Press 1991.

Smyth J. P. - How we got our Bible London, Bagster s. d.

Steck J. H. - When the Spirit was Poetic in Barker 91 pp. 72-87.

Taber Ch. - Nida E.A. -La traduction : théorie et méthode Londres, Alliance biblique univers. 1971.

Velten R. - Hochkonjunktur für Gottes Wort ? Statistische Angaben und Informationen aus der Arbeit der Bibelgesellschaften in Meurer 78 pp. 202-226.

Vernet A. - La Bible au Moyen-Age : Bibliographie. Avec la collaboration d'A. M. Genevois. Paris, CNRS, 1989.

Walker L. L. - How the NIV made Use of New Light on the Hebrew Text in Barker 91 pp. 95-105.

Waltker B. K. Translation Problems in psalms 2 and 4 Barker 91 pp.88-94.

Weber K. - Bibelübersetzungen unter der Lupe Wetzlar, H. Schulte 1973.

Weigle L. A. The English New Testament from Tyndale to the Revised Standard Edition New York, Abingdon Cokesbury Press 1949.

Wolf H. M. - When Literal is Not Accurate Barker 91 pp.127-136.

Wonderly W. L. - Bible Translations for Popoular Use Leiden Brill 1968.

Youngblood R. F. - Old Testament Quotations in the New Testament in Barker 91 pp. 111-118.

Zur Mühlen K. H. - Luthers Bibelübersetzung als Gemeinschaftswerk in Meurer 78 pp. 90ss.